This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~UNS. 105 E. 35~~

VR3. D7. 1755 (2)

même sens que l'

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 DEC 1958
OF OXFORD
LIBRARY

DISCOURS

SUR L'ORIGINE

ET LES FONDEMENS

DE L'INEGALITÉ

PARMI LES HOMMES.

Par JEAN JAQUES ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.

Non in depravatis, ſed in his quæ bene ſecundùm naturam ſe habent, conſiderandum eſt quid ſit naturale. ARISTOT. Politic. L. 2.

A DRESDE.

M. DCC. LV.

AVERTISSEMENT
SUR LES NOTES.

J'ai ajoûté quelques notes à cet Ouvrage : Ces notes s'écartent quelquefois assez du sujet pour n'être pas bonnes à lire avec le texte. Je les ai donc rejettées à la fin du Discours, dans lequel j'ai tâché de suivre de mon mieux le plus droit chemin. Ceux qui auront le courage de recommencer, pourront s'amuser la seconde fois à battre les buissons, & tenter de parcourir les notes ; il y aura peu de mal que les autres ne les lisent point du tout.

AVIS DU LIBRAIRE.

Les Notes ajoûtées à cet Ouvrage, auroient toutes assez de rapport au sujet pour être mises à leur place ; mais la longueur de quelques-unes pourroit faire perdre au Lecteur le fil du Discours ; c'est pourquoi on a suivi l'idée de l'Auteur de les rejetter à la fin.

A LA REPUBLIQUE DE GENÈVE.

MAGNIFIQUES, TRES-honorés, & Souverains Seigneurs:

CONVAINCU qu'il n'appartient qu'au Citoyen vertueux de rendre à sa Patrie des honneurs qu'elle puisse avouer, Il y a trente ans que je travaille à mériter de vous offrir un hommage public; & cette heureuse occasion suppléant en partie à ce que mes efforts n'ont pû faire, j'ai cru qu'il me seroit permis de consulter ici le zèle qui m'anime, plus que le droit qui devroit m'autoriser. Ayant eu le bonheur de naître parmi vous, comment pourrois-je méditer

ſur l'égalité que la nature a miſe entre les hommes & ſur l'inégalité qu'ils ont inſtituée, ſans penſer à la profonde ſageſſe avec laquelle l'une & l'autre, heureuſement combinées dans cet Etat, concourent de la maniére la plus approchante de la loi naturelle & la plus favorable à la ſocieté, au maintien de l'ordre public & au bonheur des particuliers? En recherchant les meilleures maximes que le bon ſens puiſſe dicter ſur la conſtitution d'un gouvernement, j'ai été ſi frappé de les voir toutes en exécution dans le vôtre, que même ſans être né dans vos murs, j'aurois cru ne pouvoir me diſpenſer d'offrir ce tableau de la ſocieté humaine à celui de tous les Peuples qui me paroît en poſſéder les plus grands avantages, & en avoir le mieux prévenu les abus.

Si j'avois eu à choiſir le lieu de ma naiſſance, j'aurois choiſi une

ſocieté d'une grandeur bornée par l'étendue des facultés humaines, c'eſt-à-dire, par la poſſibilité d'être bien gouvernée, & où chacun ſuffiſant à ſon emploi, nul n'eût été contraint de commettre à d'autres les fonctions dont il étoit chargé; un Etat où tous les particuliers ſe connoiſſant entre-eux, les manœuvres obſcures du vice ni la modeſtie de la vertu n'euſſent pû ſe dérober aux regards & au jugement du Public, & où cette douce habitude de ſe voir & de ſe connoître, fît de l'amour de la Pàtrie l'amour des Citoyens plutôt que celui de la terre.

J'aurois voulu naître dans un païs où le Souverain & le Peuple ne puſſent avoir qu'un ſeul & même intérêt, afin que tous les mouvemens de la machine ne tendiſſent jamais qu'au bonheur commun; ce qui ne pouvant ſe faire à moins que le Peuple & le

Souverain ne ſoient une même perſonne, il s'enſuit que j'aurois voulu naître ſous un gouvernement démocratique, ſagement tempéré.

J'aurois voulu vivre & mourir libre, c'eſt-à-dire, tellement ſoumis aux loix que ni moi ni perſonne n'en pût ſecouer l'honorable joug; ce joug ſalutaire & doux, que les têtes les plus fiéres portent d'autant plus docilement qu'elles ſont faites pour n'en porter aucun autre.

J'aurois donc voulu que perſonne dans l'Etat n'eût pû ſe dire au-deſſus de la loi, & que Perſonne au déhors n'en pût impoſer que l'Etat fût obligé de reconnoître. Car quelle que puiſſe être la conſtitution d'un gouvernement, s'il s'y trouve un ſeul homme qui ne ſoit pas ſoumis à la loi, tous les autres ſont néceſſairement (1*) à la diſcretion de celui-là; (*1) Et s'il y a un Chef national, & un

autre Chef étranger, quelque partage d'autorité qu'ils puiſſent faire, il eſt impoſſible que l'un & l'autre ſoient bien obéis & que l'Etat ſoit bien gouverné.

Je n'aurois point voulu habiter une République de nouvelle inſtitution, quelques bonnes loix qu'elle pût avoir; de peur que le gouvernement autrement conſtitué peut-être qu'il ne faudroit pour le moment, ne convenant pas aux nouveaux Citoyens, ou les Citoyens au nouveau gouvernement, l'Etat ne fût ſujet à être ébranlé & détruit preſque dès ſa naiſſance. Car il en eſt de la liberté comme de ces alimens ſolides & ſucculens, ou de ces vins généreux, propres à nourrir & fortifier les tempéramens robuſtes qui en ont l'habitude, mais qui accablent, ruinent & enyvrent les foibles & délicats qui n'y ſont point faits. Les Peuples une fois accoutumés à des Maîtres

ne ſont plus en état de s'en paſſer. S'ils tentent de ſecouer le joug, ils s'éloignent d'autant plus de la liberté, que prenant pour elle une licence effrenée qui lui eſt oppoſée, leurs revolutions les livrent preſque toujours à des ſeducteurs qui ne font qu'aggraver leurs chaînes. Le Peuple Romain lui-même, ce modéle de tous les Peuples libres, ne fut point en état de ſe gouverner en ſortant de l'oppreſſion des Tarquins. Avili par l'eſclavage & les travaux ignominieux qu'ils lui avoient impoſés, ce n'étoit d'abord qu'une ſtupide Populace qu'il falut ménager avec la plus grande ſageſſe, afin que s'accoutumant peu à peu à reſpirer l'air ſalutaire de la liberté, ces ames énervées ou plutôt abruties ſous la tyrannie, acquiſſent par degrés cette ſévérité de mœurs & cette fierté de courage qui en firent enfin le plus reſpectable de tous les Peuples. J'aurois

donc cherché pour ma Patrie une heureuſe & tranquille République, dont l'ancienneté ſe perdît en quelque ſorte dans la nuit des tems ; qui n'eût éprouvé que des atteintes propres à manifeſter & affermir dans ſes habitans le courage & l'amour de la Patrie, & où les Citoyens, accoutumés de longue main à une ſage indépendance, fuſſent, non-ſeulement libres, mais dignes de l'être.

J'aurois voulu me choiſir une Patrie, détournée par une heureuſe impuiſſance du féroce amour des Conquêtes, & garantie par une poſition encore plus heureuſe de la crainte de devenir elle-même la Conquête d'un autre Etat : Une Ville libre placée entre pluſieurs Peuples dont aucun n'eût intérêt à l'envahir, & dont chacun eût intérêt d'empêcher les autres de l'envahir eux-mêmes : Une République, en un mot, qui ne tentât point l'ambition de ſes voi-

ſins, & qui pût raiſonnablement conter ſur leur ſecours au beſoin. Il s'enſuit que dans une poſition ſi heureuſe, elle n'auroit eu rien à craindre que d'elle-même, & que ſi ſes Citoyens s'étoient exercés aux armes, c'eût été plutôt pour entretenir chez eux cette ardeur guerrière & cette fierté de courage qui ſied ſi bien à la liberté & qui en nourrit le goût, que par la néceſſité de pourvoir à leur propre défenſe.

J'aurois cherché un Païs où le droit de légiſlation fût commun à tous les Citoyens; car qui peut mieux ſavoir qu'eux ſous quelles conditions il leur convient de vivre enſemble dans une même ſocieté? Mais je n'aurois pas approuvé des Plebiſcites ſemblables à ceux des Romains où les Chefs de l'Etat & les plus intéreſſés à ſa conſervation étoient exclus des délibérations dont ſouvent dépendoit ſon ſalut, & où, par une

abſurde inconſéquence, les Magiſtrats étoient privés des droits dont jouiſſoient les ſimples Citoyens.

Au contraire, j'aurois déſiré que pour arrêter les projets intéreſſés & mal conçus, & les innovations dangereuſes qui perdirent enfin les Atheniens, chacun n'eût pas le pouvoir de propoſer de nouvelles Loix à ſa fantaiſie; que ce droit appartint aux ſeuls Magiſtrats; qu'ils en uſaſſent même avec tant de circonſpection, que le Peuple de ſon côté fût ſi reſervé à donner ſon conſentement à ces Loix, & que la promulgation ne pût s'en faire qu'avec tant de ſolemnité, qu'avant que la conſtitution fût ébranlée on eût le tems de ſe convaincre que c'eſt ſurtout la grande antiquité des Loix qui les rend ſaintes & vénérables, que le Peuple mépriſe bientôt celles qu'il voit changer tous les jours, & qu'en s'accoutumant à négliger les an-

ciens uſages ſous prétexte de faire mieux, on introduit ſouvent de grand maux pour en corriger de moindres.

J'aurois fui ſurtout, comme néceſſairement mal gouvernée, une République où le Peuple croyant pouvoir ſe paſſer de ſes Magiſtrats ou ne leur laiſſer qu'une autorité précaire, auroit imprudemment gardé l'adminiſtration des affaires Civiles & l'exécution de ſes propres Loix; telle dut être la groſſière conſtitution des prémiers gouvernemens ſortant immédiatement de l'état de Nature, & tel fut encore un des Vices qui perdirent la République d'Athènes.

Mais j'aurois choiſi celle où les particuliers ſe contentant de donner la ſanction aux Loix, & de décider en Corps & ſur le raport des Chefs, les plus importantes affaires publiques, établiroient des tribunaux reſpectés, en diſ-

tingueroient avec ſoin les divers départemens ; éliroient d'année en année les plus capables & les plus intégres de leurs Concitoyens pour adminiſtrer la Juſtice & gouverner l'Etat, & où la Vertu des Magiſtrats portant ainſi témoignage de la ſageſſe du Peuple, les uns & les autres s'honoreroient mutuellement. De ſorte que ſi jamais de funeſtes mal-entendus venoient à troubler la concorde publique, ces tems mêmes d'aveuglement & d'erreurs fuſſent marqués par des témoignages de modération, d'eſtime réciproque, & d'un commun reſpect pour les Loix ; préſages & garants d'une réconciliation ſincère & perpétuelle.

Tels ſont, MAGNIFIQUES, TRES-HONORE'S, & SOUVERAINS SEIGNEURS, les avantages que j'aurois recherchés dans la Patrie que je me ſerois choiſie. Que ſi la providence y avoit ajoû-

té de plus une ſituation charmante, un Climat tempéré, un païs fertile, & l'aſpect le plus délicieux qui ſoit ſous le Ciel, je n'aurois déſiré pour combler mon bonheur que de jouir de tous ces biens dans le ſein de cette heureuſe Patrie, vivant paiſiblement dans une douce ſocieté avec mes Concitoyens, exerçant envers eux, & à leur exemple, l'humanité, l'amitié & toutes les vertus, & laiſſant après moi l'honorable mémoire d'un homme de bien, & d'un honnête & vertueux Patriote.

Si, moins heureux ou trop tard ſage, je m'étois vû réduit à finir en d'autres Climats une infirme & languiſſante carrière, regrettant inutilement le repos & la Paix dont une jeuneſſe imprudente m'auroit privé; j'aurois du moins nourri dans mon ame ces mêmes ſentimens dont je n'aurois pû faire uſage dans mon païs,

& pénétré d'une affection tendre & desintéressée pour mes Concitoyens éloignés, je leur aurois addressé du fond de mon cœur à peu près le discours suivant.

Mes chers Concitoyens, ou plutôt mes fréres, puisque les liens du sang ainsi que les Loix nous unissent presque tous, il m'est doux de ne pouvoir penser à vous, sans penser en même tems à tous les biens dont vous jouissez & dont nul de vous peut-être ne sent mieux le prix que moi qui les ai perdus. Plus je réfléchis sur votre situation Politique & Civile, & moins je puis imaginer que la nature des choses humaines puisse en comporter une meilleure. Dans tous les autres Gouvernemens, quand il est question d'assurer le plus grand bien de l'Etat, tout se borne toujours à des projets en idées, & tout au plus à de simples possibilités. Pour vous, votre bonheur est tout fait, il ne

faut qu'en jouir, & vous n'avez plus beſoin pour devenir parfaitement heureux, que de ſavoir vous contenter de l'être. Votre Souveraineté acquiſe ou recouvrée à la pointe de l'épée, & conſervée durant deux ſiécles à force de valeur & de ſageſſe, eſt enfin pleinement & univerſellement reconnue. Des Traités honorables fixent vos limites, aſſurent vos droits, & affermiſſent votre repos. Votre conſtitution eſt excellente, dictée par la plus ſublime raiſon, & garantie par des Puiſſances amies & reſpectables; votre Etat eſt tranquille, vous n'avez ni guerres ni conquerans à craindre; vous n'avez point d'autres maîtres que de ſages loix que vous avez faites, adminiſtrées par des Magiſtrats intégres qui ſont de votre choix; vous n'êtes ni aſſez riches pour vous énerver par la moleſſe & perdre dans de vaines délices le goût

du vrai bonheur & des ſolides vertus, ni aſſez pauvres pour avoir beſoin de plus de ſecours étrangers que ne vous en procure votre induſtrie; & cette liberté précieuſe qu'on ne maintient chez les grandes Nations qu'avec des Impots exhorbitans, ne vous coute preſque rien à conſerver.

Puiſſe durer toujours, pour le bonheur de ſes Citoyens & l'exemple des Peuples, une République ſi ſagement & ſi heureuſement conſtituée! Voilà le ſeul vœu qui vous reſte à faire, & le ſeul ſoin qui vous reſte à prendre. C'eſt à vous ſeuls déſormais, non à faire votre bonheur, vos Ancêtres vous en ont évité la peine, mais à le rendre durable par la ſageſſe d'en bien uſer. C'eſt de votre union perpétuelle, de votre obéiſſance aux loix, de votre reſpect pour leurs Miniſtres que dépend votre conſervation. S'il reſte parmi vous le moindre germe

d'aigreur ou de défiance, hâtez-vous de le détruire comme un levain funeſte d'où reſulteroient tôt ou tard vos malheurs & la ruine de l'Etat : Je vous conjure de rentrer tous au fond de votre Cœur & de conſulter la voix ſecrette de votre conſcience. Quelqu'un parmi vous connoît-il dans l'univers un Corps plus intégre, plus éclairé, plus reſpectable que celui de votre Magiſtrature? Tous ſes membres ne vous donnent-ils pas l'exemple de la modération, de la ſimplicité de mœurs, du reſpect pour les loix & de la plus ſincére reconciliation? Rendez donc ſans reſerve à de ſi ſages Chefs cette ſalutaire confiance que la raiſon doit à la vertu; ſongez qu'ils ſont de votre choix, qu'ils le juſtifient, & que les honneurs dûs à ceux que vous avez conſtitués en dignité retombent néceſſairement ſur vous-mêmes. Nul de vous n'eſt aſſez peu éclairé pour

ignorer qu'où ceſſe la vigueur des loix & l'autorité de leurs défenſeurs, il ne peut y avoir ni ſureté ni liberté pour perſonne. De quoi s'agit-il donc entre vous que de faire de bon cœur avec une juſte confiance ce que vous ſeriez toujours obligés de faire par un véritable intérêt, par devoir, & pour la raiſon. Qu'une coupable & funeſte indifférence pour le maintien de la conſtitution, ne vous faſſe jamais négliger au beſoin les ſages avis des plus zélés d'entre vous: Mais que l'équité, la modération, la plus reſpectueuſe fermeté, continuent de régler toutes vos démarches & de montrer en vous à tout l'univers l'exemple d'un Peuple fier & modeſte, auſſi jaloux de ſa gloire que de ſa liberté. Gardez-vous, ſurtout & ce ſera mon dernier Conſeil, d'écouter jamais des interprétations ſiniſtres & des diſcours envenimés dont les motifs ſecrets

ſont ſouvent plus dangereux que les actions qui en ſont l'objet. Toute une maiſon s'éveille & ſe tient en allarmes aux prémiers cris d'un bon & fidéle Gardien qui n'aboye jamais qu'à l'approche des Voleurs ; mais on hait l'importunité de ces animaux bruyans qui troublent ſans ceſſe le repos public, & dont les avertiſſemens continuels & déplacés ne ſe font pas même écouter au moment qu'ils ſont néceſſaires.

Et vous, MAGNIFIQUES ET TRES-HONORE'S SEIGNEURS ; vous dignes & reſpectables Magiſtrats d'un Peuple libre ; permettez-moi de vous offrir en particulier mes hommages & mes devoirs. S'il y a dans le monde un rang propre à illuſtrer ceux qui l'occupent, c'eſt ſans doute celui que donnent les talens & la vertu, celui dont vous vous êtes rendus dignes, & auquel vos Concitoyens vous ont élevés.

Leur propre mérite ajoûte encore au vôtre un nouvel éclat, & choiſis par des hommes capables d'en gouverner d'autres, pour les gouverner eux-mêmes, je vous trouve autant au-deſſus des autres Magiſtrats, qu'un Peuple libre, & ſur-tout celui que vous avez l'honneur de conduire, eſt par ſes lumieres & par ſa raiſon au-deſſus de la populace des autres Etats.

Qu'il me ſoit permis de citer un exemple dont il devroit reſter de meilleures traces, & qui ſera toujours préſent à mon Cœur. Je ne me rappelle point ſans la plus douce émotion la mémoire du vertueux Citoyen de qui j'ai reçu le jour, & qui ſouvent entretint mon enfance du reſpect qui vous étoit dû. Je le vois encore vivant du travail de ſes mains, & nourriſſant ſon ame des Verités les plus ſublimes. Je vois Tacite, Plutarque, & Gro-

tius, mêlés devant lui avec les instrumens de son métier. Je vois à ses côtés un fils chéri recevant avec trop peu de fruit les tendres instructions du meilleur des Pères. Mais si les égaremens d'une folle jeunesse me firent oublier durant un tems de si sages leçons, j'ai le bonheur d'éprouver enfin que quelque penchant qu'on ait vers le vice, il est difficile qu'une éducation dont le cœur se mêle reste perdue pour toujours.

Tels sont, MAGNIFIQUES ET TRES-HONORE'S SEIGNEURS, les Citoyens & même les simples habitans nés dans l'Etat que vous gouvernez; tels sont ces hommes instruits & sensés, dont, sous le nom d'Ouvriers & de Peuple, on a chez les autres Nations des idées si basses & si fausses. Mon Pére, je l'avoue avec joye, n'étoit point distingué parmi ses concitoyens; il n'étoit que ce qu'ils

ſont tous, & tel qu'il étoit, il n'y a point de Païs où ſa ſocieté n'eût été recherchée, cultivée, & même avec fruit, par les plus honnêtes gens. Il ne m'appartient pas, & grace au Ciel, il n'eſt pas néceſſaire de vous parler des égards que peuvent attendre de vous des hommes de cette trempe, vos égaux par l'éducation, ainſi que par les droits de la nature & de la naiſſance; vos inferieurs par leur volonté, par la préférence qu'ils devoient à votre mérite, qu'ils lui ont accordée, & pour laquelle vous leur devez à votre tour une ſorte de reconnoiſſance. J'apprens avec une vive ſatisfaction de combien de douceur & de condeſcendance vous temperez avec eux la gravité convenable aux miniſtres des Loix, combien vous leur rendez en eſtime & en attentions ce qu'ils vous doivent d'obéiſſance & de reſpects; conduite

pleine de juſtice & de ſageſſe, propre à éloigner de plus en plus la mémoire des événemens malheureux qu'il faut oublier pour ne les revoir jamais ; conduite d'autant plus judicieuſe que ce Peuple équitable & généreux ſe fait un plaiſir de ſon devoir, qu'il aime naturellement à vous honorer, & que les plus ardens à ſoutenir leurs droits, ſont les plus portés à reſpecter les vôtres.

Il ne doit pas être étonnant que les Chefs d'une Societé Civile en aiment la gloire & le bonheur, mais il l'eſt trop pour le repos des hommes que ceux qui ſe regardent comme les Magiſtrats, ou plutôt comme les maîtres d'une Patrie plus ſainte & plus ſublime, témoignent quelque amour pour la Patrie terreſtre qui les nourrit. Qu'il m'eſt doux de pouvoir faire en notre faveur une exception ſi rare, & placer au rang de nos meilleurs Citoyens, ces zélés dépoſitaires

poſitraires des dogmes ſacrés autoriſés par les loix, ces vénérables Paſteurs des ames, dont la vive & douce éloquence porte d'autant mieux dans les Cœurs les maximes de l'Evangile, qu'ils commencent toujours par les pratiquer eux-mêmes! Tout le monde ſait avec quel ſuccès le grand art de la Chaire eſt cultivé à Genève; Mais, trop accoutumés à voir dire d'une maniére & faire d'une autre, peu de Gens ſavent juſqu'à quel point l'eſprit du Chriſtianiſme, la ſainteté des mœurs, la ſévérité pour ſoi-même & la douceur pour autrui, régnent dans le Corps de nos Miniſtres. Peut-être appartient-il à la ſeule Ville de Genève de montrer l'exemple édifiant d'une auſſi parfaite union entre une Société de Théologiens & de Gens de Lettres. C'eſt en grande partie ſur leur ſageſſe & leur modération reconnues, c'eſt ſur leur zéle

pour la proſpérité de l'Etat que je fonde l'eſpoir de ſon éternelle tranquillité ; & je remarque avec un plaiſir mêlé d'étonnement & de reſpect, combien ils ont d'horreur pour les affreuſes maximes de ces hommes ſacrés & barbares dont l'Hiſtoire fournit plus d'un exemple ; & qui, pour ſoutenir les prétendus droits de Dieu, c'eſt-à-dire, leurs intérêts, étoient d'autant moins avares du ſang humain qu'ils ſe flattoient que le leur ſeroit toujours reſpecté.

Pourrois-je oublier cette précieuſe moitié de la République qui fait le bonheur de l'autre ; & dont la douceur & la ſageſſe y maintiennent la paix & les bonnes mœurs? Aimables & vertueuſes Citoyennes, le ſort de votre ſexe ſera toujours de gouverner le nôtre. Heureux quand votre chaſte pouvoir, exercé ſeulement dans l'union conjugale, ne ſe fait ſentir que pour la gloire de l'Etat

& le bonheur public. C'eſt ainſi que les femmes commandoient à Sparte, & c'eſt ainſi que vous méritez de commander à Genève. Quel homme barbare pourroit reſiſter à la voix de l'honneur & de la raiſon dans la bouche d'une tendre épouſe; & qui ne mépriſeroit un vain luxe, en voyant votre ſimple & modeſte parure, qui, par l'éclat qu'elle tient de vous, ſemble être la plus favorable à la beauté? C'eſt à vous de maintenir toujours par votre aimable & innocent empire & par votre eſprit inſinuant, l'amour des loix dans l'Etat & la Concorde parmi les Citoyens; de réunir par d'heureux mariages les familles diviſées, & ſur-tout, de corriger par la perſuaſive douceur de vos leçons & par les graces modeſtes de votre entretien, les travers que nos jeunes Gens vont prendre en d'autres païs, d'où, au lieu de tant de choſes utiles

dont ils pourroient profiter, ils ne rapportent, avec un ton puerile & des airs ridicules pris parmi des femmes perdues, que l'admiration de je ne ſai quelles prétendues grandeurs, frivoles dédomagemens de la ſervitude, qui ne vaudront jamais l'auguſte liberté. Soyez donc toujours ce que vous êtes, les chaſtes gardiennes des mœurs & les doux liens de la paix, & continuez de faire valoir en toute occaſion les droits du Cœur & de la Nature au profit du devoir & de la vertu.

Je me flate de n'être point démenti par l'événement, en fondant ſur de tels garants l'eſpoir du bonheur commun des Citoyens & de la gloire de la République. J'avoue qu'avec tous ces avantages, elle ne brillera pas de cet éclat dont la plûpart des yeux ſont éblouis & dont le puerile & funeſte goût eſt le plus mortel ennemi du bonheur & de la liber-

té. Qu'une jeuneſſe diſſolue aille chercher ailleurs des plaiſirs faciles & de longs repentirs. Que les prétendus gens de goût admirent en d'autres lieux la grandeur des Palais, la beauté des équipages, les ſuperbes ameublemens, la pompe des ſpectacles, & tous les rafinemens de la moleſſe & du luxe. A Genève, on ne trouvera que des hommes, mais pourtant un tel ſpectacle a bien ſon prix, & ceux qui le rechercheront vaudront bien les admirateurs du reſte.

Daignez, MAGNIFIQUES, TRE'S-HONORE'S ET SOUVERAINS SEIGNEURS, recevoir tous avec la même bonté les reſpectueux témoignages de l'intérêt que je prends à votre proſpérité commune. Si j'étois aſſez malheureux pour être coupable de quelque tranſport indiſcret dans cette vive effuſion de mon Cœur, je vous ſupplie de le pardonner à la tendre affection d'un

vrai Patriote, & au zèle ardent & légitime d'un homme qui n'enviſage point de plus grand bonheur pour lui-même que celui de vous voir tous heureux.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MAGNIFIQUES, TRE'S-HONORE'S, ET SOUVERAINS SEIGNEURS,

A Chamberi; le 22. Juin 1754.

Votre très-humble & très-obeiſſant ſerviteur & Concitoyen.

JEAN JAQUES ROUSSEAU.

PRE'FACE.

LA plus utile & la moins avancée de toutes les connoiſſances humaines me paroît être celle de l'homme (* 2.), & j'oſe dire (* 2.) que la ſeule inſcription du Temple de Delphes contenoit un Precepte plus important & plus difficile que tous les gros Livres des Moraliſtes. Auſſi je regarde le ſujet de ce Diſcours comme une des queſtions les plus intéreſſantes que la Philoſophie puiſſe propoſer, & malheureuſement pour nous, comme une des plus épineuſes que les Philoſophes puiſſent réſoudre : Car comment connoître la ſource de l'inégalité parmi les hommes, ſi l'on ne commence par les connoître eux-mêmes ? & comment l'homme

viendra-t-il à bout de ſe voir tel que l'a formé la Nature, à travers tous les changemens que la ſucceſſion des tems & des choſes a dû produire dans ſa conſtitution originelle, & de démêler ce qu'il tient de ſon propre fonds d'avec ce que les circonſtances & ſes progrès ont ajoûté ou changé à ſon Etat primitif? Semblable à la ſtatue de Glaucus que le tems, la mer & les orages avoient tellement défigurée, qu'elle reſſembloit moins à un Dieu qu'à une Bête féroce, l'ame humaine altérée au ſein de la ſociété par mille cauſes ſans ceſſe renaiſſantes, par l'acquiſition d'une multitude de connoiſſances & d'erreurs, par les changemens arrivés à la conſtitution des Corps, & par le choc continuel des paſſions, a, pour ainſi dire, changé d'apparence au point d'être preſque méconnoiſſable; & l'on n'y retrouve plus, au lieu d'un Etre agiſ-

ſant toujours par des Principes certains & invariables, au lieu de cette Celeſte & majeſtueuſe ſimplicité dont ſon Auteur l'avoit empreinte, que le difforme contraſte de la paſſion qui croit raiſonner & de l'entendement en délire.

Ce qu'il y a de plus cruel encore, c'eſt que tous les progrés de l'Eſpéce humaine l'éloignant ſans ceſſe de ſon état primitif, plus nous accumulons de nouvelles connoiſſances, & plus nous nous ôtons les moyens d'acquerir la plus importante de toutes, & que c'eſt en un ſens à force d'étudier l'homme que nous nous ſommes mis hors d'état de le connoître.

Il eſt aiſé de voir que c'eſt dans ces changemens ſucceſſifs de la conſtitution humaine qu'il faut chercher la premiére origine des différences qui diſtinguent les hommes, leſquels d'un commun aveu ſont naturellement auſſi

égaux entr'eux que l'étoient les animaux de chaque espéce, avant que diverses causes Physiques eussent introduit dans quelques-unes les variétés que nous y remarquons. En effet, il n'est pas concevable que ces premiers changemens, par quelque moyen qu'ils soient arrivés, aient altéré tout à la fois & de la même maniére tous les Individus de l'espéce; mais les uns s'étant perfectionnés ou détériorés, & ayant acquis diverses qualités bonnes ou mauvaises qui n'étoient point inhérentes à leur Nature, les autres restérent plus long-tems dans leur Etat originel; & telle fut parmi les hommes la premiére source de l'inégalité, qu'il est plus aisé de démontrer ainsi en général, que d'en assigner avec précision les véritables causes.

Que mes Lecteurs ne s'imaginent donc pas que j'ose me flatter d'avoir vû ce qui me paroit

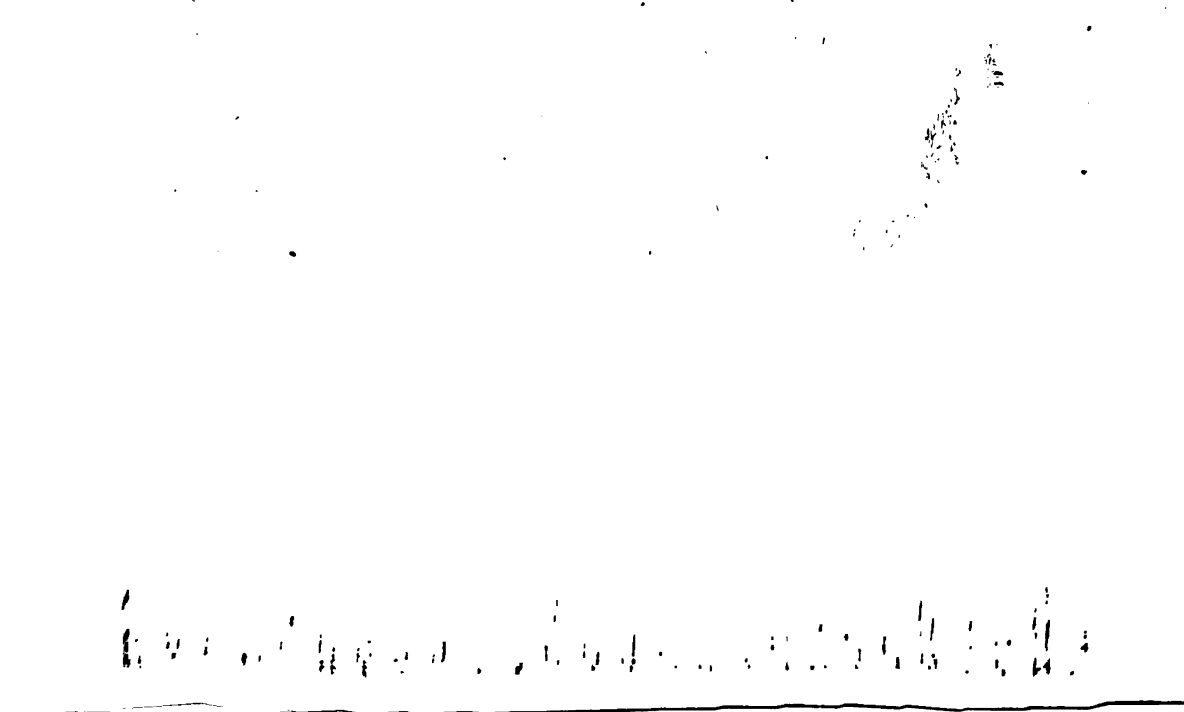
ſi difficile à voir. J'ai commencé quelques raiſonnemens ; J'ai hazardé quelques conjectures, moins dans l'eſpoir de reſoudre la queſtion que dans l'intention de l'éclaircir & de la reduire à ſon véritable état. D'autres pourront aiſément aller plus loin dans la même route, ſans qu'il ſoit facile à perſonne d'arriver au terme. Car ce n'eſt pas une légére entrepriſe de démêler ce qu'il y a d'originaire & d'artificiel dans la Nature actuelle de l'homme, & de bien connoître un Etat qui n'exiſte plus, qui n'a peut-être point exiſté, qui probablement n'exiſtera jamais, & dont il eſt pourtant néceſſaire d'avoir des Notions juſtes pour bien juger de notre état préſent. Il faudroit même plus de Philoſophie qu'on ne penſe à celui qui entreprendroit de déterminer exactement les précautions à prendre pour faire ſur ce ſujet de ſolides obſerva-

tions ; & une bonne ſolution du Problême ſuivant ne me paroîtroit pas indigne des Ariſtotes & des Plines de notre ſiécle. *Quelles expériences ſeroient néceſſaires pour parvenir à connoître l'homme naturel ; & quels ſont les moyens de faire ces expériences au ſein de la ſociété ?* Loin d'entreprendre de réſoudre ce Problême, je crois en avoir aſſez médité le Sujet, pour oſer répondre d'avance que les plus grands Philoſophes ne ſeront pas trop bons pour diriger ces expériences, ni les plus puiſſants ſouverains pour les faire ; concours auquel il n'eſt guéres raiſonnable de s'attendre, ſur-tout avec la perſeverance ou plutôt la ſucceſſion de lumiéres & de bonne volonté néceſſaire de part & d'autre pour arriver au ſuccès.

Ces recherches ſi difficiles à faire, & auxquelles on a ſi peu ſongé juſqu'ici, ſont pourtant les ſeuls moyens qui nous reſtent de

lever une multitude de difficultés qui nous dérobent la connoiſſance des fondemens réels de la ſociété humaine. C'eſt cette ignorance de la nature de l'homme qui jette tant d'incertitude & d'obſcurité ſur la véritable définition du droit naturel ; car l'idée du droit, dit Mr. Burlamaqui, & plus encore celle du droit naturel, ſont manifeſtement des idées rélatives à la Nature de l'homme. C'eſt donc de cette Nature même de l'homme, continue-t-il, de ſa conſtitution & de ſon Etat qu'il faut déduire les principes de cette ſcience.

Ce n'eſt point ſans ſurpriſe & ſans ſcandale qu'on remarque le peu d'accord qui régne ſur cette importante matiere entre les divers Auteurs qui en ont traité. Parmi les plus graves Ecrivains, à peine en trouve-t-on deux qui ſoient du même avis ſur ce point. Sans parler des Anciens Philoſo-



de raiſon, c'eſt-a-dire, à l'homme, la compétence de la Loi naturelle; mais définiſſant cette Loi chacun à ſa mode, ils l'établiſſent tous ſur des principes ſi métaphiſiques, qu'il y a même parmi nous, bien peu de gens en état de comprendre ces principes, loin de pouvoir les trouver d'eux-mêmes. De ſorte que toutes les définitions de ces ſavans hommes, d'ailleurs en perpétuelle contradiction entre elles, s'accordent ſeulement en ceci, qu'il eſt impoſſible d'entendre la Loi de Nature & par conſéquent d'y obéir, ſans être un très-grand raiſonneur & un profond Métaphiſicien. Ce qui ſignifie préciſément que les hommes ont dû employer pour l'établiſſement de la ſociété, des lumiéres qui ne ſe développent qu'avec beaucoup de peine & pour fort peu de gens dans le ſein de la ſociété même.

Connoiſſant ſi peu la Nature,

& s'accordant ſi mal ſur le ſens du mot *Loi*, il ſeroit bien difficile de convenir d'une bonne définition de la Loi naturelle. Auſſi toutes celles qu'on trouve dans les Livres, outre le défaut de n'être point uniformes, ont-elles encore celui d'être tirées de pluſieurs Connoiſſances que les hommes n'ont point naturellement, & des avantages dont ils ne peuvent concevoir l'idée qu'après être ſortis de l'Etat de Nature. On commence par rechercher les régles, dont, pour l'utilité commune, il ſeroit à propos que les hommes convinſſent entr'eux; & puis on donne le nom de Loi naturelle à la collection de ces régles, ſans autre preuve que le bien qu'on trouve qui réſulteroit de leur pratique univerſelle. Voilà aſſurément une maniére très-commode de compoſer des définitions, & d'expliquer la nature des choſes par des convenances preſque arbitraires.

Mais tant que nous ne connoîtrons point l'homme naturel, c'eſt en vain que nous voudrons déterminer la Loi qu'il a reçue ou celle qui convient le mieux à ſa conſtitution. Tout ce que nous pouvons voir très-clairement au ſujet de cette Loi, c'eſt que non-ſeulement pour qu'elle ſoit Loi il faut que la volonté de celui qu'elle oblige puiſſe s'y ſoumettre avec connoiſſance; Mais qu'il faut encore pour qu'elle ſoit naturelle qu'elle parle immédiatement par la voix de la Nature.

Laiſſant donc tous les livres ſcientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils ſe ſont faits, & méditant ſur les premiéres & plus ſimples opérations de l'Ame humaine, j'y crois apercevoir deux principes antérieurs à la raiſon, dont l'un nous intéreſſe ardemment à notre bien-être & à la conſervation de nous-mêmes, & l'autre nous inſ-

pire une répugnance naturelle à voir perir ou ſouffrir tout Etre ſenſible & principalement nos ſemblables. C'eſt du concours & de la combinaiſon que notre eſprit eſt en état de faire de ces deux Principes, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'y faire entrer celui de la ſociabilité, que me paroiſſent découler toutes les régles du droit naturel; régles que la raiſon eſt enſuite forcée de rétablir ſur d'autres fondemens, quand par ſes développemens ſucceſſifs elle eſt venue à bout d'étouffer la Nature.

De cette maniére, on n'eſt point obligé de faire de l'homme un Philoſophe avant que d'en faire un homme; ſes devoirs envers autrui ne lui ſont pas uniquement dictés par les tardives leçons de la Sageſſe; & tant qu'il ne reſiſtera point à l'impulſion intérieure de la commiſération, il ne fera jamais du mal à un au-

tre homme ni même à aucun Etre ſenſible, excepté dans le cas légitime où ſa conſervation ſe trouvant intéreſſée, il eſt obligé de ſe donner la préférence à lui-même. Par ce moyen, on termine auſſi les anciennes diſputes ſur la participation des animaux à la Loi naturelle : Car il eſt clair que, dépourvus de lumiéres & de liberté, ils ne peuvent reconnoître cette Loi ; mais tenant en quelque choſe à notre nature par la ſenſibilité dont ils ſont doués, on jugera qu'ils doivent auſſi participer au droit naturel, & que l'homme eſt aſſujetti envers eux à quelque eſpéce de devoirs. Il ſemble, en effet, que ſi je ſuis obligé de ne faire aucun mal à mon ſemblable, c'eſt moins parce qu'il eſt un Etre raiſonnable que parce qu'il eſt un Etre ſenſible ; qualité qui étant commune à la bête & à l'homme, doit au moins donner à l'une le

droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre.

Cette même étude de l'homme originel, de ſes vrais beſoins, & des principes fondamentaux de ſes devoirs, eſt encore le ſeul bon moyen qu'on puiſſe employer pour lever ces foules de difficultés qui ſe préſentent ſur l'origine de l'inégalité morale, ſur les vrais fondemens du Corps politique, ſur les droits réciproques de ſes membres, & ſur mille autres queſtions ſemblables, auſſi importantes que mal éclaircies.

En conſidérant la ſocieté humaine d'un regard tranquille & deſintéreſſé, elle ne ſemble montrer d'abord que la violence des hommes puiſſans & l'oppreſſion des foibles; l'eſprit ſe révolte contre la dureté des uns; on eſt porté à déplorer l'aveuglement des autres; & comme rien n'eſt moins ſtable parmi les hommes que ces

rélations extérieures que le hazard produit plus ſouvent que la ſageſſe, & qu'on appelle foibleſſe ou puiſſance, richeſſe ou pauvreté, les établiſſemens humains paroiſſent au premier coup d'œil fondés ſur des monceaux de Sable mouvant; ce n'eſt qu'en les examinant de près, ce n'eſt qu'après avoir écarté la pouſſiére & le ſable qui environnent l'Edifice, qu'on apperçoit la baſe inébranlable ſur laquelle il eſt élevé, & qu'on apprend à en reſpecter les fondemens. Or ſans l'étude ſerieuſe de l'homme, de ſes facultés naturelles, de leurs développemens ſucceſſifs, on ne viendra jamais à bout de faire ces diſtinctions, & de ſéparer dans l'actuelle conſtitution des choſes, ce qu'a fait la volonté divine d'avec ce que l'art humain a prétendu faire. Les recherches Politiques & morales auxquelles donne lieu l'importante queſ-

tion que j'éxamine, ſont donc utiles de toutes maniéres, & l'hiſtoire hypotétique des gouvernemens, eſt pour l'homme une leçon inſtructive à tous égards. En conſidérant ce que nous ſerions devenus, abandonnés à nous-mêmes, nous devons apprendre à bénir celui dont la main bienfaiſante, corrigeant nos inſtitutions & leur donnant une aſſiéte inébranlable, a prévenu les déſordres qui devroient en réſulter, & fait naître notre bonheur des moyens qui ſembloient devoir combler notre miſére.

Quem te Deus eſſe
Juſſit, & humanâ quâ parte locatus es in re,
Diſce.

QUESTION

Propoſée par l'Académie de Dijon.

Quelle eſt l'origine de l'inégalité parmi les hommes, & ſi elle eſt autoriſée par la Loi naturelle.

DISCOURS

SUR

L'ORIGINE ET LES FONDEMENS

DE L'INEGALITE'

PARMI LES HOMMES.

C'Est de l'homme que j'ai à parler, & la queſtion que j'éxamine m'apprend que je vais parler à des hommes; car on n'en propoſe point de ſemblables quand on craint d'honorer la vérité. Je défendrai donc avec confiance la cauſe de l'humanité devant les ſages qui m'y invitent, & je ne ſerai pas mécontent de moi-même ſi je me rends digne de mon ſujet & de mes juges.

Je conçois dans l'Eſpéce humaine deux ſortes d'inégalités; l'une que j'apelle naturelle ou Phiſique, parce qu'elle eſt établie par la Nature, &

qui conſiſte dans la différence des âges, de la ſanté, des forces du Corps, & des qualités de l'Eſprit ou de l'Ame; L'autre qu'on peut appeller inégalité morale ou politique, parce qu'elle dépend d'une ſorte de convention, & qu'elle eſt établie, ou du moins autoriſée par le conſentement des Hommes. Celle-ci conſiſte dans les différents Privileges dont quelques-uns jouiſſent au préjudice des autres, comme d'être plus riches, plus honorés, plus Puiſſants qu'eux, ou même de s'en faire obéir.

On ne peut pas demander quelle eſt la ſource de l'inégalité Naturelle, parce que la réponſe ſe trouveroit énoncée dans la ſimple définition du mot: On peut encore moins chercher, s'il n'y auroit point quelque liaiſon eſſentielle entre les deux inégalités; car ce ſeroit demander, en d'autres termes, ſi ceux qui commandent valent néceſſairement mieux que ceux qui obéiſſent; & ſi la force du Corps ou de l'Eſprit, la ſageſſe ou la vertu, ſe trouvent toujours dans les mêmes individus, en proportion de la Puiſſance, ou de la Richeſſe: Queſtion bonne peut-être à agiter entre des Eſ-

Eſclaves entendus de leurs Maîtres, mais qui ne convient pas à des Hommes raiſonnables & libres, qui cherchent la vérité.

De quoi s'agit-il donc préciſément dans ce Diſcours ? De marquer dans le progrès des choſes, le moment où le Droit ſuccedant à la Violence, la Nature fut ſoumiſe à la Loi ; d'expliquer par quel enchaînement de prodiges le fort put ſe reſoudre à ſervir le foible, & le Peuple à acheter un repos en idée, au prix d'une félicité réelle.

Les Philoſophes qui ont examiné les fondemens de la ſociété, ont tous ſenti la néceſſité de remonter juſqu'à l'état de Nature, mais aucun d'eux n'y eſt arrivé. Les uns n'ont point balancé à ſuppoſer à l'Homme dans cet état, la notion du Juſte & de l'Injuſte, ſans ſe ſoucier de montrer qu'il dût avoir cette notion, ni même qu'elle lui fût utile : D'autres ont parlé du Droit Naturel que chacun a de conſerver ce qui lui appartient, ſans expliquer ce qu'ils entendoient par appartenir ; D'autres, donnant d'abord au plus fort l'autorité ſur le plus foible, ont auſſi-tôt fait naître

le Gouvernement, ſans ſonger au tems qui dut s'écouler avant que le ſens des mots d'autorité, & de gouvernement pût exiſter parmi les Hommes: Enfin tous, parlant ſans ceſſe de beſoin, d'avidité, d'oppreſſion, de déſirs, & d'orgueil, ont tranſporté à l'état de Nature, des idées qu'ils avoient priſes dans la ſociété; Ils parloient de l'Homme Sauvage, & ils peignoient l'homme Civil. Il n'eſt pas même venu dans l'eſprit de la plupart des nôtres de douter que l'état de Nature eût exiſté, tandis qu'il eſt évident, par la lecture des Livres Sacrés, que le premier Homme ayant reçu immédiatement de Dieu des lumieres & des Preceptes, n'étoit point lui-même dans cet état, & qu'en ajoûtant aux Ecrits de Moïſe la foi que leur doit tout Philoſophe Chrétien, il faut nier que, même avant le Deluge, les Hommes ſe ſoient jamais trouvés dans le pur état de Nature, à moins qu'ils n'y ſoient retombés par quelque Evènement extraordinaire: Paradoxe fort embarraſſant à défendre, & tout à fait impoſſible à prouver.

Commençons donc par écarter

tous les faits, car ils ne touchent point à la queſtion. Il ne faut pas prendre les Recherches, dans leſquelles on peut entrer ſur ce Sujet, pour des verités hiſtoriques, mais ſeulement pour des raiſonnemens hypothétiques & conditionnels, plus propres à éclaircir la Nature des choſes, qu'à montrer la veritable origine, & ſemblables à ceux que font tous les jours nos Phyſiciens ſur la formation du Monde. La Religion nous ordonne de croire que Dieu lui-même ayant tiré les Hommes de l'état de Nature, ils ſont inégaux parce qu'il a voulu qu'ils le fuſſent; mais elle ne nous défend pas de former des conjectures tirées de la ſeule nature de l'homme & des Etres qui l'environnent, ſur ce qu'auroit pu devenir le Genre-humain, s'il fût reſté abandonné à lui-même. Voilà ce qu'on me demande, & ce que je me propoſe d'examiner dans ce diſcours. Mon ſujet intéreſſant l'homme en général, je tâcherai de prendre un langage qui convienne à toutes les Nations, ou plûtôt, oubliant les tems & les Lieux, pour ne ſonger qu'aux Hommes à qui je parle

je me ſuppoſerai dans le Licée d'Athènes, repetant les Leçons de mes Maîtres, ayant les Platons & les Xenocrates pour Juges, & le Genre-humain pour Auditeur.

O Homme, de quelque Contrée que tu ſois, quelles que ſoient tes opinions, écoute; Voici ton hiſtoire telle que j'ai cru la lire, non dans les Livres de tes ſemblables qui ſont menteurs, mais dans la Nature qui ne ment jamais. Tout ce qui ſera d'elle, ſera vrai: Il n'y aura de faux que ce que j'y aurai mêlé du mien ſans le vouloir. Les tems dont je vais parler ſont bien éloignés. Combien tu as changé de ce que tu étois! C'eſt pour ainſi dire la vie de ton eſpéce que je te vais décrire d'après les qualités que tu as reçues, que ton éducation & tes habitudes ont pu dépraver, mais qu'elles n'ont pu détruire. Il y a, je le ſens, un âge auquel l'homme individuel voudroit s'arrêter; Tu chercheras l'âge auquel tu déſirerois que ton Eſpece ſe fût arrêtée. Mécontent de ton état préſent, par des raiſons qui annoncent à ta Poſtérité malheureuſe de plus grands mécontentemens encore, peut-être vou-

drois-tu pouvoir rétrogader ; Et ce ſentiment doit faire l'Eloge de tes premiers ayeux, la critique de tes contemporains, & l'effroi de ceux qui auront le malheur de vivre après toi.

PREMIERE PARTIE.

QUELQUE important qu'il ſoit, pour bien juger de l'état naturel de l'Homme, de le conſiderer dès ſon origine, & de l'éxaminer, pour ainſi dire, dans le premier Embryon de l'eſpéce, je ne ſuivrai point ſon organiſation à travers ſes devéloppemens ſucceſſifs : Je ne m'arrêterai pas à rechercher dans le Syſtême animal ce qu'il put être au commencement, pour devenir enfin ce qu'il eſt ; Je n'examinerai pas, ſi, comme le penſe Ariſtote, ſes ongles alongés ne furent point d'abord des griffes crochues ; s'il n'étoit point velu comme un ours, & ſi, marchant à quatre pieds, (* 3.) ſes regards di- (* 3.)
rigés vers la Terre, & bornés à un horizon de quelques pas, ne marquoient point à la fois le caractere, & les limites de ſes idées. Je ne pour-

rois former ſur ce ſujet que des conjectures vagues, & preſque imaginaires : L'Anatomie comparée a fait encore trop peu de progrès, les obſervations des Naturaliſtes ſont encore trop incertaines, pour qu'on puiſſe établir ſur de pareils fondemens la baze d'un raiſonnement ſolide ; ainſi, ſans avoir recours aux connoiſſances ſurnaturelles que nous avons ſur ce point, & ſans avoir égard aux changemens qui ont dû ſurvenir dans la conformation, tant intérieure qu'extérieure de l'homme, à meſure qu'il appliquoit ſes membres à de nouveaux uſages, & qu'il ſe nourriſſoit de nouveaux alimens, je le ſuppoſerai conformé de tous tems, comme je le vois aujourd'hui, marchant à deux pieds, ſe ſervant de ſes mains comme nous faiſons des nôtres, portant ſes regards ſur toute la Nature, & meſurant des yeux la vaſte étendue du Ciel.

En dépouillant cet Etre, ainſi conſtitué, de tous les dons ſurnaturels qu'il a pu recevoir, & de toutes les facultés artificielles, qu'il n'a pu acquerir que par de longs progrès ; En le conſiderant, en un mot,

tel qu'il a dû ſortir des mains de la Nature, je vois un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres, mais, à tout prendre, organiſé le plus avantageuſement de tous: Je le vois ſe raſſaſiant ſous un chêne, ſe déſalterant au premier Ruiſſeau, trouvant ſon lit au pied du même arbre qui lui a fourni ſon repas, & voilà ſes beſoins ſatisfaits.

La Terre abandonnée à ſa fertilité naturelle (* a.), & couverte de fo-(* a.)
rêts immenſes que la Coignée ne mutila jamais, offre à chaque pas des Magazins & des retraites aux animaux de toute eſpèce. Les Hommes diſperſés parmi eux, obſervent, imitent leur induſtrie, & s'élèvent ainſi juſqu'à l'inſtinct des Bêtes, avec cet avantage que chaque eſpèce n'a que le ſien propre, & que l'homme n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne, ſe les approprie tous, ſe nourrit également de la plûpart des alimens divers (* 4.) que les autres(* 4.)
animaux ſe partagent, & trouve par conſequent ſa ſubſiſtance plus aiſément que ne peut faire aucun d'eux.

Accoutumés dès l'enfance aux intempéries de l'air, & à la rigueur des

faiſons, exercés à la fatigue, & forcés de défendre nuds & ſans armes leur vie & leur Proye contre les autres Bêtes féroces, ou de leur échapper à la courſe, les Hommes ſe forment un temperament robuſte & preſque inaltérable; Les Enfans, apportant au monde l'excellente conſtitution de leurs Peres, & la fortifiant par les mêmes exercices qui l'ont produite, acquiérent ainſi toute la vigueur dont l'eſpèce humaine eſt capable. La nature en uſe préciſément avec eux comme la Loi de Sparte avec les Enfans des Citoyens; Elle rend forts & robuſtes ceux qui ſont bien conſtitués & fait périr tous les autres; differente en cela de nos ſociétés, où l'Etat, en rendant les Enfans onéreux aux Peres, les tue indiſtinctement avant leur naiſſance.

Le corps de l'homme ſauvage étant le ſeul inſtrument qu'il connoiſſe, il l'employe à divers uſages, dont, par le défaut d'exercice, les nôtres ſont incapables, & c'eſt notre induſtrie qui nous ôte la force & l'agilité que la néceſſité l'oblige d'acquerir. S'il avoit eu une hâche, ſon poignet romproit-il de ſi fortes branches?

S'il avoit eu une fronde, lanceroit-il de la main une pierre avec tant de roideur? S'il avoit eu une échelle, grimperoit-il si légérement sur un arbre? S'il avoit eu un Cheval, seroit-il si vîte à la Course? Laissez à l'homme civilisé le tems de rassembler toutes ses machines autour de lui, on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'homme Sauvage; mais si vous voulez voir un combat plus inégal encore, mettez-les nuds & desarmés vis-à-vis l'un de l'autre, & vous reconnoîtrez bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition, d'être toujours prêt à tout évènement, & de se porter, pour ainsi dire, toujours tout entier avec soi. (* 5.) (* 5.)

Hobbes prétend que l'homme est naturellement intrépide, & ne cherche qu'à attaquer & combattre. Un Philosophe illustre pense au contraire, & Cumberland & Puffendorff l'assurent aussi, que rien n'est si timide que l'homme dans l'état de Nature, & qu'il est toujours tremblant & prêt à fuir au moindre bruit qui le frappe, au moindre mouvement

qu'il apperçoit. Cela peut être ainſi pour les objets qu'il ne connoît pas, & je ne doute point qu'il ne ſoit effrayé par tous les nouveaux Spectacles, qui s'offrent à lui, toutes les fois qu'il ne peut diſtinguer le bien & le mal Phyſiques qu'il en doit attendre, ni comparer ſes forces avec les dangers qu'il a à courir; circonſtances rares dans l'état de Nature, où toutes choſes marchent d'une maniere ſi uniforme, & où la face de la Terre n'eſt point ſujette à ces changemens bruſques & continuels, qu'y cauſent les paſſions, & l'inconſtance des Peuples réunis. Mais l'homme Sauvage vivant diſperſé parmi les animaux, & ſe trouvant de bonne heure dans le cas de ſe méſurer avec eux, il en fait bientôt la comparaiſon, & ſentant qu'il les ſurpaſſe plus en adreſſe, qu'ils ne le ſurpaſſent en force, il apprend à ne les plus craindre. Mettez un ours, ou un loup aux priſes avec un Sauvage robuſte, agile, courageux; comme ils ſont tous, armé de pierres, & d'un bon bâton, & vous verrez que le peril ſera tout au moins réciproque, & qu'après pluſieurs expériences pareilles, les Bêtes féroces

qui n'aiment point à s'attaquer l'une à l'autre, s'attaqueront peu volontiers à l'homme, qu'elles auront trouvé tout auſſi féroce qu'elles. A l'égard des animaux qui ont réellement plus de force qu'il n'a d'adreſſe, il eſt vis-à-vis d'eux dans le cas des autres eſpéces plus foibles, qui ne laiſſent pas de ſubſiſter; avec cet avantage pour l'homme, que non moins diſpos qu'eux à la courſe, & trouvant ſur les arbres un réfuge preſque aſſuré, il a par-tout le prendre & le laiſſer dans la rencontre, & le choix de la fuite ou du combat. Ajoutons qu'il ne paroit pas qu'aucun animal faſſe naturellement la guerre à l'homme, hors le cas de ſa propre défenſe ou d'une extrême faim, ni témoigne contre lui de ces violentes antipathies qui ſemblent annoncer qu'une eſpéce eſt deſtinée par la Nature à ſervir de pâture à l'autre.

D'autres ennemis plus redoutables, & dont l'homme n'a pas les mêmes moyens de ſe défendre, ſont les infirmités naturelles, l'enfance, la vieilleſſe, & les maladies de toute eſpéce; triſtes ſignes de notre foibleſſe, dont les deux premiers ſont com-

muns à tous les animaux, & dont le dernier appartient principalement à l'homme vivant en Société. J'observe même, au ſujet de l'Enfance, que la Mere portant par-tout ſon enfant avec elle, a beaucoup plus de facilité à le nourrir que n'ont les femelles de pluſieurs animaux, qui ſont forcées d'aller & venir ſans ceſſe avec beaucoup de fatigue, d'un côté pour chercher leur pâture, & de l'autre pour alaiter ou nourrir leurs petits. Il eſt vrai que ſi la femme vient à périr, l'enfant riſque fort de périr avec elle; mais ce danger eſt commun à cent autres eſpéces, dont les petits ne ſont de long-tems en état d'aller chercher eux-mêmes leur nourriture; & ſi l'Enfance eſt plus longue parmi nous, la vie étant plus longue auſſi, tout eſt encore à peu près égal en ce point, (*d.) quoi qu'il y ait ſur la durée du premier âge, & ſur le nombre des petits, (*6.) d'autres regles, qui ne ſont pas de mon Sujet. Chez les Villards, qui agiſſent & tranſpirent peu, le beſoin d'alimens diminue avec la faculté d'y pourvoir; Et comme la vie Sauvage éloigne d'eux la goute & les

rhumatiſmes, & que la vieilleſſe eſt de tous les maux celui que les ſecours humains peuvent le moins ſoulager, ils s'éteignent enfin, ſans qu'on s'apperçoive qu'ils ceſſent d'être, & preſque ſans s'en appercevoir eux-mêmes.

A l'égard des maladies, je ne repeterai point les vaines & fauſſes déclamations, que font contre la Médecine la plûpart des gens en ſanté; mais je demanderai s'il y a quelque obſervation ſolide de laquelle on puiſſe conclure que dans les Pays où cet art eſt le plus negligé, la vie moyenne de l'homme ſoit plus courte que dans ceux où il eſt cultivé avec le plus de ſoin; Et comment cela pourroit-il être, ſi nous nous donnons plus de maux que la Médecine ne peut nous fournir de Remédes! L'extrême inégalité dans la maniére de vivre, l'excès d'oiſiveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres, la facilité d'irriter & de ſatisfaire nos appetits & notre ſenſualité, les alimens trop recherchés des riches, qui les nourriſſent de ſucs échauffants & les accablent d'indigeſtions, la mauvaiſe nourriture des pauvres, dont ils manquent même le plus ſouvent, &

dont le défaut les porte à ſurcharger avidement leur eſtomac dans l'occaſion, les veilles, les excès de toute eſpece, les tranſports immoderés de toutes les Paſſions, les fatigues & l'épuiſement d'Eſprit, les chagrins & les peines ſans nombre qu'on éprouve dans tous les états, & dont les ames ſont perpétuellement rongées; Voilà les funeſtes garants que la plûpart de nos maux ſont notre propre ouvrage, & que nous les aurions preſque tous évités, en conſervant la maniére de vivre ſimple, uniforme, & ſolitaire qui nous étoit preſcrite par la Nature. Si elle nous a deſtinés à être ſains, j'oſe preſque aſſurer, que l'état de réflexion eſt un état contre Nature, & que l'homme qui médite eſt un animal dépravé. Quand on ſonge à la bonne conſtitution des Sauvages, au moins de ceux que nous n'avons pas perdus avec nos liqueurs fortes; quand on ſait qu'ils ne connoiſſent preſque d'autres maladies que les bleſſures & la vieilleſſe, on eſt très-porté à croire qu'on feroit aiſément l'hiſtoire des maladies humaines en ſuivant celle des Sociétés civiles. C'eſt au moins l'avis de

Platon, qui juge, ſur certains Remédes employés ou approuvés par Podalyre & Macaon au ſiége de Troye, que diverſes maladies que ces remédes devoient exciter, n'étoient point encore alors connues parmi les hommes.

Avec ſi peu de ſources de maux, l'homme dans l'état de Nature n'a donc guéres beſoin de remédes, moins encore de Médecins; l'eſpéce humaine n'eſt point non plus à cet égard de pire condition que toutes les autres, & il eſt aiſé de ſavoir des Chaſſeurs ſi dans leurs courſes ils trouvent beaucoup d'animaux infirmes. Pluſieurs en trouvent qui ont reçu des bleſſures conſidérables très-bien cicatriſées, qui ont eu des os & même des membres rompus & repris, ſans autre Chirurgien que le tems, ſans autre régime que leur vie ordinaire, & qui n'en ſont pas moins parfaitement guéris, pour n'avoir point été tourmentés d'inciſions, empoiſonnés de Drogues, ni exténués de jeûnes. Enfin, quelque utile que puiſſe être parmi nous la Médecine bien adminiſtrée, il eſt toujours certain, que ſi le Sauvage malade

abandonné à lui-même n'a rien à eſpérer que de la Nature ; en revanche il n'a rien à craindre que de ſon mal, ce qui rend ſouvent ſa ſituation préférable à la nôtre.

Gardons-nous donc de confondre l'homme Sauvage avec les hommes que nous avons ſous les yeux. La Nature traite tous les animaux abandonnés à ſes ſoins avec une prédilection, qui ſemble montrer combien elle eſt jalouſe de ce droit. Le Cheval, le Chat, le Taureau, l'Ane même ont la plûpart une taille plus haute ; tous une conſtitution plus robuſte, plus de vigueur, de force & de courage dans les forêts que dans nos maiſons ; ils perdent la moitié de ces avantages en devenant Domeſtiques, & l'on diroit que tous nos ſoins à bien traiter & nourrir ces animaux, n'aboutiſſent qu'à les abatardir. Il en eſt ainſi de l'homme même : En devenant ſociable & Eſclave, il devient foible, craintif, rampant, & ſa maniére de vivre molle & efféminée achève d'énerver à la fois ſa force & ſon courage. Ajoutons qu'entre les conditions Sauvage & Domeſtique la différen-

ce d'homme à homme doit être plus grande encore que celle de bête à bête ; car l'animal & l'homme ayant été traités également par la Nature, toutes les commodités que l'homme ſe donne de plus qu'aux animaux qu'il apprivoiſe, ſont autant de cauſes particuliéres qui le font dégénerer plus ſenſiblement.

Ce n'eſt donc pas un ſi grand malheur à ces premiers hommes, ni ſur-tout un ſi grand obſtacle à leur conſervation, que la nudité, le défaut d'habitation, & la privation de toutes ces inutilités, que nous croyons ſi néceſſaires. S'ils n'ont pas la peau velue, ils n'en ont aucun beſoin dans les Païs chauds, & ils ſavent bientôt, dans les Païs froids, s'approprier celles des Bêtes qu'ils ont vaincues ; s'ils n'ont que deux pieds pour courir, ils ont deux bras pour pourvoir à leur défenſe & à leurs beſoins ; Leurs Enfans marchent peut-être tard & avec peine, mais les Meres les portent avec facilité ; avantage qui manque aux autres eſpéces, où la mere étant pourſuivie, ſe voit contrainte d'abandonner ſes petits, ou de regler ſon pas ſur le leur. En-

fin, à moins de ſuppoſer ces concours ſinguliers & fortuits de circonſtances, dont je parlerai dans la ſuite, & qui pouvoient fort bien ne jamais arriver, il eſt clair en tout état de cauſe, que le premier qui ſe fit des habits ou un Logement, ſe donna en cela des choſes peu néceſſaires, puiſqu'il s'en étoit paſſé juſqu'alors, & qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût pû ſupporter homme fait, un genre de vie qu'il ſupportoit dès ſon enfance.

Seul, oiſif, & toujours voiſin du danger, l'homme Sauvage doit aimer à dormir, & avoir le ſommeil léger comme les animaux, qui penſant peu, dorment, pour ainſi dire, tout le tems qu'ils ne penſent point: Sa propre conſervation faiſant preſque ſon unique ſoin, ſes facultés les plus exercées doivent être celles, qui ont pour objet principal l'attaque & la défenſe, ſoit pour ſubjuguer ſa proye, ſoit pour ſe garantir d'être celle d'un autre animal: Au contraire, les organes qui ne ſe perfectionnent que par la moleſſe & la ſenſualité, doivent reſter dans un état de groſſiéreté, qui exclud en lui

toute eſpéce de délicateſſe ; & ſes ſens ſe trouvant partagés ſur ce point, il aura le toucher & le goût d'une rudeſſe extrême ; la vûe, l'ouie & l'odorat de la plus grande ſubtilité. Tel eſt l'état animal en général, & c'eſt auſſi, ſelon le rapport des Voyageurs, celui de la plûpart des Peuples Sauvages. Ainſi il ne faut point s'étonner, que les Hottentots du Cap de Bonne Eſperance découvrent, à la ſimple vûe, des Vaiſſeaux en haute mer, d'auſſi loin que les Hollandois avec des Lunettes, ni que les Sauvages de l'Amérique ſentiſſent les Eſpagnols à la piſte, comme auroient pu faire les meilleurs Chiens, ni que toutes ces Nations Barbares ſupportent ſans peine leur nudité, aiguiſent leur goût à force de Piment, & boivent les Liqueurs Européennes comme de l'eau.

Je n'ai conſideré juſqu'ici que l'Homme Phyſique ; Tâchons de le regarder maintenant par le côté Métaphyſique & Moral.

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuſe, à qui la nature a donné des ſens pour ſe remonter elle-même, & pour ſe garantir juſ-

qu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire ou à la déranger. J'apperçois préciſément les mêmes choſes dans la machine humaine, avec cette différence que la Nature ſeule fait tout dans les opérations de la Bête, au lieu que l'homme concourt aux ſiennes, en qualité d'agent libre. L'un choiſit ou rejette par inſtinct, & l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la Bête ne peut s'écarter de la Regle qui lui eſt préſcrite, même quand il lui ſeroit avantageux de le faire, & que l'homme s'en écarte ſouvent à ſon préjudice. C'eſt ainſi qu'un Pigeon mourroit de faim près d'un Baſſin rempli des meilleures viandes, & un Chat ſur des tas de fruits, ou de grain, quoique l'un & l'autre pût très-bien ſe nourrir de l'aliment qu'il dedaigne, s'il s'étoit aviſé d'en eſſayer: C'eſt ainſi que les hommes diſſolus ſe livrent à des excès, qui leur cauſent la fiévre & la mort; parce que l'Eſprit dépraye les ſens, & que la volonté parle encore, quand la Nature ſe tait.

Tout animal a des idées puiſqu'il a des ſens, il combine même ſes idées juſqu'à un certain point, & l'hom-

me ne différe à cet égard de la Bête que du plus au moins : Quelques Philoſophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête ; Ce n'eſt donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la diſtinction ſpécifique de l'homme que ſa qualité d'agent libre. La Nature commande a tout animal, & la Bête obéit. L'homme éprouve la même impreſſion, mais il ſe reconnoît libre d'acquieſcer, ou de reſiſter ; & c'eſt ſur-tout dans la conſcience de cette liberté que ſe montre la ſpiritualité de ſon ame : car la Phyſique explique en quelque maniére le mécaniſme des ſens & la formation des idées ; mais dans la puiſſance de vouloir ou plutôt de choiſir, & dans le ſentiment de cette puiſſance, on ne trouve que des actes purement ſpirituels, dont on n'explique rien par les Loix de la Mécanique.

Mais, quand les difficultés qui environnent toutes ces queſtions, laiſſeroient quelque lieu de diſputer ſur cette différence de l'homme & de l'animal, il y a une autre qualité

très-ſpécifique qui les diſtingue, & ſur laquelle il ne peut y avoir de conteſtation, c'eſt la faculté de ſe perfectionner ; faculté qui, à l'aide des circonſtances, développe ſucceſſivement toutes les autres, & réſide parmi nous tant dans l'eſpéce que dans l'individu, au lieu qu'un animal eſt, au bout de quelques mois, ce qu'il ſera toute ſa vie, & ſon eſpéce, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la premiere année de ces mille ans. Pourquoi l'homme ſeul eſt il ſujet à devenir imbécile ? N'eſt-ce point qu'il retourne ainſi dans ſon état primitif, & que, tandis que la Bête, qui n'a rien acquis & qui n'a rien non plus à perdre, reſte toujours avec ſon inſtinct, l'homme reperdant par la vieilleſſe ou d'autres accidens, tout ce que ſa *perfectibilité* lui avoit fait acquerir, retombe ainſi plus bas que la Bête même ? Il ſeroit triſte pour nous d'être forcés de convenir, que cette faculté diſtinctive & preſque illimitée, eſt la ſource de tous les malheurs de l'homme ; que c'eſt elle qui le tire, à force de tems, de cette condition originaire, dans laquelle il couleroit des jours tranquilles, &

innocens ; que c'eſt elle, qui faiſant éclore avec les ſiécles ſes lumiéres & ſes erreurs, ſes vices & ſes vertus, le rend à la longue le tiran de lui-même & de la Nature. (*7.) Il ſeroit af- (*7.)
freux d'être obligés de louer comme un Etre bienfaiſant celui qui le premier ſuggera à l'habitant des Rives de l'Orenoque l'uſage de ces Ais qu'il applique ſur les tempes de ſes Enfans, & qui leur aſſurent du moins une partie de leur imbécilité, & de leur bonheur originel.

L'Homme Sauvage, livré par la Nature au ſeul inſtinct, ou plutôt dédommagé de celui qui lui manque peut-être, par des facultés capables d'y ſuppléer d'abord, de l'élever en ſuite fort au-deſſus de celle là, commencera donc par les fonctions purement animales: (*8.) Ap- (*8.)
percevoir & ſentir ſera ſon premier état, qui lui ſera commun avec tous les animaux. Vouloir & ne pas vouloir, déſirer & craindre, ſeront les premiéres, & preſque les ſeules opérations de ſon ame, juſqu'à ce que de nouvelles circonſtances y cauſent de nouveaux développemens.

Quoiqu'en diſent les Moraliſtes,

l'entendement humain doit beaucoup au Paſſions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup auſſi : C'eſt par leur activité, que notre raiſon ſe perfectionne ; Nous ne cherchons à connoître, que parce que nous déſirons de jouir ; & il n'eſt pas poſſible de concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni déſirs ni craintes ſe donneroit la peine de raiſonner. Les Paſſions, à leur tour, tirent leur origine de nos beſoins, & leur progrès de nos connoiſſances ; car on ne peut déſirer ou craindre les choſes, que ſur les idées qu'on en peut avoir, ou par la ſimple impulſion de la Nature ; & l'homme Sauvage, privé de toute ſorte de lumiéres, n'éprouve que les Paſſions de cette derniére eſpéce ; Ses deſirs ne paſſent pas ſes beſoins Phyſiques ; (*9.) Les ſeuls biens qu'il connoiſſe dans l'Univers, ſont la nourriture, une femelle & le repos ; les ſeuls maux qu'il craigne, ſont la douleur & la faim ; Je dis la douleur, & non la mort ; car jamais l'animal ne ſaura ce que c'eſt que mourir, & la connoiſſance de la mort & de ſes terreurs, eſt une des premiéres acquiſitions que l'homme

l'homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale.

Il me seroit aisé, si cela m'étoit nécessaire, d'appuyer ce sentiment par les faits, & de faire voir, que chez toutes les Nations du monde, les progrès de l'Esprit se sont précisément proportionnés aux besoins que les Peuples avoient reçus de la Nature, ou auxquels les circonstances les avoient assujettis, & par conséquent aux passions, qui les portoient à pourvoir à ces besoins. Je montrerois en Egypte les arts naissans, & s'étendant avec les debordemens du Nil; Je suivrois leur progrès chez les Grecs, où l'on les vit germer, croître, & s'élever jusqu'aux Cieux parmi les Sables, & les Rochers de l'Attique, sans pouvoir prendre racine sur les Bords fertiles de l'Eurotas; Je remarquerois qu'en général les Peuples du Nord sont plus industrieux que ceux du Midi, parce qu'ils peuvent moins se passer de l'être, comme si la Nature vouloit ainsi égaliser les choses, en donnant aux Esprits la fertilité qu'elle refuse à la Terre.

Mais, sans recourir aux témoignages incertains de l'Histoire, qui ne

voit que tout ſemble éloigner de l'homme Sauvage la tentation & les moyens de ceſſer de l'être ? Son imagination ne lui peint rien ; ſon cœur ne lui demande rien. Ses modiques beſoins ſe trouvent ſi aiſément ſous ſa main, & il eſt ſi loin du degré de connoiſſances néceſſaire pour déſirer d'en acquérir de plus grandes, qu'il ne peut avoir ni prévoyance, ni curioſité. Le ſpectacle de la Nature lui devient indifférent, à force de lui devenir familier. C'eſt toujours le même ordre, ce ſont toujours les mêmes révolutions ; il n'a pas l'eſprit de s'étonner des plus grandes merveilles ; & ce n'eſt pas chez lui qu'il faut chercher la Philoſophie dont l'homme a beſoin, pour ſavoir obſerver une fois ce qu'il a vû tous les jours. Son ame, que rien n'agite, ſe livre au ſeul ſentiment de ſon exiſtence actuelle, ſans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il puiſſe être ; & ſes projets bornés comme ſes vûes, s'étendent à peine juſqu'à la fin de la journée. Tel eſt encore aujourd'hui le degré de prévoyance du Caraybe : Il vend le matin ſon lit de Coton, & vient pleurer le ſoir pour le

racheter, faute d'avoir prévû qu'il en auroit besoin pour la nuit prochaine.

Plus on médite sur ce sujet, plus la distance des pures sensations aux plus simples connoissances s'aggrandit à nos regards; & il est impossible de concevoir comment un homme auroit pû, par ses seules forces, sans le secours de la communication, & sans l'aiguillon de la nécessité, franchir un si grand intervalle. Combien de siécles se sont peut-être écoulés, avant que les hommes ayent été à portée de voir d'autre feu que celui du Ciel! Combien ne leur a-t-il pas fallu de différens hazards pour apprendre les usages les plus communs de cet élément? Combien de fois ne l'ont-ils pas laissé éteindre, avant que d'avoir acquis l'art de le reproduire? Et combien de fois peut-être chacun de ces secrets n'est-il pas mort avec celui qui l'avoit découvert? Que dirons-nous de l'agriculture, art qui demande tant de travail & de prévoyance; qui tient à d'autres arts, qui très-évidemment n'est pratiquable que dans une société au moins commencée, & qui ne nous sert pas tant à tirer de la Terre des alimens qu'elle

fourniroit bien ſans cela, qu'à la forcer aux préférences, qui ſont le plus de notre goût ? Mais ſuppoſons que les hommes euſſent tellement multiplié, que les productions naturelles n'euſſent plus ſuffi pour les nourrir ; ſuppoſition qui, pour le dire en paſſant, montreroit un grand avantage pour l'Eſpéce humaine dans cette maniére de vivre ; Suppoſons que ſans forges, & ſans Atteliers, les inſtrumens du Labourage fuſſent tombés du Ciel entre les mains des Sauvages ; que ces hommes euſſent vaincu la haine mortelle qu'ils ont tous pour un travail continu ; qu'ils euſſent appris à prévoir de ſi loin leurs beſoins, qu'ils euſſent deviné comment il faut cultiver la Terre, ſemer les grains, & planter les Arbres ; qu'ils euſſent trouvé l'art de moudre le Bled, & de mettre le raiſin en fermentation ; toutes choſes qu'il leur a falu faire enſeigner par les Dieux, faute de concevoir comment ils les auroient appriſes d'eux-mêmes ; quel ſeroit après cela l'homme aſſez inſenſé pour ſe tourmenter à la culture d'un Champ qui ſera depouillé par le premier venu, homme ou bête

indifféremment, à qui cette moiſſon conviendra ; & comment chacun pourra-t-il ſe reſoudre à paſſer ſa vie à un travail pénible, dont il eſt d'autant plus ſûr de ne pas recueillir le prix, qu'il lui ſera plus néceſſaire ? En un mot, comment cette ſituation pourra-t-elle porter les hommes à cultiver la Terre, tant qu'elle ne ſera point partagée entre eux, c'eſt-à-dire, tant que l'état de Nature ne ſera point anéanti ?

Quand nous voudrions ſuppoſer un homme Sauvage auſſi habile dans l'art de penſer que nous le font nos Philoſophes ; quand nous en ferions, à leur exemple, un Philoſophe lui-même, découvrant ſeul les plus ſublimes verités, ſe faiſant, par des ſuites de raiſonnemens très-abſtraits, des maximes de juſtice & de raiſon tirées de l'amour de l'ordre en général, ou de la volonté connue de ſon Créateur : En un mot, quand nous lui ſuppoſerions dans l'Eſprit autant d'intelligence & de lumiéres qu'il doit avoir, & qu'on lui trouve en effet de peſanteur & de ſtupidité, quelle utilité retireroit l'Eſpéce de toute cette Métaphiſique, qui ne

pourroit ſe communiquer & qui periroit avec l'individu qui l'auroit inventée ? Quel progrès pourroit faire le Genre humain épars dans les Bois parmi les Animaux ? Et juſqu'à quel point pourroient ſe perfectionner, & s'éclairer mutuellement des hommes qui, n'ayant ni Domicile fixe ni aucun beſoin l'un de l'autre, ſe rencontreroient, peut-être à peine deux fois en leur vie, ſans ſe connoître, & ſans ſe parler ?

Qu'on ſonge de combien d'idées nous ſommes redevables à l'uſage de la parole ; Combien la Grammaire exerce & facilite les opérations de l'Eſprit ; & qu'on penſe aux peines inconcevables, & au tems infini qu'a dû coûter la premiére invention des Langues ; qu'on joigne ces réflexions aux précédentes, & l'on jugera combien il eût falu de milliers de Siécles, pour développer ſucceſſivement dans l'Eſprit humain les opérations dont il étoit capable.

QU'IL me ſoit permis de conſiderer un inſtant les embarras de l'origine des Langues. Je pourrois me contenter de citer ou de repeter ici les recherches que Mr. l'Abbé de Condil-

lac a faites ſur cette matiére, qui toutes confirment pleinement mon ſentiment, & qui, peut-être, m'en ont donné la premiére idée. Mais la maniére dont ce Philoſophe réſout les difficultés qu'il ſe fait à lui-même ſur l'origine des ſignes inſtitués, montrant qu'il a ſuppoſé ce que je mets en queſtion, ſavoir une ſorte de ſociété déja établie entre les inventeurs du langage, je crois en renvoyant à ſes réflexions, devoir y joindre les miennes pour expoſer les mêmes difficultés dans le jour qui convient à mon ſujet. La prémiere qui ſe préſente eſt d'imaginer comment elles purent devenir néceſſaires ; car les Hommes n'ayant nulle correſpondance entre eux, ni aucun beſoin d'en avoir, on ne conçoit ni la néceſſité de cette invention, ni ſa poſſibilité, ſi elle ne fut pas indiſpenſable. Je dirois bien, comme beaucoup d'autres, que les Langues ſont nées dans le commerce domeſtique des Peres, des Meres & des Enfans : mais outre que cela ne réſoudroit point les objections, ce ſeroit commettre la faute de ceux qui raiſonnant ſur l'état de Nature, y tranſportent les idées priſes dans la

Société, voyent toujours la famille raſſemblée dans une même habitation, & ſes membres gardant entre eux une union auſſi intime & auſſi permanente que parmi nous, où tant d'intérêts communs les réuniſſent; au lieu que dans cet état primitif, n'ayant ni Maiſon, ni Cabanes, ni propriété d'aucune eſpéce, chacun ſe logeoit au hazard, & ſouvent pour une ſeule nuit; les mâles & les femelles s'uniſſoient fortuitement ſelon la rencontre, l'occaſion & le déſir, ſans que la parole fût un interprête fort néceſſaire des choſes qu'ils avoient à ſe dire: Ils ſe quit-
(*10) toient avec la même facilité; (*10.)
La mere allaitoit d'abord ſes Enfans pour ſon propre beſoin; puis l'habitude les lui ayant rendus chers, elle les nourriſſoit enſuite pour le leur; ſi-tôt qu'ils avoient la force de chercher leur pâture, ils ne tardoient pas à quitter la Mere elle même; Et comme il n'y avoit preſque point d'autre moyen de ſe retrouver que de ne pas ſe perdre vûe, ils en étoient bientôt au point de ne pas même ſe reconnoître les uns les autres. Remarquez encore que l'Enfant ayant tous ſes

beſoins à expliquer, & par conſéquent plus de choſes à dire à la Mere, que la Mere à l'Enfant, c'eſt lui qui doit faire les plus grands fraix de l'invention, & que la langue qu'il employe doit être en grande partie ſon propre ouvrage; ce qui multiplie autant les Langues qu'il y a d'individus pour les parler, à quoi contribue encore la vie errante & vagabonde, qui ne laiſſe à aucun idiome le tems de prendre de la conſiſtance; car de dire que la Mere dicte à l'Enfant les mots, dont il devra ſe ſervir pour lui demander telle ou telle choſe, cela montre bien comment on enſeigne des Langues déjà formées, mais cela n'apprend point comment elles ſe forment.

Suppoſons cette premiére difficulté vaincue: Franchiſſons pour un moment l'eſpace immenſe qui dut ſe trouver entre le pur état de Nature & le beſoin des Langues; & cherchons, en les ſuppoſant néceſſaires, (*b.) comment elles purent commencer à s'établir. Nouvelle difficulté pire encore que la précédente; car ſi les Hommes ont eu beſoin de la parole pour apprendre à penſer, ils ont eu (*b.)

bien plus beſoin encore de ſavoir penſer pour trouver l'art de la parole; & quand on comprendroit comment les ſons de la voix ont été pris pour les interprétes conventionnels de nos idées, il reſteroit toujours à ſçavoir quels ont pû être les interprétes mêmes de cette convention pour les idées qui, n'ayant point un objet ſenſible, ne pouvoient s'indiquer ni par le geſte, ni par la voix, de ſorte qu'à peine peut-on former des conjectures ſupportables ſur la naiſſance de cet Art de communiquer ſes penſées, & d'établir un commerce entre les Eſprits : Art ſublime, qui eſt déja ſi loin de ſon Origine, mais que le Philoſophe voit encore à une ſi prodigieuſe diſtance de ſa perfection, qu'il n'y a point d'homme aſſez hardi, pour aſſurer qu'il y arriveroit jamais, quand les révolutions que le tems amène néceſſairement ſeroient ſuſpendues en ſa faveur, que les Préjugés ſortiroient des Académies ou ſe tairoient devant Elles, & qu'Elles pourroient s'occuper de cet objet épineux, durant des ſiécles entiers, ſans interruption.

Le premier langage de l'homme,

le langage le plus universel, le plus énergique, & le seul dont il eut besoin, avant qu'il fallut persuader des hommes assemblés, est le cri de la Nature. Comme ce cri n'étoit arraché que par une sorte d'instinct dans les occasions pressantes, pour implorer du secours dans les grands dangers, ou du soulagement dans les maux violens, il n'étoit pas d'un grand usage dans le cours ordinaire de la vie, où regnent des sentimens plus modérés. Quand les idées des hommes commencérent à s'étendre & à se multiplier, & qu'il s'établit entre eux une communication plus étroite, ils cherchérent des signes plus nombreux & un langage plus étendu : Ils multipliérent les inflexions de la voix, & y joignirent les gestes, qui, par leur Nature, sont plus expressifs, & dont le sens depend moins d'une détermination antérieure. Ils exprimoient donc les objets visibles & mobiles par des gestes, & ceux qui frappent l'ouie, par des sons imitatifs : mais comme le geste n'indique guéres que les objets présens, ou faciles à décrire, & les actions visibles ; qu'il n'est pas d'un

uſage univerſel, puiſque l'obſcurité, ou l'interpoſition d'un corps le rendent inutile, & qu'il exige l'attention plutôt qu'il ne l'excite; on s'aviſa enfin de lui ſubſtituer les articulations de la voix, qui, ſans avoir le même rapport avec certaines idées, ſont plus propres à les repréſenter toutes, comme ſignes inſtitués; ſubſtitution qui ne peut ſe faire que d'un commun conſentement, & d'une maniére aſſez difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes groſſiers n'avoient encore aucun exercice, & plus difficile encore à concevoir en elle-même, puiſque cet accord unanime dut être motivé, & que la parole paroît avoir été fort néceſſaire, pour établir l'uſage de la parole.

On doit juger que les premiers mots, dont les hommes firent uſage, eurent dans leur Eſprit une ſignification beaucoup plus étendue que n'ont ceux qu'on employe dans les Langues déja formées, & qu'ignorant la Diviſion du Diſcours en ſes parties conſtitutives, ils donnerent d'abord à chaque mot le ſens d'une propoſition entiére. Quand ils commencérent à diſtinguer le ſujet d'avec

l'attribut, & le verbe d'avec le nom, ce qui ne fut pas un médiocre effort de genie, les ſubſtantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres, l'infinitif fut le ſeul tems des verbes, & à l'égard des adjectifs la notion ne s'en dut développer que fort difficilement, parce que tout adjectif eſt un mot abſtrait, & que les abſtractions ſont des opérations pénibles, & peu naturelles.

Chaque objet reçut d'abord un nom particulier, ſans égard aux genres, & aux Eſpéces, que ces premiers Inſtituteurs n'étoient pas en état de diſtinguer; & tous les individus ſe préſentérent iſolés à leur eſprit, comme ils le ſont dans le tableau de la Nature. Si un Chêne s'appelloit A, un autre Chêne s'appelloit B: de ſorte que plus les connoiſſances étoient bornées, & plus le Dictionnaire devint étendu. L'embarras de toute cette Nomenclature ne put être levé facilement; car pour ranger les Etres ſous des dénominations communes, & génériques, il en falloit connoître les propriétés & les différences; il falloit des obſervations, & des définitions, c'eſt-à-dire, de l'Hiſ-

re Naturelle & de la Métaphyſique, beaucoup plus que les hommes de ce tems-là n'en pouvoient avoir.

D'ailleurs, les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'Eſprit qu'à l'aide des mots, & l'entendement ne les ſaiſit que par des propoſitions. C'eſt une des raiſons pourquoi les animaux ne ſauroient ſe former de telles idées, ni jamais acquerir la perfectibilité qui en dépend. Quand un Singe va ſans héſiter d'une noix à l'autre, penſe-t-on qu'il ait l'idée générale de cette ſorte de fruit, & qu'il compare ſon archetype à ces deux individus ? Non ſans doute ; mais la vûe de l'une de ces noix rappelle à ſa mémoire les ſenſations qu'il a reçues de l'autre, & ſes yeux modifiés d'une certaine maniére, annoncent à ſon goût la modification qu'il va recevoir. Toute idée générale eſt purement intellectuelle ; pour peu que l'imagination s'en méle, l'idée devient auſſi-tôt particuliére. Eſſayez de vous tracer l'image d'un arbre en général jamais vous n'en viendrez à bout, malgré vous il faudra le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé, & s'il dépendoit de vous

de n'y voir que ce qui ſe trouve en tout arbre, cette image ne reſſembleroit plus à un arbre. Les êtres purement abſtraits ſe voyent de même, ou ne ſe conçoivent que par le diſcours. La définition ſeule du Triangle vous en donne la véritable idée: Sitôt que vous en figurez un dans votre eſprit, c'eſt un tel Triangle & non pas un autre, & vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes ſenſibles ou le plan coloré. Il faut donc énoncer des propoſitions, il faut donc parler pour avoir des idées générales; car ſitôt que l'imagination s'arrête, l'eſprit ne marche plus qu'à l'aide du diſcours. Si donc les premiers Inventeurs n'ont pu donner des noms qu'aux idées qu'ils avoient déjà, il s'enſuit que les premiers ſubſtantifs n'ont pu jamais être que des noms propres.

Mais lorſque, par des moyens que je ne conçois pas, nos nouveaux Grammairiens commencérent à étendre leurs idées & à généraliſer leurs mots, l'ignorance des Inventeurs dut aſſujettir cette methode à des bornes fort étroites; & comme ils avoient d'abord trop multiplié les noms des individus faute de connoître les gen-

res & les eſpéces, ils firent enſuite trop peu d'eſpéces & de genres faute d'avoir conſidéré les Etres par toutes leurs différences. Pour pouſſer les diviſions aſſez loin, il eut fallu plus d'expérience & de lumiére qu'ils n'en pouvoient avoir, & plus de recherches & de travail qu'ils n'y en vouloient employer. Or ſi, même aujourd'hui, l'on découvre chaque jour de nouvelles eſpéces qui avoient échappé juſqu'ici à toutes nos obſervations, qu'on penſe combien il dut s'en dérober à des hommes qui ne jugeoient des choſes que ſur le premier aſpect! Quant aux Claſſes primitives & aux notions les plus générales, il eſt ſuperflu d'ajoûter qu'elles durent leur échapper encore: Comment, par exemple, auroient-ils imaginé ou entendu les mots de matiére, d'eſprit, de ſubſtance, de mode, de figure, de mouvement, puiſque nos Philoſophes qui s'en ſervent depuis ſi long-tems ont bien de la peine à les entendre eux-mêmes, & que les idées qu'on attache à ces mots étant purement Métaphyſiques, ils n'en trouvoient aucun modéle dans la Nature?

Je m'arrête à ces premiers pas, & je ſupplie mes Juges de ſuſpendre ici leur Lecture, pour conſiderer, ſur l'invention des ſeuls ſubſtantifs Phyſiques, c'eſt-à-dire, ſur la partie de la Langue la plus facile à trouver, le chemin qui lui reſte à faire, pour exprimer toutes les penſées des hommes, pour prendre une forme conſtante, pouvoir être parlée en public, & influer ſur la Société: Je les ſupplie de réfléchir à ce qu'il a fallu de tems, & de connoiſſances pour trouver les nombres, (*11) les mots abſtraits, les Aoriſtes, & tous les tems des Verbes, les particules, la Sintaxe, lier les Propoſitions, les raiſonnemens, & former toute la Logique du Diſcours. Quant à moi, effrayé des difficultés qui ſe multiplient, & convaincu de l'impoſſibilité preſque démontrée que les Langues ayent pû naître, & s'établir par des moyens purement humains, je laiſſe à qui voudra l'entreprendre la diſcuſſion de ce difficile Problême, lequel a été le plus néceſſaire, de la Société déjà liée, à l'inſtitution des Langues, ou des Langues déja inventées, à l'établiſſement de la Société.

(*11)

Quoiqu'il en ſoit de ces origines, on voit du moins, au peu de ſoin qu'a pris la Nature de rapprocher les Hommes par des beſoins mutuels, & de leur faciliter l'uſage de la parole, combien elle a peu préparé leur Sociabilité, & combien elle a peu mis du ſien dans tout ce qu'ils ont fait, pour en établir les liens. En effet, il eſt impoſſible d'imaginer pourquoi dans cet état primitif, un homme auroit plutôt beſoin d'un autre homme qu'un ſinge ou un Loup de ſon ſemblable, ni ce beſoin ſuppoſé, quel motif pourroit engager l'autre à y pourvoir, ni même, en ce dernier cas, comment ils pourroient convenir entre eux des conditions. Je ſçai qu'on nous répéte ſans ceſſe que rien n'eût été ſi miſérable que l'homme dans cet état; & s'il eſt vrai, comme je crois l'avoir prouvé, qu'il n'eût pu, qu'après bien des Siécles, avoir le déſir, & l'occaſion d'en ſortir, ce ſeroit un Procès à faire à la Nature, & non à celui qu'elle auroit ainſi conſtitué; Mais, ſi j'entends bien ce terme de *miſerable*, c'eſt un mot qui n'a aucun ſens, ou qui ne ſig-

nifie qu'une privation douloureuſe & la ſouffrance du Corps ou de l'ame : Or je voudrois bien qu'on m'expliquât quel peut être le genre de misère d'un Etre libre, dont le cœur eſt en paix, & le corps en ſanté. Je demande laquelle, de la vie Civile ou naturelle, eſt la plus ſujette à devenir inſupportable à ceux qui en jouiſſent ? Nous ne voyons preſque autour de nous que des Gens qui ſe plaignent de leur exiſtence ; pluſieurs mêmes qui s'en privent autant qu'il eſt en eux, & la réunion des Loix divine & humaine ſuffit à peine pour arrêter ce déſordre : Je demande ſi jamais on a oui dire qu'un Sauvage en liberté ait ſeulement ſongé à ſe plaindre de la vie & à ſe donner la mort ? Qu'on juge donc avec moins d'orgueil de quel côté eſt la véritable miſére. Rien au contraire n'eût été ſi miſérable que l'homme Sauvage, ébloui par des lumières, tourmenté par des Paſſions, & raiſonnant ſur un état différent du ſien. Ce fut par une Providence très-ſage, que les facultés qu'il avoit en puiſſance ne devoient ſe développer qu'avec les occaſions de les exercer, afin qu'elles

ne lui fuſſent ni ſuperflues & à charge avant le tems, ni tardives, & inutiles au beſoin. Il avoit dans le ſeul inſtinct tout ce qu'il lui falloit pour vivre dans l'état de Nature, il n'a dans une raiſon cultivée que ce qu'il lui faut pour vivre en ſociété.

Il paroît d'abord que les hommes dans cet état n'ayant entre eux aucune ſorte de relation morale, ni de devoirs connus, ne pouvoient être ni bons ni méchans, & n'avoient ni vices ni vertus, à moins que, prenant ces mots dans un ſens phyſique, on n'appelle vices dans l'individu, les qualités qui peuvent nuire à ſa propre conſervation, & vertus celles qui peuvent y contribuer; auquel cas, il faudroit appeller le plus vertueux, celui qui réſiſteroit le moins aux ſimples impulſions de la Nature: Mais ſans nous écarter du ſens ordinaire, il eſt à propos de ſuſpendre le jugement que nous pourrions porter ſur une telle ſituation, & de nous defier de nos Préjugés, juſqu'à ce que la Balance à la main, on ait examiné s'il y a plus de vertus que de vices parmi les hommes civiliſés, ou

ſi leurs vertus ſont plus avantageuſes que leurs vices ne ſont funeſtes, ou ſi le progrès de leurs connoiſſances eſt un dédommagement ſuffiſant des maux qu'ils ſe font mutuellement, à meſure qu'ils s'inſtruiſent du bien qu'ils devroient ſe faire, ou s'ils ne ſeroient pas, à tout prendre, dans une ſituation plus heureuſe de n'avoir ni mal à craindre ni bien à eſpérer de perſonne, que de s'être ſoumis à une dépendance univerſelle, & de s'obliger à tout recevoir de ceux qui ne s'obligent à leur rien donner.

N'allons pas ſurtout conclure avec Hobbes que pour n'avoir aucune idée de la bonté, l'homme ſoit naturellement méchant, qu'il ſoit vicieux parce qu'il ne connoît pas la vertu, qu'il refuſe toujours à ſes ſemblables des ſervices qu'il ne croit pas leur devoir, ni qu'en vertu du droit qu'il s'attribue avec raiſon aux choſes dont il a beſoin, il s'imagine follement être le ſeul propriétaire de tout l'Univers. Hobbes a très bien vû le défaut de toutes les définitions modernes du droit Naturel: mais les conſéquences qu'il tire de la ſienne, mon-

trent qu'il la prend dans un ſens qui n'eſt pas moins faux. En raiſonnant ſur les principes qu'il établit, cet Auteur devoit dire que l'état de Nature étant celui où le ſoin de notre conſervation eſt le moins préjudiciable à celle d'autrui, cet état étoit par conſéquent le plus propre à la Paix, & le plus convenable au Genre-humain. Il dit préciſément le contraire, pour avoir fait entrer mal à propos dans le ſoin de la conſervation de l'homme Sauvage, le beſoin de ſatisfaire une multitude de paſſions qui ſont l'ouvrage de la Société, & qui ont rendu les Loix néceſſaires. Le méchant, dit-il, eſt un Enfant robuſte ; Il reſte à ſavoir ſi l'Homme Sauvage eſt un Enfant robuſte ; Quand on le lui accorderoit, qu'en concluroit-il ? Que ſi, quand il eſt robuſte, cet homme étoit auſſi dépendant des autres que quand il eſt foible, il n'y a ſorte d'excès auxquels il ne ſe portât, qu'il ne battît ſa Mere lorſqu'elle tarderoit trop à lui donner la mamelle, qu'il n'étranglât un de ſes jeunes freres, lorſqu'il en ſeroit incommodé, qu'il ne mordît la jambe à l'autre, lorſqu'il en ſeroit heurté

ou troublé ; mais ce ſont deux ſuppoſitions contradictoires dans l'état de Nature qu'être robuſte & dépendant ; L'Homme eſt foible quand il eſt dépendant, & il eſt émancipé avant que d'être robuſte. Hobbes n'a pas vû que la même cauſe qui empêche les Sauvages d'uſer de leur raiſon, comme le prétendent nos Juriſconſultes, les empêche en même tems d'abuſer de leurs facultés, comme il le prétend lui-même ; de ſorte qu'on pourroit dire que les Sauvages ne ſont pas méchans préciſément, parce qu'ils ne ſçavent pas ce que c'eſt qu'être bons ; car ce n'eſt ni le développement des lumiéres, ni le frein de la Loi, mais le calme des paſſions, & l'ignorance du vice qui les empêche de mal faire ; *tanto plus in illis proficit vitiorum ignoratio, quàm in his cognitio virtutis.* Il y a d'ailleurs un autre Principe que Hobbes n'a point apperçû & qui, ayant été donné à l'homme pour adoucir, en certaines circonſtances, la férocité de ſon amour propre, ou le déſir de ſe conſerver avant la naiſſance de cet amour, (* 12.) tempere l'ardeur (* 12.)
qu'il a pour ſon bien-être par une

répugnance innée à voir ſouffrir ſon ſemblable. Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre, en accordant à l'homme la ſeule vertu Naturelle, qu'ait été forcé de reconnoître le Detracteur le plus outré des vertus humaines. Je parle de la Pitié, diſpoſition convenable à des Etres auſſi foibles, & ſujets à autant de maux que nous le ſommes; vertu d'autant plus univerſelle & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précede en lui l'uſage de toute réflexion, & ſi Naturelle que les Bêtes mêmes en donnent quelquefois des ſignes ſenſibles. Sans parler de la tendreſſe des Meres pour leurs petits, & des périls qu'elles bravent, pour les en garantir, on obſerve tous les jours la répugnance qu'ont les Chevaux à fouler aux pieds un Corps vivant; Un animal ne paſſe point ſans inquiétude auprès d'un animal mort de ſon Eſpéce: Il y en a même qui leur donnent une ſorte de ſépulture; Et les triſtes mugiſſemens du Bétail entrant dans une Boucherie, annoncent l'impreſſion qu'il reçoit de l'horrible ſpectacle qui le frappe. On voit avec plaiſir l'auteur de la Fable des

Abeil-

Abeilles, forcé de reconnoître l'homme pour un Etre compatiſſant & ſenſible, ſortir dans l'exemple qu'il en donne, de ſon ſtile froid & ſubtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui apperçoit au dehors une Bête féroce, arrachant un Enfant du ſein de ſa Mere, briſant ſous ſa dent meurtriére les foibles membres, & déchirant de ſes ongles les entrailles palpitantes de cet Enfant. Quelle affreuſe agitation n'éprouve point ce témoin d'un évènement auquel il ne prend aucun intérêt perſonnel ? Quelles angoiſſes ne ſouffre-t-il pas à cette vûe, de ne pouvoir porter aucun ſecours à la Mere évanouie, ni à l'Enfant expirant ?

Tel eſt le pur mouvement de la Nature, anterieur à toute réflexion : telle eſt la force de la pitié naturelle, que les mœurs les plus dépravées ont encore peine à détruire, puiſqu'on voit tous les jours dans nos ſpectacles s'attendrir & pleurer aux malheurs d'un infortuné, tel, qui, s'il étoit à la place du Tiran, aggraveroit encore les tourmens de ſon ennemi. Mandeville a bien ſenti

qu'avec toute leur morale les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la Nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison: mais il n'a pas vû que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet, qu'est-ce que la Générosité, la Clémence, l'Humanité, si-non la Pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'espéce humaine en général? La Bienveillance & l'Amitié même sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier; car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose, que désirer qu'il soit heureux? Quand il seroit vrai que la commiseration ne seroit qu'un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre, sentiment obscur & vif dans l'homme Sauvage, développé, mais foible dans l'homme Civil, qu'importeroit cette idée à la verité de ce que je dis, si-non de lui donner plus de force? En effet, la commiseration sera d'autant plus énergique que l'animal Spectateur s'identifiera plus intimément avec l'animal souffrant,

il

Or il eſt évident que cette identification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de Nature que dans l'état de raiſonnement. C'eſt la raiſon qui engendre l'amour propre, & c'eſt la réflexion qui le fortifie ; C'eſt elle qui replie l'homme ſur lui-même ; c'eſt elle qui le ſepare de tout ce qui le gêne & l'afflige : C'eſt la Philoſophie qui l'iſole ; c'eſt par elle qu'il dit en ſecret, à l'aſpect d'un homme ſouffrant, peris ſi tu veux, je ſuis en ſureté. Il n'y a plus que les dangers de la ſociété entiére qui troublent le ſommeil tranquille du Philoſophe, & qui l'arrachent de ſon lit. On peut impunément égorger ſon ſemblable ſous ſa fenêtre ; il n'a qu'à mettre ſes mains ſur ſes oreilles & s'argumenter un peu, pour empêcher la Nature qui ſe revolte en lui, de l'identifier avec celui qu'on aſſaſſine. L'homme Sauvage n'a point cet admirable talent ; & faute de ſageſſe & de raiſon, on le voit toujours ſe livrer étourdiment au premier ſentiment de l'Humanité. Dans les Emeutes, dans les querelles des Rues, la Populace s'aſſemble, l'homme prudent s'éloigne : C'eſt la canaille

le, ce ſont les femmes des Halles, qui ſéparent les combattants, & qui empêchent les honnêtes gens de s'entr'égorger.

Il eſt donc bien certain que la pitié eſt un ſentiment naturel, qui modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de ſoi-même, concourt à la conſervation mutuelle de toute l'eſpèce. C'eſt elle, qui nous porte ſans réflexion au ſecours de ceux que nous voyons ſouffrir : c'eſt elle qui, dans l'état de Nature, tient lieu de Loix, de mœurs & de vertu, avec cet avantage que nul n'eſt tenté de déſobéir à ſa douce voix : C'eſt elle qui détournera tout Sauvage robuſte d'enlever à un foible enfant, ou à un vieillard infirme, ſa ſubſiſtance acquiſe avec peine, ſi lui-même eſpère pouvoir trouver la ſienne ailleurs : C'eſt elle qui, au lieu de cette maxime ſublime de juſtice raiſonnée : *Fais à autrui comme tu veux qu'on te faſſe*, inſpire à tous les Hommes cette autre maxime de bonté naturelle bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente, *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il eſt poſſible*. C'eſt en un mot, dans ce ſen-

timent Naturel, plutôt que dans des argumens subtils, qu'il faut chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouveroit à mal faire, même indépendamment des maximes de l'éducation. Quoi qu'il puisse appartenir à Socrate, & aux Esprits de sa trempe, d'acquerir de la vertu par raison, il y a long-tems que le Genre-humain ne seroit plus, si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnemens de ceux qui le composent.

Avec des passions si peu actives, & un frein si salutaire, les hommes plutôt farouches que méchans, & plus attentifs à se garantir du mal qu'ils pouvoient recevoir, que tentés d'en faire à autrui, n'étoient pas sujets à des démêlés fort dangereux : Comme ils n'avoient entre eux aucune espèce de commerce ; qu'ils ne connoissoient par conséquent ni la vanité, ni la considération, ni l'estime, ni le mépris ; qu'ils n'avoient pas la moindre notion du tien & du mien, ni aucune véritable idée de la justice ; qu'ils regardoient les violences, qu'ils pouvoient essuyer, comme un mal facile à réparer, & non comme une injure qu'il faut punir, & qu'ils ne

ſongeoient pas même à la vengeance ſi ce n'eſt peut-être machinalement & ſur le champ, comme le chien qui mord la pierre qu'on lui jette ; si leurs diſputes euſſent eu rarement des ſuites ſanglantes, ſi elles n'euſſent point eu de ſujet plus ſenſible que la Pâture : mais j'en vois un plus dangereux, dont il me reſte à parler.

Parmi les paſſions qui agitent le cœur de l'homme, il en eſt une ardente, impétueuſe, qui rend un ſexe néceſſaire à l'autre, paſſion terrible qui brave tous les dangers, renverſe tous les obſtacles, & qui dans ſes fureurs ſemble propre à détruire le Genre-humain qu'elle eſt deſtinée à conſerver. Que deviendront les hommes en proye à cette rage effrenée & brutale, ſans pudeur, ſans retenue, & ſe diſputant chaque jour leurs amours au prix de leur ſang ?

Il faut convenir d'abord que plus les paſſions ſont violentes, plus les Loix ſont néceſſaires pour les contenir : mais outre que les déſordres & les crimes que celles-ci cauſent tous les jours parmi nous, montrent aſſez l'inſuffiſance des Loix à cet égard, il ſeroit encore bon d'examiner ſi ces

déſordres ne ſont point nés avec les Loix mêmes ; car alors, quand elles ſeroient capables de les réprimer, ce ſeroit bien le moins qu'on en dût exiger que d'arrêter un mal qui n'exiſteroit point ſans elles.

Commençons par diſtinguer le moral du Phyſique dans le ſentiment de l'amour. Le Phyſique eſt ce déſir général qui porte un ſéxe à s'unir à l'autre ; Le moral eſt ce qui détermine ce déſir & le fixe ſur un tel objet excluſivement, ou qui du moins lui donne pour cet objet préféré un plus grand dégré d'énergie. Or il eſt facile de voir que le moral de l'amour eſt un ſentiment factice, né de l'uſage de la ſociété, & célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de ſoin pour établir leur empire, & rendre dominant le ſexe qui devroit obéir. Ce ſentiment étant fondé ſur certaines notions du mérite ou de la beauté qu'un Sauvage n'eſt point en état d'avoir, & ſur des comparaiſons qu'il n'eſt point en état de faire, doit être preſque nul pour lui : Car comme ſon eſprit n'a pu ſe former des idées abſtraites de régularité & de proportion, ſon cœur n'eſt point non plus

ſuſceptible des ſentimens d'admiration & d'amour, qui, même ſans qu'on s'en apperçoive, naiſſent de l'application de ces idées ; il écoute uniquement le tempérament qu'il a reçu de la Nature, & non le goût qu'il n'a pu acquerir, & toute femme eſt bonne pour lui.

BORNE'S au ſeul Phyſique de l'amour, & aſſez heureux pour ignorer ces préférences qui en irritent le ſentiment & en augmentent les difficultés, les hommes doivent ſentir moins frequemment & moins vivement les ardeurs du tempérament & par conſequent avoir entre eux des diſputes plus rares, & moins cruelles. L'imagination qui fait tant de ravages parmi nous, ne parle point à des cœurs Sauvages ; chacun attend paiſiblement l'impulſion de la Nature, s'y livre ſans choix avec plus de plaiſir que de fureur, & le beſoin ſatisfait, tout le déſir eſt éteint.

C'EST donc une choſe inconteſtable que l'amour même, ainſi que toutes les autres paſſions, n'a acquis que dans la ſociété cette ardeur impétueuſe qui le rend ſi ſouvent funeſte aux hommes, & il eſt d'autant

plus ridicule de repréſénter les Sauvages comme s'entr'égorgeant ſans ceſſe pour aſſouvir leur brutalité, que cette opinion eſt directement contraire à l'expérience, & que les Caraïbes, celui de tous les Peuples exiſtans, qui juſqu'ici s'eſt écarté le moins de l'état de Nature, ſont préciſément les plus paiſibles dans leurs amours, & les moins ſujets à la jalouſie, quoique vivant ſous un Climat brulant qui ſemble toujours donner à ces paſſions une plus grande activité.

A l'égard des inductions qu'on pourroit tirer dans pluſieurs eſpèces d'animaux, des combats des Mâles qui enſanglantent en tout tems nos baſſes cours ou qui font retentir au Printems nos forêts de leurs cris en ſe diſputant la femelle, il faut commencer par exclure toutes les eſpèces où la Nature a manifeſtement établi dans la puiſſance relative des Séxes d'autres raports que parmi nous: Ainſi les combats des Coqs ne forment point une induction pour l'eſpèce humaine. Dans les eſpèces où la Proportion eſt mieux obſervée, ces combats ne

peuvent avoir pour causes que la rareté des femelles eu égard au nombre des Mâles, ou les intervalles exclusifs durant lesquels la femelle refuse constamment l'approche du mâle, ce qui revient à la premiere cause; car si chaque femelle ne souffre le mâle que durant deux mois de l'année, c'est à cet égard comme si le nombre des femelles étoit moindre des cinq sixiémes: Or aucun de ces deux cas n'est applicable à l'espèce humaine où le nombre des femelles surpasse généralement celui des mâles & où l'on n'a jamais observé que même parmi les Sauvages les femelles ayent, comme celles des autres espèces, des tems de chaleur & d'exclusion. De plus parmi plusieurs de ces animaux, toute l'espèce entrant à la fois en effervescence, il vient un moment terrible d'ardeur commune, de tumulte, de désordre & de combat; moment qui n'a point lieu parmi l'espèce humaine où l'amour n'est jamais périodique. On ne peut donc pas conclure des combats de certains animaux pour la possession des femelles que la même chose arrive

roit à l'homme dans l'état de Nature ; & quand même on pourroit tirer cette conclusion, comme ces dissentions ne détruisent point les autres espèces, on doit penser au moins qu'elles ne seroient pas plus funestes à la nôtre, & il est très-apparent qu'elles y causeroient encore moins de ravage qu'elles ne font dans la Société, surtout dans les Pays où les Mœurs étant encore comptées pour quelque chose, la jalousie des Amants & la vengeance des Epoux causent chaque jour des Duels, des Meurtres & pis encore ; où le devoir d'une éternelle fidélité ne sert qu'à faire des adultéres, & où les Loix même de la continence & de l'honneur étendent nécessairement la débauche, & multiplient les avortemens.

Concluons qu'errant dans les forêts sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre, & sans liaisons, sans nul besoin de ses semblables, comme sans nul désir de leur nuire, peut-être même sans jamais en reconnoître aucun individuellement, l'homme Sauvage sujet à peu de passions, & se suffisant à lui-mê-

me, n'avoit que les sentimens & les lumiéres propres à cet état, qu'il ne sentoit que ses vrais besoins, ne regardoit que ce qu'il croyoit avoir intérêt de voir, & que son intelligence ne faisoit pas plus de progrès que sa vanité. Si par hazard il faisoit quelque découverte, il pouvoit d'autant moins la communiquer qu'il ne reconnoissoit pas même ses Enfans. L'art périssoit avec l'inventeur; Il n'y avoit ni éducation ni progrès, les générations se multiplioient inutilement; & chacune partant toujours du même point, les Siécles s'écouloient dans toute la grossiéreté des premiers âges, l'espéce étoit déja vieille, & l'homme restoit toujours enfant.

Si je me suis étendu si long-tems sur la supposition de cette condition primitive, c'est qu'ayant d'anciennes erreurs & des préjugés invéterés à détruire, j'ai cru devoir creuser jusqu'à la racine, & montrer dans le tableau du veritable état de Nature combien l'inégalité, même naturelle, est loin d'avoir dans cet état autant de réalité & d'influence que le prétendent nos Ecrivains.

En effet, il eſt aiſé de voir qu'entre les différences qui diſtinguent les hommes, pluſieurs paſſent pour naturelles qui ſont uniquement l'ouvrage de l'habitude & des divers genres de vie que les hommes adoptent dans la Société. Ainſi un tempérament robuſte ou délicat, la force ou la foibleſſe qui en dépendent, viennent ſouvent plus de la maniére dure ou efféminée dont on a été élevé que de la conſtitution primitive des corps. Il en eſt de même des forces de l'Eſprit, & non-ſeulement l'éducation met de la différence entre les Eſprits cultivés, & ceux qui ne le ſont pas, mais elle augmente celle qui ſe trouve entre les premiers à proportion de la culture; car qu'un Geant, & un Nain marchent ſur la même route, chaque pas qu'ils feront, l'un & l'autre donnera un nouvel avantage au Géant. Or ſi l'on compare la diverſité prodigieuſe d'éducations & de genres de vie qui regne dans les différens ordres de l'état civil, avec la ſimplicité & l'uniformité de la vie animale & ſauvage, où tous ſe nourriſſent des mêmes alimens, vivent de la même maniére, & font exactement les mê-

mes choſes, on comprendra combien la différence d'homme à homme doit être moindre dans l'état de Nature que dans celui de ſociété, & combien l'inégalité naturelle doit augmenter dans l'eſpéce humaine par l'inégalité d'inſtitution.

Mais quand la Nature affecteroit dans la diſtribution de ſes dons autant de préférences qu'on le prétend, quel avantage les plus favoriſés en tireroient-ils, au préjudice des autres, dans un état de choſes qui n'admettroit preſqu'aucune ſorte de relation entre eux? Là où il n'y a point d'amour, de quoi ſervira la beauté? Que ſera l'eſprit à des gens qui ne parlent point, & la ruſe à ceux qui n'ont point d'affaires? J'entends toujours répéter que les plus forts opprimeront les foibles; mais qu'on m'explique ce qu'on veut dire par ce mot d'oppreſſion. Les uns domineront avec violence, les autres gémiront aſſervis à tous leurs caprices: voilà préciſément ce que j'obſerve parmi nous, mais je ne vois pas comment cela pourroit ſe dire des hommes Sauvages, à qui l'on auroit même bien de la peine à faire en-

tendre ce que c'eſt que ſervitude & domination. Un homme pourra bien s'emparer des fruits qu'un autre a cueillis, du gibier qu'il a tué, de l'antre qui lui ſervoit d'azile; mais comment viendra-t-il jamais à bout de s'en faire obéir, & quelles pourront être les chaînes de la dépendance parmi des hommes qui ne poſſédent rien? Si l'on me chaſſe d'un arbre, j'en ſuis quitte pour aller à un autre; Si l'on me tourmente dans un lieu, qui m'empêchera de paſſer ailleurs? Se trouve-t-il un homme d'une force aſſez ſupérieure à la mienne, & de plus, aſſez dépravé, aſſez pareſſeux, & aſſez féroce pour me contraindre à pourvoir à ſa ſubſiſtance pendant qu'il demeure oiſif? Il faut qu'il ſe réſolve à ne pas me perdre de vûe un ſeul inſtant, à me tenir lié avec un très-grand ſoin durant ſon ſommeil, de peur que je ne m'échappe ou que je ne le tue: c'eſt à dire, qu'il eſt obligé de s'expoſer volontairement à une peine beaucoup plus grande que celle qu'il veut éviter, & que celle qu'il me donne à moi-même. Après tout cela, ſa vigilance ſe relâche-t-elle un moment?

Un bruit imprévu lui fait-il détourner la tête ? Je fais vingt pas dans la forêt, mes fers sont brisés, & il ne me revoit de sa vie.

Sans prolonger inutilement ces détails, chacun doit voir que les liens de la servitude n'étant formés que de la dépendance mutuelle des hommes & des besoins reciproques qui les unissent, il est impossible d'asservir un homme sans l'avoir mis auparavant dans le cas de ne pouvoir se passer d'un autre ; situation qui n'existant pas dans l'état de Nature, y laisse chacun libre du joug & rend vaine la Loi du plus fort.

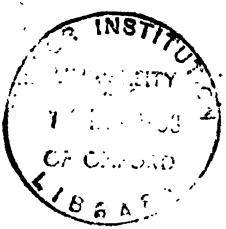
Après avoir prouvé que l'Inégalité est à peine sensible dans l'état de Nature, & que son influence y est presque nulle, il me reste à montrer son origine & ses progrès dans les développemens successifs de l'Esprit humain. Après avoir montré, que la *perfectibilité*, les vertus sociales, & les autres facultés que l'homme Naturel avoit reçues en puissance ne pouvoient jamais se développer d'elles-mêmes, qu'elles avoient besoin pour cela du concours fortuit de plusieurs causes étrangères qui pou-

voient ne jamais naître, & ſans leſquelles il fût demeuré éternellement dans ſa condition primitive ; il me reſte à conſidérer & à rapprocher les différens hazards qui ont pû perfectionner la raiſon humaine, en détériorant l'eſpéce, rendre un Etre méchant en le rendant ſociable, & d'un terme ſi éloigné amener enfin l'homme & le monde au point où nous les voyons.

J'avoue que les évènemens que j'ai à décrire ayant pu arriver de pluſieurs maniéres, je ne puis me déterminer ſur le choix que par des conjectures ; mais outre que ces conjectures deviennent des raiſons, quand elles ſont les plus probables qu'on puiſſe tirer de la nature des choſes & les ſeuls moyens qu'on puiſſe avoir de découvrir la verité, les conſequences que je veux déduire des miennes ne ſeront point pour cela conjecturales, puiſque, ſur les principes que je viens d'établir, on ne ſauroit former aucun autre ſiſtême qui ne me fourniſſe les mêmes réſultats, & dont je ne puiſſe tirer les mêmes concluſions.

Ceci me diſpenſera d'étendre mes

réflexions sur la maniére dont le laps de tems compense le peu de vraisemblance des évènemens ; sur la puissance surprenante des causes très-légeres lorsqu'elles agissent sans relâche ; sur l'impossibilité où l'on est d'un côté de détruire certaines hypothéses, si de l'autre on se trouve hors d'état de leur donner le dégré de certitude des faits ; sur ce que deux faits étant donnés comme réels à lier par une suite de faits intermédiaires, inconnus ou regardés comme tels, c'est à l'histoire, quand on l'a, de donner les faits qui les lient ; c'est à la Philosophie à son défaut, de déterminer les faits semblables qui peuvent les lier ; Enfin sur ce qu'en matiére d'évènemens la similitude reduit les faits à un beaucoup plus petit nombre de classes différentes qu'on ne se l'imagine. Il me suffit d'offrir ces objets à la considération de mes Juges : il me suffit d'avoir fait en sorte que les Lecteurs vulgaires n'eussent pas besoin de les considérer.


INSTITUT
OF CANADA
LIBRARY

SECONDE PARTIE.

LE premier qui ayant enclos un terrain, s'aviſa de dire, *ceci eſt à moi*, & trouva des gens aſſez ſimples pour le croire, fut le vrai fondateur de la ſociété civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de miſéres & d'horreurs n'eût point épargnés au Genre-humain celui qui arrachant les pieux ou comblant le foſſé, eût crié à ſes ſemblables. Gardez-vous d'écouter cet impoſteur ; Vous êtes perdus ſi vous oubliez que les fruits ſont à tous, & que la Terre n'eſt à perſonne : Mais il y a grande apparence, qu'alors les choſes en étoient déja venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étoient ; car cette idée de propriété, dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont pû naître que ſucceſſivement, ne ſe forma pas tout d'un coup dans l'eſprit humain : Il falut faire bien des progrès, acquerir bien de l'induſtrie & des lumières, les tranſmettre & les augmenter d'âge

en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de Nature. Reprenons donc les choſes de plus haut, & tâchons de raſſembler ſous un ſeul point de vûe cette lente ſucceſſion d'évènemens & de connoiſſances, dans leur ordre le plus naturel.

Le premier ſentiment de l'homme fut celui de ſon exiſtence, ſon premier ſoin celui de ſa conſervation. Les productions de la Terre lui fourniſſoient tous les ſecours néceſſaires, l'inſtinct le porta à en faire uſage. La faim, d'autres appetits lui faiſant éprouver tour à tour diverſes manières d'exiſter, il y en eut une qui l'invita à perpétuer ſon eſpéce; & ce penchant aveugle, dépourvû de tout ſentiment du cœur, ne produiſoit qu'un acte purement animal. Le beſoin ſatisfait, les deux ſexes ne ſe reconnoiſſoient plus, & l'Enfant même n'étoit plus rien à la Mere ſi-tôt qu'il pouvoit ſe paſſer d'elle.

Telle fut la condition de l'homme naiſſant; telle fut la vie d'un animal borné d'abord aux pures ſenſations, & profitant à peine des dons que lui offroit la Nature, loin de ſonger à lui rien arracher; mais il ſe préſenta-

bientôt des difficultés, il falut apprendre à les vaincre: la hauteur des Arbres, qui l'empêchoit d'atteindre à leurs fruits, la concurrence des animaux qui cherchoient à s'en nourrir, la férocité de ceux qui en vouloient à ſa propre vie, tout l'obligea de s'appliquer aux exercices du corps; il falut ſe rendre agile, vîte à la courſe, vigoureux au combat. Les armes naturelles qui ſont les branches d'arbres & les pierres, ſe trouvérent bientôt ſous ſa main. Il apprit à ſurmonter les obſtacles de la Nature, à combattre au beſoin les autres animaux, à diſputer ſa ſubſiſtance aux hommes mêmes, ou à ſe dédommager de ce qu'il faloit céder au plus fort.

A meſure que le Genre-humain s'étendit, les peines ſe multipliérent avec les hommes. La différence des terrains, des Climats, des ſaiſons, put les forcer à en mettre dans leurs maniéres de vivre. Des années ſtériles, des hyvers longs & rudes, des Etés brulans qui conſument tout, exigérent d'eux une nouvelle induſtrie. Le long de la mer & des Riviéres, ils inventérent la ligne & le

hameçon; & devinrent pêcheurs & Ichtyophages. Dans les forêts, ils se firent des arcs & des fléches, & devinrent Chasseurs & Guerriers; dans les Pays froids, ils se couvrirent des peaux des bêtes qu'ils avoient tuées; Le nonnerre, un Volcan, ou quelque heureux hazard leur fit connoître le feu, nouvelle ressource contre la rigueur de l'hyver: Ils apprirent à conserver cet élement, puis à le reproduire, & enfin à en préparer les viandes qu'auparavant il dévoroient crues.

Cette application réiterée des Etres divers à lui-même, & les uns aux autres, dut naturellement engendrer dans l'esprit de l'homme les perceptions de certains raports. Ces rélations que nous exprimons par les mots de grand, de petit, de fort, de foible, de vîte, de lent, de peureux, de hardi, & d'autres idées pareilles; comparées au besoin, & presque sans y songer, produisirent enfin chez lui quelque sorte de réflexion, ou plutôt une prudence machinale qui lui indiquoit les précautions les plus nécessaires à sa sureté.

Les nouvelles lumiéres qui résultés

rent de ce développement, augmentérent ſa ſupériorité ſur les autres animaux, en la lui faiſant connoître. Il s'exerça à leur dreſſer des piéges; il leur donna le change en mille maniéres, & quoique pluſieurs le ſurpaſſaſſent en force au combat, ou en vîteſſe à la courſe; de ceux qui pouvoient lui ſervir ou lui nuire, il devint avec le tems le maître des uns, & le fleau des autres. C'eſt ainſi que le premier regard qu'il porta ſur lui-même, y produiſit le premier mouvement d'orgueil; c'eſt ainſi que ſçachant encore à peine diſtinguer les rangs, & ſe contemplant au premier par ſon eſpéce, il ſe préparoit de loin à y prétendre par ſon individu.

Quoique ſes ſemblables ne fuſſent pas pour lui ce qu'ils ſont pour nous, & qu'il n'eût gueres plus de commerce avec eux qu'avec les autres animaux, ils ne furent pas oubliés dans ſes obſervations. Les conformités que le tems put lui faire appercevoir entre eux, ſa femelle & lui-même, le firent juger de celles qu'il n'appercevoit pas, & voyant qu'ils ſe conduiſoient tous comme il auroit fait en de pareilles circonſtances,

il conclut que leur maniére de penſer & de ſentir étoit entierement conforme à la ſienne, & cette importante vérité bien établie dans ſon eſprit, lui fit ſuivre par un preſſentiment auſſi ſûr & plus prompt que la Dialectique, les meilleures règles de conduite que pour ſon avantage & ſa ſureté il lui convint de garder avec eux.

Inſtruit par l'expérience que l'amour du bien-être eſt le ſeul mobile des actions humaines, il ſe trouva en état de diſtinguer les occaſions rares où l'intérêt commun devoit le faire compter ſur l'aſſiſtance de ſes ſemblables, & celles plus rares encore où la concurrence devoit le faire défier d'eux. Dans le premier cas, il s'uniſſoit avec eux en troupeau, ou tout au plus par quelque ſorte d'aſſociation libre qui n'obligeoit perſonne, & qui ne duroit qu'autant que le beſoin paſſager qui l'avoit formée. Dans le ſecond, chacun cherchoit à prendre ſes avantages, ſoit à force ouverte, s'il croyoit le pouvoir; ſoit par adreſſe & ſubtilité, s'il ſe ſentoit le plus foible.

Voilà comment les hommes pu-

rent

rent insensiblement acquerir quelque idée grossiére des engagemens mutuels, & de l'avantage de les remplir, mais seulement autant que pouvoit l'exiger l'intérêt présent & sensible; car la prévoyance n'étoit rien pour eux, & loin de s'occuper d'un avenir éloigné, ils ne songeoient pas même au lendemain. S'agissoit-il de prendre un Cerf, chacun sentoit bien qu'il devoit pour cela garder fidellement son poste; mais si un liévre venoit à passer à la portée de l'un d'eux, il ne faut pas douter qu'il ne le poursuivît sans scrupule, & qu'ayant atteint sa proye il ne se souciât fort peu de faire manquer la leur à ses Compagnons.

Il est aisé de comprendre qu'un pareil commerce n'exigeoit pas un langage beaucoup plus rafiné que celui des Corneilles ou des Singes, qui s'attroupent à peu près de même. Des cris inarticulés, beaucoup de gestes, & quelques bruits imitatifs, durent composer pendant long-tems la Langue universelle, à quoi joignant dans chaque Contrée quelques sons articulés & conventionels, dont, comme je l'ai déjà dit, il n'est pas

trop facile d'expliquer l'institution ; on eut des langues particuliéres, mais grossiéres, imparfaites, & telles à peu près qu'en ont encore aujourd'hui diverses Nations Sauvages. Je parcours comme un trait des multitudes de Siécles, forcé par le tems qui s'écoule, par l'abondance des choses que j'ai à dire, & par le progrès presque insensible des commencemens ; car plus les évènemens étoient lents à se succeder, plus ils sont prompts à décrire.

Ces premiers progrès mirent enfin l'homme à portée d'en faire de plus rapides. Plus l'esprit s'éclairoit, & plus l'industrie se perfectionna. Bientôt cessant de s'endormir sous le premier arbre, ou de se retirer dans des Cavernes on trouva quelques sortes de hâches de pierres dures & tranchantes, qui servirent à couper du bois, creuser la terre, & faire des huttes de branchages, qu'on s'avisa ensuite d'enduire d'argile & de boue. Ce fut-là l'époque d'une premiére révolution qui forma l'établissement & la distinction des familles, & qui introduisit une sorte de propriété, d'où peut-être naquirent déjà bien

des querelles & des Combats. Cependant comme les plus forts furent vraisemblablement les premiers à se faire des logemens qu'ils se sentoient capables de défendre, il est à croire que les foibles trouvérent plus court & plus sûr de les imiter que de tenter de les déloger : & quant à ceux qui avoient déja des Cabanes, chacun dut peu chercher à s'approprier celle de son voisin, moins parce qu'elle ne lui appartenoit pas, que parce qu'elle lui étoit inutile, & qu'il ne pouvoit s'en emparer, sans s'exposer à un combat très-vif avec la famille qui l'occupoit.

Les premiers développemens du cœur furent l'effet d'une situation nouvelle qui réunissoit dans une habitation commune les maris & les Femmes, les Peres & les Enfans ; l'habitude de vivre ensemble fit naître les plus doux sentimens qui soient connus des hommes, l'amour conjugal, & l'amour Paternel. Chaque famille devint une petite Société d'autant mieux unie que l'attachement réciproque & la liberté en étoient les seuls liens ; & ce fut alors que s'établit la premiére différence

dans la maniére de vivre des deux Séxes, qui juſqu'ici n'en avoient eu qu'une. Les femmes devinrent plus ſedentaires & s'accoutumérent à garder la Cabane & les Enfans, tandis que l'homme alloit chercher la ſubſiſtance commune. Les deux Sexes commencérent auſſi par une vie un peu plus molle à perdre quelque choſe de leur ſériocité & de leur vigueur: mais ſi chacun ſéparément devint moins propre à combattre les bêtes ſauvages, en revanche il fut plus aiſé de s'aſſembler pour leur réſiſter en commun.

Dans ce nouvel état, avec une vie ſimple & ſolitaire, des beſoins très-bornés, & les inſtrumens qu'ils avoient inventés pour y pourvoir, les hommes jouiſſant d'un fort grand loiſir, l'employérent à ſe procurer pluſieurs ſortes de commodités inconnues à leurs Peres; & ce fut là le premier joug qu'ils s'impoſérent ſans y ſonger, & le premiere ſource de maux qu'ils préparérent à leurs Deſcendans; car outre qu'ils continuérent ainſi à s'amolir le corps & l'eſprit, ces commodités ayant par l'habitude perdu preſque tout leur agré-

ment, & étant en même tems dégénérées en de vrais besoins, la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en étoit douce, & l'on étoit malheureux de les perdre, sans être heureux de les posséder.

On entrevoit un peu mieux ici comment l'usage de la parole s'établit ou se perfectionne insensiblement dans le sein de chaque famille, & l'on peut conjecturer encore comment diverses causes particuliéres purent étendre le langage, & en accélerer le progrès en le rendant plus nécessaire. De grandes inondations ou des tremblemens de terre environnérent d'eaux ou de précipices des Cantons habités; Dès revolutions du Globe détachérent & coupérent en Iles des portions du Continent. On conçoit qu'entre des hommes ainsi rapprochés, & forcés de vivre ensemble, il dut se former un Idiome commun plutôt qu'entre ceux qui erroient librement dans les forêts de la Terre ferme. Ainsi il est très-possible qu'après leurs premiers essais de Navigation, des Insulaires ayent porté parmi nous l'usage de la parole; & il est au moins très-vraisemblable

que la Société & les langues ont pris naissance dans les îles, & s'y sont perfectionnées avant que d'être connues dans le Continent.

Tout commence à changer de face. Les hommes errans jusqu'ici dans les Bois, ayant pris une assiéte plus fixe, se rapprochent lentement, se réunissent en diverses troupes, & forment enfin dans chaque contrée une Nation particuliére, unie de mœurs & de caractères, non par des Reglemens & des Loix, mais par le même genre de vie & d'alimens, & par l'influence commune du Climat. Un voisinage permanent ne peut manquer d'engendrer enfin quelque liaison entre diverses familles. De jeunes gens de différens sexes habitent des Cabanes voisines, le commerce passager que demande la Nature en amène bientôt un autre non moins doux & plus permanent par la fréquentation mutuelle. On s'accoutume à considerer differens objets, & à faire des comparaisons; on acquiert insensiblement des idées de mérite & de beauté qui produisent des sentimens de préférence. A force de se voir, on ne peut plus se passer

de ſe voir encore. Un ſentiment tendre & doux s'inſinue dans l'ame, & par la moindre oppoſition devient une fureur impétueuſe : la jalouſie s'éveille avec l'amour ; la Diſcorde triomphe, & la plus douce des paſſions reçoit des ſacrifices de ſang humain.

A meſure que les idées & les ſentimens ſe ſuccédent, que l'eſprit & le cœur s'éxercent, le Genre-humain continue à s'apprivoiſer, les liaiſons s'étendent & les liens ſe reſſerrent. On s'accoutuma à s'aſſembler devant les Cabanes ou autour d'un grand Arbre : le chant & la danſe, vrais enfans de l'amour & du loiſir, devinrent l'amuſement ou plutôt l'occupation des hommes & des femmes oiſifs & attroupés. Chacun commença à regarder les autres & à vouloir être regardé ſoi-même, & l'eſtime publique eut un prix. Celui qui chantoit ou danſoit le mieux ; le plus beau, le plus fort, le plus adroit ou le plus éloquent devint le plus conſideré, & ce fut là le premier pas vers l'inégalité, & vers le vice en même-tems : de ces premiéres préférences nâquirent d'un côté la vanité & le

mépris, de l'autre la honte & l'envie; & la fermentation causée par ces nouveaux levains, produisit enfin des composés funestes au bonheur & à l'innocence.

Si-tôt que les hommes eurent commencé à s'apprecier mutuellement & que l'idée de la considération fut formée dans leur esprit, chacun prétendit y avoir droit, & il ne fut plus possible d'en manquer impunément pour personne. De-là sortirent les premiers devoirs de la civilité, même parmi les Sauvages, & de-là tout tort volontaire devint un outrage, parce qu'avec le mal qui résultoit de l'injure, l'offensé y voyoit le mépris de sa personne souvent plus insuportable que le mal même. C'est ainsi que chacun punissant le mépris qu'on lui avoit témoigné d'une maniére proportionnée au cas qu'il faisoit de lui-même, les vengeances devinrent terribles, & les hommes sanguinaires & cruels. Voilà préciſément le degré où étoient parvenus la plûpart des Peuples Sauvages qui nous sont connus; & c'est faute d'avoir suffisamment distingué les idées, & remarqué combien ces Peuples étoient

déjà loin du premier état de Nature, que pluſieurs ſe ſont hâtés de conclure que l'homme eſt naturellement cruel & qu'il a beſoin de police pour l'adoucir, tandis que rien n'eſt ſi doux que lui dans ſon état primitif, lorſque placé par la Nature à des diſtances égales de la ſtupidité des brutes & des lumiéres funeſtes de l'homme civil, & borné également par l'inſtinct & par la raiſon à ſe garantir du mal qui le menace, il eſt retenu par la pitié Naturelle de faire lui-même du mal à perſonne, ſans y être porté par rien, même après en avoir reçû. Car, ſelon l'axiome du ſage Locke, *il ne ſauroit y avoir d'injure, où il n'y a point de propriété.*

Mais il faut remarquer que la Société commencée & les relations déjà établies entre les hommes, exigeoient en eux des qualités différentes de celles qu'ils tenoient de leur conſtitution primitive; que la moralité commençant à s'introduire dans les Actions humaines, & chacun avant les Loix étant ſeul juge & vengeur des offenſes qu'il avoit reçues, la bonté convenable au pur état de Nature n'étoit plus celle qui

convenoit à la Société naissante ; qu'il faloit que les punitions devinssent plus sévéres à mesure que les occasions d'offenser devenoient plus fréquentes, & que c'étoit à la terreur des vengeances de tenir lieu du frein des Loix. Ainsi, quoique les hommes fussent devenus moins endurans, & que la pitié naturelle eût déja souffert quelque altération, ce période du développement des facultés humaines, tenant un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif & la pétulante activité de notre amour propre, dut être l'époque la plus heureuse, & la plus durable. Plus on y réfléchit, plus on trouve que cet état étoit le moins sujet aux révolutions, le meilleur à l'homme, (*13.) (* 13.) & qu'il n'en a dû sortir que par quelque funeste hazard qui pour l'utilité commune eût dû ne jamais arriver. L'exemple des Sauvages qu'on a presque tous trouvé à ce point semble confirmer que le Genre-humain étoit fait pour y rester toujours, que cet état est la véritable jeunesse du Monde, & que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'indi-

vidu, & en effet vers la décrépitude de l'espéce.

Tant que les hommes se contentérent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornérent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arrêtes, à se parer de plumes & de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs & leurs fleches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques Canots de pêcheurs ou quelques grossiers instrumens de Musique; En un mot, tant qu'ils ne s'appliquérent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvoit faire, & qu'à des arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons, & heureux autant qu'ils pouvoient l'être par leur Nature, & continuérent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant: mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre; dès qu'on s'apperçut qu'il étoit utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la proprieté s'introduisit, le travail devint nécessaire & les vastes forêts se changérent en des Campagnes riantes qu'il fallut

arroſer de la ſueur des hommes, & dans leſquelles on vit bientôt l'eſclavage & la miſére germer & croître avec les moiſſons.

La Métallurgie & l'Agriculture furent les deux arts dont l'invention produiſit cette grande révolution. Pour le Poete, c'eſt l'or & l'argent, mais pour le Philoſophe ce ſont le fer & le bled qui ont civiliſé les hommes, & perdu le Genre-humain; auſſi l'un & l'autre étoient-ils inconnus aux Sauvages de l'Amérique qui pour cela ſont toujours demeurés tels; les autres Peuples ſemblent même être reſtés Barbares tant qu'ils ont pratiqué l'un de ces Arts ſans l'autre; & l'une des meilleures raiſons peut-être pourquoi l'Europe a été, ſi non plûtôt, du moins plus conſtamment, & mieux policée que les autres parties du monde, c'eſt qu'elle eſt à la fois la plus abondante en fer & la plus fertile en bled.

Il eſt très-difficile de conjecturer comment les hommes ſont parvenus à connoître & employer le fer: car il n'eſt pas croyable qu'ils ayent imaginé d'eux-mêmes de tirer la matiére de la mine & de lui donner les pré-

parations néceſſaires pour la mettre en fuſion avant que de ſçavoir ce qui en réſulteroit. D'un autre côté on peut d'autant moins attribuer cette découverte à quelque incendie accidentel que les mines ne ſe forment que dans des lieux arides, & denués d'arbres & de plantes, de ſorte qu'on diroit que la Nature avoit pris des précautions pour nous dérober ce fatal ſecret. Il ne reſte donc que la circonſtance extraordinaire de quelque Volcan, qui, vomiſſant des matiéres metalliques en fuſion, aura donné aux Obſervateurs l'idée d'imiter cette opération de la Nature; encore faut-il leur ſuppoſer bien du courage & de la prévoyance pour entreprendre un travail auſſi pénible & enviſager d'auſſi loin les avantages qu'ils en pouvoient retirer; ce qui ne convient guéres qu'à des eſprits déja plus exercés que ceux-ci ne le devoient être.

Quant à l'Agriculture, le principe en fut connu long-tems avant que la pratique en fût établie, & il n'eſt guéres poſſible que les hommes ſans ceſſe occupés à tirer leur ſubſiſtance des arbres & des plantes, n'euſſent

assez promptement l'idée des voyes que la Nature employe pour la génération des Vegétaux ; mais leur industrie ne se tourna probablement que fort tard de ce côté-là, soit parce que les arbres, qui avec la chasse & la pêche fournissoient à leur nourriture, n'avoient pas besoin de leurs soins, soit faute de connoître l'usage du bled, soit faute d'instrumens pour le cultiver, soit faute de prévoyance pour le besoin à venir, soit enfin faute de moyens pour empêcher les autres de s'approprier le fruit de leur travail. Devenus plus industrieux, on peut croire qu'avec des pierres aiguës, & des bâtons pointus ils commencérent par cultiver quelques legumes ou racines autour de leurs Cabanes, longtems avant de savoir préparer le bled, & d'avoir les instrumens nécessaires pour la culture en grand, sans compter que, pour se livrer à cette occupation & ensemencer des terres, il faut se résoudre à perdre d'abord quelque chose pour gagner beaucoup dans la suite; précaution fort éloignée du tour d'esprit de l'homme Sauvage, qui, comme je l'ai dit, a bien de la peine à songer de matin à ses besoins du soir.

L'Invention des autres arts fut donc néceſſaire pour forcer le Genre-humain de s'appliquer à celui de l'agriculture. Dès qu'il falut des hommes pour fondre & forger le fer, il falut d'autres hommes pour nourrir ceux-là. Plus le nombre des ouvriers vint à ſe multiplier, moins il y eut de mains employées à fournir à la ſubſiſtance commune, ſans qu'il y eût moins de bouches pour la conſommer; & comme il falut aux uns des denrées en échange de leur fer, les autres trouvérent enfin le ſecret d'employer le fer à la multiplication des denrées. De là naquîrent d'un côté le Labourage & l'Agriculture, & de l'autre l'art de travailler les métaux, & d'en multiplier les uſages.

De la culture des terres s'enſuivit néceſſairement leur partage; & de la propriété une fois reconnue les premieres régles de juſtice; car pour rendre à chacun le ſien, il faut que chacun puiſſe avoir quelque choſe; de plus les hommes commençant à porter leurs vûes dans l'avenir, & ſe voyant tous quelques biens à perdre, il n'y en avoit aucun qui n'eût à craindre pour ſoi la repréſaille des torts

qu'il pouvoit faire à autrui. Cette origine eſt d'autant plus naturelle qu'il eſt impoſſible de concevoir l'idée de la propriété naiſſante d'ailleurs que de la main d'œuvre ; car on ne voit pas ce que, pour s'approprier les choſes qu'il n'a point faites, l'homme y peut mettre de plus que ſon travail. C'eſt le ſeul travail qui donnant droit au Cultivateur ſur le produit de la terre qu'il a labourée, lui en donne par conſéquent ſur le fond, au moins juſqu'à la recolte, & ainſi d'année en année, ce qui faiſant une poſſeſſion continue, ſe transforme aiſément en propriété. Lorſque les Anciens, dit Grotius, ont donné à Cérès l'épithéte de legiſlatrice, & à une fête célébrée en ſon honneur, le nom de Theſmophories, ils ont fait entendre par-là que le partage des terres, a produit une nouvelle ſorte de droit. C'eſt-à-dire, le droit de propriété différent de celui qui reſulte de la Loi naturelle.

Les choſes en cet état euſſent pu demeurer égales, ſi les talens euſſent été égaux, & que, par exemple, l'emploi du fer, & la conſommation des denrées euſſent toujours fait une

balance exacte ; mais la proportion que rien ne maintenoit, fut bientôt rompue; le plus fort faiſoit plus d'ouvrage ; le plus adroit tiroit meilleur parti du ſien ; le plus ingénieux trouvoit des moyens d'abréger le travail ; Le Laboureur avoit plus beſoin de fer, ou le forgeron plus beſoin de bled, & en travaillant également, l'un gagnoit beaucoup tandis que l'autre avoit peine à vivre. C'eſt ainſi que l'inégalité naturelle ſe déploye inſenſiblement avec celle de combinaiſon & que les différences des hommes, développées par celles des circonſtances, ſe rendent plus ſenſibles, plus permanentes dans leurs effets, & commencent à influer dans la même proportion ſur le ſort des particuliers.

Les choſes étant parvenues à ce point, il eſt facile d'imaginer le reſte. Je ne m'arrêterai pas à décrire l'invention ſucceſſive des autres arts, le progrès des langues, l'épreuve & l'emploi des talens, l'inégalité des fortunes, l'uſage ou l'abus des Richeſſes, ni tous les détails qui ſuivent ceux-ci, & que chacun peut aiſément ſuppléer. Je me bornerai ſeulement à jetter un coup d'œil ſur le Genre-

humain placé dans ce nouvel ordre de choſes.

Voilà donc toutes nos facultés développées, la mémoire & l'imagination en jeu, l'amour propre intéreſſé, la raiſon rendue active, & l'eſprit arrivé preſqu'au terme de la perfection, dont il eſt ſuſceptible. Voilà toutes les qualités naturelles miſes en action, le rang & le ſort de chaque homme établi, non-ſeulement ſur la quantité des biens & le pouvoir de ſervir ou de nuire, mais ſur l'eſprit, la beauté, la force ou l'adreſſe, ſur le mérite ou les talens, & ces qualités étant les ſeules qui pouvoient attirer de la conſidération, il fallut bien-tôt les avoir ou les affecter; Il fallut pour ſon avantage ſe montrer autre que ce qu'on étoit en effet. Etre & paroître devinrent deux choſes tout à fait différentes, & de cette diſtinction ſortirent le faſte impoſant, la ruſe trompeuſe, & tous les vices qui en ſont le cortége. D'un autre côté, de libre & indépendant qu'étoit auparavant l'homme, le voilà par une multitude de nouveaux beſoins aſſujéti, pour ainſi dire, à toute la Nature, & ſurtout à ſes ſemblables dont il devient

l'esclave en un sens, même en devenant leur maître ; riche, il a besoin de leurs services ; pauvre, il a besoin de leur secours, & la médiocrité ne le met point en état de se passer d'eux. Il faut donc qu'il cherche sans cesse à les intéresser à son sort, & à leur faire trouver en effet ou en apparence leur profit à travailler pour le sien : ce qui le rend fourbe & artificieux avec les uns, impérieux & dur avec les autres, & le met dans la nécessité d'abuser tous ceux dont il a besoin, quand il ne peut s'en faire craindre, & qu'il ne trouve pas son interêt à les servir utilement. Enfin l'ambition dévorante, l'ardeur d'élever sa fortune relative, moins par un veritable besoin que pour se mettre au-dessus des autres, inspire à tous les hommes un noir penchant à se nuire mutuellement, une jalousie secrete d'autant plus dangereuse que, pour faire son coup plus en sûreté, elle prend souvent le masque de la bienveillance ; en un mot, concurrence & rivalité d'une part, de l'autre opposition d'interêt, & toujours le désir caché de faire son profit aux dépens d'autrui. Tous ces maux sont le premier effet

de la propriété & le cortege inſéparable de l'inégalité naiſſante.

Avant qu'on eût inventé les ſignes repréſentatifs des richeſſes, elles ne pouvoient guéres conſiſter qu'en terres & en beſtiaux, les ſeuls biens réels que les hommes puiſſent poſſéder. Or quand les héritages ſe furent accrus en nombre & en étendue au point de couvrir le ſol entier & de ſe toucher tous, les uns ne purent plus s'aggrandir qu'aux dépens des autres, & les ſurnumeraires que la foibleſſe ou l'indolence avoient empêchés d'en acquerir à leur tour, devenus pauvres ſans avoir rien perdu, parce que tout changeant autour d'eux, eux ſeuls n'avoient point changé, furent obligés de recevoir ou de ravir leur ſubſiſtance de la main des riches, & de là commencérent à naître, ſelon les divers caractéres des uns & des autres, la domination & la ſervitude, ou la violence & les rapines. Les riches de leur côté connurent à peine le plaiſir de dominer, qu'ils dédaignérent bien-tôt tous les autres, & ſe ſervant de leurs anciens Eſclaves pour en ſoûmettre de nouveaux, ils ne ſongérent qu'à ſubjuguer & aſſer-

vir leurs voiſins ; ſemblables à ces loups affamés qui ayant une fois goûté de la chair humaine rebutent toute autre nourriture, & ne veulent plus que dévorer des hommes.

C'eſt ainſi que les plus puiſſans ou les plus miſérables, ſe faiſant de leur force ou de leurs beſoins une ſorte de droit au bien d'autrui, équivalent, ſelon eux, à celui de propriété, l'égalité rompue fut ſuivie du plus affreux déſordre : c'eſt ainſi que les uſurpations des riches, les Brigandages des Pauvres, les paſſions effrenées de tous étouffant la pitié naturelle, & la voix encore foible de la juſtice, rendirent les hommes avares, ambitieux & méchans. Il s'élevoit entre le droit du plus fort & le droit du premier occupant un conflict perpétuel qui ne ſe terminoit que par des combats & des meurtres. (* c.) La Société naiſſante fit place au plus horrible état de guerre : Le Genre-humain avili & déſolé ne pouvant plus retourner ſur ſes pas ni renoncer aux acquiſitions malheureuſes qu'il avoit faites & ne travaillant qu'à ſa honte, par l'abus des facultés qui

l'honorent, se mit lui-même à la veille de sa ruine.

Attonitus novitate mali, divesque miserque,
Effugere optat opes, & quæ modò voverat, odit.

Il n'est pas possible que les hommes n'ayent fait enfin des réflexions sur une situation aussi misérable, & sur les calamités dont ils étoient accablés. Les riches surtout durent bientôt sentir combien leur étoit désavantageuse une guerre perpétuelle dont ils faisoient seuls tous les frais, & dans laquelle le risque de la vie étoit commun, & celui des biens particulier. D'ailleurs, quelque couleur qu'ils pussent donner à leurs usurpations, ils sentoient assez qu'elles n'étoient établies que sur un droit précaire & abusif, & que n'ayant été acquises que par la force, la force pouvoit les leur ôter sans qu'ils eussent raison de s'en plaindre. Ceux même, que la seule industrie avoit enrichis, ne pouvoient guéres fonder leur propriété sur de meilleurs titres. Ils avoient beau dire : c'est moi qui ai bâti ce mur ; j'ai gagné ce terrain

par mon travail. Qui vous a donné les alignemens, leur pouvoit-on répondre ; & en vertu de quoi prétendez-vous être payé à nos dépens d'un travail que nous ne vous avons point imposé ? Ignorez-vous qu'une multitude de vos freres périt, ou souffre du besoin de ce que vous avez de trop ; & qu'il vous faloit un consentement exprès & unanime du Genre-humain pour vous approprier sur la subsistance commune tout ce qui alloit au-delà de la vôtre ? Destitué de raisons valables pour se justifier, & de forces suffisantes pour se défendre ; écrasant facilement un particulier, mais écrasé lui-même par des troupes de bandits ; seul contre tous, & ne pouvant à cause des jalousies mutuelles s'unir avec ses égaux contre des ennemis unis par l'espoir commun du pillage, le riche pressé par la nécessité, conçut enfin le projet le plus réfléchi qui soit jamais entré dans l'esprit humain ; ce fut d'employer en sa faveur les forces même de ceux qui l'attaquoient, de faire ses défenseurs de ses adversaires, de leur inspirer d'autres maximes, & de leur donner d'autres insti-

tutions qui lui fussent aussi favorables que le Droit naturel lui étoit contraire.

Dans cette vûe, après avoir exposé à ses voisins l'horreur d'une situation qui les armoit tous les uns contre les autres, qui leur rendoit leurs possessions aussi onéreuses que leurs besoins, & où nul ne trouvoit sa sûreté ni dans la pauvreté ni dans la richesse, il inventa aisément des raisons spécieuses pour les amener à son but. „ Unissons nous, leur dit-„ il, pour garantir de l'oppression „ les foibles, contenir les ambitieux, „ & assûrer à chacun la possession de „ ce qui lui appartient : Instituons „ des réglemens de Justice & de paix „ auxquels tous soient obligés de se „ conformer, qui ne fassent accep-„ tion de personne, & qui réparent „ en quelque sorte les caprices de la „ fortune en soûmettant également „ le puissant & le foible à des de-„ voirs mutuels. En un mot, au lieu „ de tourner nos forces contre nous-„ mêmes, rassemblons-les en un pou-„ voir suprême qui nous gouverne „ selon de sages Loix, qui protége „ & défende tous les membres de „ l'association, repousse les ennemis communs,

„ communs, & nous maintienne dans
„ une concorde éternelle.

Il en falut beaucoup moins que l'équivalent de ce Discours pour entraîner des hommes grossiers, faciles à séduire, qui d'ailleurs avoient trop d'affaires à démêler entre eux pour pouvoir se passer d'arbitres, & trop d'avarice & d'ambition, pour pouvoir long-tems se passer de Maîtres. Tous coururent au devant de leurs fers croyant assûrer leur liberté; car avec assez de raison pour sentir les avantages d'un établissement politique, ils n'avoient pas assez d'expérience pour en prevoir les dangers; les plus capables de pressentir les abus étoient précisément ceux qui comptoient d'en profiter, & les sages même virent qu'il faloit se résoudre à sacrifier une partie de leur liberté à la conservation de l'autre, comme un blessé se fait couper le bras pour sauver le reste du Corps.

Telle fut, ou dut être l'origine de la Société & des Loix, qui donnérent de nouvelles entraves au foible & de nouvelles forces au riche, (* 14.) détruisirent sans retour (* 14) la liberté naturelle, fixérent pour la-

mais la Loi de la propriété & de l'inégalité, d'une adroite uſurpation firent un droit irrévocable, & pour le profit de quelques ambitieux aſſujétirent déſormais tout le Genre-humain au travail, à la ſervitude & à la miſére. On voit aiſément comment l'établiſſement d'une ſeule Société rendit indiſpenſable celui de toutes les autres, & comment, pour faire tête à des forces unies, il falut s'unir à ſon tour. Les Sociétés ſe multipliant ou s'étendant rapidement, couvrirent bientôt toute la ſurface de la terre, & il ne fut plus poſſible de trouver un ſeul coin dans l'univers où l'on pût s'affranchir du joug, & ſouſtraire ſa tête au glaive ſouvent mal conduit que chaque homme vit perpetuellement ſuſpendu ſur la ſienne. Le droit civil étant ainſi devenu la régle commune des Citoyens, la Loi de Nature n'eut plus lieu qu'entre les diverſes Sociétés, où, ſous le nom de Droit des gens, elle fut temperée par quelques conventions tacites pour rendre le commerce poſſible & ſuppléer à la commiſération naturelle, qui perdant de Société à Société preſque toute

la force qu'elle avoit d'homme à homme, ne réſide plus que dans quelques grandes Ames Coſmopolites, qui franchiſſent les barriéres imaginaires qui ſéparent les Peuples, & qui, à l'exemple de l'Etre ſouverain qui les a créés, embraſſent tout le Genre-humain dans leur bienveillance.

Les Corps politiques reſtant ainſi entre eux dans l'Etat de Nature ſe reſſentirent bientôt des inconveniens qui avoient forcé les particuliers d'en ſortir, & cet Etat devint encore plus funeſte entre ces grands Corps qu'il ne l'avoit été auparavant entre les individus dont ils étoient compoſés. De là ſortirent les Guerres Nationales, les Batailles, les meurtres, les répréſailles qui font frémir la Nature & choquent la raiſon, & tous ces préjugés horribles qui placent au rang des vertus l'honneur de répandre le ſang humain. Les plus honnêtes gens apprirent à compter parmi leurs devoirs celui d'égorger leurs ſemblables; on vit enfin les hommes ſe maſſacrer par milliers ſans ſavoir pourquoi; & il ſe commettoit plus de meurtres en un ſeul jour de combat & plus d'hor-

reurs à la priſe d'une ſeule ville, qu'il ne s'en étoit commis dans l'Etat de Nature durant des ſiécles entiers ſur toute la face de la terre. Tels ſont les premiers effets qu'on entrevoit de la diviſion du Genre-humain en différentes Sociétés. Revenons à leur inſtitution.

Je ſai que pluſieurs ont donné d'autres origines aux Sociétés Politiques, comme les conquêtes du plus puiſſant ou l'union des foibles; & le choix entre ces cauſes eſt indifférent à ce que je veux établir: cependant celle que je viens d'expoſer me paroit la plus naturelle par les raiſons ſuivantes. 1. Que dans le premier cas, le Droit de conquête n'étant point un Droit n'en a pu fonder aucun autre, le Conquérant & les Peuples conquis reſtant toujours entre eux dans l'état de Guerre, à moins que la Nation remiſe en pleine liberté ne choiſiſſe volontairement ſon Vainqueur pour ſon Chef. Juſques-là, quelques capitulations qu'on ait faites, comme elles n'ont été fondées que ſur la violence, & que par conſéquent elles ſont nulles par le fait même, il ne peut y avoir dans cette

hypothèſe ni véritable Société, ni Corps Politique, ni d'autre Loi que celle du plus fort. 2. Que ces mots de *fort* & de *foible* ſont équivoques dans le ſecond cas; que dans l'intervalle qui ſe trouve entre l'établiſſement du Droit de propriété ou de premier occupant, & celui des Gouvernemens politiques, le ſens de ces termes eſt mieux rendu par ceux de *pauvre* & de *riche*, parce qu'en effet un homme n'avoit point avant les Loix d'autre moyen d'aſſujetir ſes égaux qu'en attaquant leur bien, ou leur faiſant quelque part du ſien. 3. Que les Pauvres n'ayant rien à perdre que leur liberté, c'eût été une grande folie à eux de s'ôter volontairement le ſeul bien qui leur reſtoit pour ne rien gagner en échange; qu'au contraire les riches étant, pour ainſi dire, ſenſibles dans toutes les parties de leurs Biens, il étoit beaucoup plus aiſé de leur faire du mal, qu'ils avoient par conſéquent plus de précautions à prendre pour s'en garantir; & qu'enfin il eſt raiſonnable de croire qu'une choſe a été inventée par ceux à qui elle eſt utile plutôt que par ceux à qui elle fait du tort.

Le Gouvernement naissant n'eut point une forme constante & réguliere. Le défaut de Philosophie & d'expérience ne laissoit appercevoir que les inconvéniens présens, & l'on ne songeoit à remedier aux autres qu'à mesure qu'ils se présentoient. Malgré tous les travaux des plus sages Législateurs, l'Etat Politique, demeura toujours imparfait, parce qu'il étoit presque l'ouvrage du hazard, & que mal commencé, le tems en découvrant les défauts, & suggérant des remédes, ne put jamais réparer les vices de la Constitution; On racommodoit sans cesse, au lieu qu'il eut falu commencer par n'étoyer l'aire & écarter tous les vieux matériaux, comme fit Licurgue à Sparte, pour élever ensuite un bon Edifice. La Société ne consista d'abord qu'en quelques conventions générales que tous les particuliers s'engageoient à observer, & dont la Communauté se rendoit garante envers chacun d'eux. Il falut que l'expérience montrât combien une pareille constitution étoit foible, & combien il étoit facile aux infracteurs d'éviter la conviction ou le châtiment

des fautes dont le Public ſeul devoit être le témoin & le juge ; il falut que la Loi fût éludée de mille manières ; il falut que les inconvéniens & les déſordres ſe multipliaſſent continuellement, pour qu'on ſongeât enfin à confier à des particuliers le dangereux dépôt de l'autorité publique, & qu'on commît à des Magiſtrats le ſoin de faire obſerver les délibérations du Peuple : car de dire que les Chefs furent choiſis avant que la confédération fût faite, & que les Miniſtres des Loix exiſtérent avant les Loix mêmes, c'eſt une ſuppoſition qu'il n'eſt pas permis de combattre ſérieuſement.

Il ne ſeroit pas plus raiſonnable de croire que les Peuples ſe ſont d'abord jettés entre les bras d'un Maître abſolu, ſans conditions & ſans retour, & que le premier moyen de pourvoir à la ſûreté commune qu'ayent imaginé des hommes fiers & indomptés, a été de ſe précipiter dans l'eſclavage. En effet, pourquoi ſe ſont-ils donné des ſupérieurs, ſi ce n'eſt pour les défendre contre l'oppreſſion, & protéger leurs biens, leurs libertés, & leurs vies, qui ſont, pour ainſi dire,

les élemens conſtitutifs de leur être ? Or dans les relations d'homme à homme, le pis qui puiſſe arriver à l'un étant de ſe voir à la diſcrétion de l'autre, n'eût-il pas été contre le bon ſens de commencer par ſe dépouiller entre les mains d'un Chef des ſeules choſes pour la conſervation deſquelles ils avoient beſoin de ſon ſecours ? Quel équivalent eût-il pû leur offrir pour la conceſſion d'un ſi beau Droit ? & s'il eût oſé l'exiger ſous le prétexte de les défendre, n'eût-il pas auſſi-tôt reçû la réponſe de l'Apologue ; Que nous fera de plus l'ennemi ? Il eſt donc inconteſtable, & c'eſt la maxime fondamentale de tout le Droit Politique, que les Peuples ſe ſont donnés des Chefs pour défendre leur liberté & non pour les aſſervir. *Si nous avons un Prince*, diſoit Pline à Trajan, c'eſt afin qu'il nous préſerve d'avoir un Maître.

Les politiques font ſur l'amour de la liberté les même ſophiſmes que les Philoſophes ont faits ſur l'Etat de Nature ; par les choſes qu'ils voyent ils jugent des choſes très-différentes qu'ils n'ont pas vues, & ils attribuent aux hommes un penchant naturel à

la ſervitude par la patience avec laquelle ceux qu'ils ont ſous les yeux ſupportent la leur, ſans ſonger qu'il en eſt de la liberté comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne ſent le prix qu'autant qu'on en jouit ſoi-même, & dont le goût ſe perd ſi-tôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton Pais, diſoit Braſidas à un Satrape qui comparoit la vie de Sparte à celle de Perſépolis, mais tu ne peux connoître les plaiſirs du mien.

Comme un Courſier indompté hériſſe ſes crins, frappe la terre du pied & ſe débat impétueuſement à la ſeule approche du mords, tandis qu'un cheval dreſſé ſouffre patiemment la verge & l'éperon, l'homme barbare ne plie point ſa tête au joug que l'homme civiliſé porte ſans murmure, & il préfere la plus orageuſe liberté à un aſſujettiſſement tranquile. Ce n'eſt donc pas par l'aviliſſement des Peuples aſſervis qu'il faut juger des diſpoſitions naturelles de l'homme pour ou contre la ſervitude, mais par les prodiges qu'ont fait tous les Peuples libres pour ſe garantir de l'oppreſſion. Je ſai que les premiers ne-

ſont que vanter ſans ceſſe la paix & le repos dont ils jouiſſent dans leurs fers, & que *miſerrimam ſervitutem pacem appellant* : mais quand je vois les autres ſacrifier les plaiſirs, le repos, la richeſſe, la puiſſance & la vie même à la conſervation de ce ſeul bien ſi dédaigné de ceux qui l'ont perdu ; quand je vois des Animaux nés libres & abhorrant la captivité, ſe briſer la tête contre les barreaux de leur priſon ; quand je vois des multitudes de Sauvages tout nuds mépriſer les voluptés Européennes & braver la faim, le feu, le fer & la mort pour ne conſerver que leur indépendance, je ſens que ce n'eſt pas à des Eſclaves qu'il appartient de raiſonner de liberté.

Quant à l'autorité Paternelle dont pluſieurs ont fait dériver le Gouvernement abſolu & toute la Société, ſans recourir aux preuves contraires de Locke & de Sidney, il ſuffit de remarquer que rien au monde n'eſt plus éloigné de l'eſprit féroce du Deſpotiſme que la douceur de cette autorité qui regarde plus à l'avantage de celui qui obéit qu'à l'utilité de celui qui commande ; que par la Loi

de Nature le Pere n'eſt le maître de l'Enfant qu'auſſi long-tems que ſon ſecours lui eſt néceſſaire ; qu'au-delà de ce terme ils deviennent égaux, & qu'alors le fils parfaitement indépendant du Pere, ne lui doit que du reſpect, & non de l'obéiſſance ; car la reconnoiſſance eſt bien un devoir qu'il faut rendre, mais non pas un droit qu'on puiſſe exiger. Au lieu de dire que la Société civile dérive du pouvoir Paternel, il falloit dire au contraire que c'eſt d'elle que ce pouvoir tire ſa principale force : un individu ne fut reconnu pour le Pere de pluſieurs que quand ils reſtérent aſſemblés autour lui ; Les biens du Pere, dont il eſt véritablement le Maître, ſont les liens qui retiennent ſes enfans dans ſa dépendance, & il peut ne leur donner part à ſa ſucceſſion qu'à proportion qu'ils auront bien mérité de lui par une continuelle déférence à ſes volontés. Or, loin que les ſujets ayent quelque faveur ſemblable à attendre de leur Deſpote, comme ils lui appartiennent en propre, eux & tout ce qu'ils poſſédent, ou du moins qu'il le prétend ainſi, ils ſont réduits à recevoir comme

une faveur ce qu'il leur laiſſe de leur propre bien ; il fait juſtice quand il les dépouille ; il fait grace quand il les laiſſe vivre.

En continuant d'examiner ainſi les faits par le Droit, on ne trouveroit pas plus de ſolidité que de verité dans l'établiſſement volontaire de la Tyrannie, & il ſeroit difficile de montrer la validité d'un contract qui n'obligeroit qu'une des parties, où l'on mettroit tout d'un côté & rien de l'autre, & qui ne tourneroit qu'au préjudice de celui qui s'engage. Ce Syſtême odieux eſt bien éloigné d'être même aujourd'hui celui des Sages & bons Monarques, & ſur-tout des Rois de France, comme on peut le voir en divers endroits de leurs Edits & en particulier dans le paſſage ſuivant d'un Ecrit célebre, publié en 1667. au nom & par les ordres de Louis XIV. *Qu'on ne diſe donc point que le Souverain ne ſoit pas ſujet aux Loix de ſon Etat, puiſque la propoſition contraire eſt une vérité du Droit des Gens que la flaterie a quelquefois attaquée, mais que les bons Princes ont toujours défendue comme une divinité tutelaire de leurs Etats.*

Combien eſt-il plus légitime de dire avec le Sage Platon, que la parfaite félicité d'un Royaume eſt qu'un Prince ſoit obéi de ſes Sujets, que le Prince obéiſſe à la Loi, & que la Loi ſoit droite & toujours dirigée au bien public. Je ne m'arrêterai point à rechercher ſi, la liberté étant la plus noble des facultés de l'homme, ce n'eſt pas dégrader ſa Nature, ſe mettre au niveau des Bêtes eſclaves de l'inſtinct, offenſer même l'Auteur de ſon être, que de renoncer ſans reſerve au plus précieux de tous ſes dons, que de ſe ſoûmettre à commettre tous les crimes qu'il nous défend, pour complaire à un Maître féroce ou inſenſé, & ſi cet ouvrier ſublime doit être plus irrité de voir détruire que deshonorer ſon plus bel ouvrage. Je demanderai ſeulement de quel Droit ceux qui n'ont pas craint de s'avilir eux-mêmes juſqu'à ce point, ont pû ſoûmettre leur poſterité à la même ignominie, & renoncer pour elle à des biens qu'elle ne tient point de leur libéralité, & ſans leſquels la vie même eſt onéreuſe à tous ceux qui en ſont dignes ?

Puffendorff dit que tout de même

qu'on transfére ſon bien à autrui par des conventions & des Contracts, on peut auſſi ſe dépouiller de ſa liberté en faveur de quelqu'un. C'eſt-là, ce me ſemble, un fort mauvais raiſonnement; car premiérement le bien que j'aliéne me devient une choſe tout-à-fait étrangere, & dont l'abus m'eſt indifférent; mais il m'importe qu'on n'abuſe point de ma liberté, & je ne puis, ſans me rendre coupable du mal qu'on me forcera de faire, m'expoſer à devenir l'inſtrument du crime: De plus, le Droit de proprieté n'étant que de convention & d'inſtitution humaine, tout homme peut à ſon gré diſpoſer de ce qu'il poſſede: mais il n'en eſt pas de même des Dons eſſentiels de la Nature, tels que la vie & la liberté, dont il eſt permis à chacun de jouir, & dont il eſt au moins douteux qu'on ait Droit de ſe dépouiller: En s'ôtant l'une on dégrade ſon être; en s'ôtant l'autre on l'anéantit autant qu'il eſt en ſoi; & comme nul bien temporel ne peut dédommager de l'une & de l'autre, ce ſeroit offenſer à la fois la Nature & la raiſon que d'y renoncer à quelque prix que ce fût. Mais quand on

pourroit aliéner ſa liberté comme ſes biens, la différence ſeroit très-grande pour les Enfans qui ne jouiſſent des biens du Pere que par transmiſſion de ſon droit, au lieu que la liberté étant un don qu'ils tiennent de la Nature en qualité d'hommes, leurs Parens n'ont eu aucun Droit de les en dépouiller; de ſorte que comme pour établir l'Eſclavage, il a fallu faire violence à la Nature, il a fallu la changer pour perpétuer ce Droit; Et les Juriſconſultes qui ont gravement prononcé que l'enfant d'une Eſclave naîtroit Eſclave, ont décidé en d'autres termes qu'un homme ne naîtroit pas homme.

Il me paroît donc certain que non-ſeulement les Gouvernemens n'ont point commencé par le Pouvoir Arbitraire, qui n'en eſt que la corruption, le terme extrême, & qui les ramène enfin à la ſeule Loi du plus fort dont ils furent d'abord le reméde, mais encore que quand même ils auroient ainſi commencé, ce pouvoir étant par ſa Nature illégitime, n'a pu ſervir de fondement aux Droits de la Société, ni par conſéquent à l'inégalité d'inſtitution.

Sans entrer aujourd'hui dans les recherches qui ſont encore à faire ſur la Nature du Pacte fondamental de tout Gouvernement, je me borne en ſuivant l'opinion commune à conſiderer ici l'établiſſement du Corps Politique comme un vrai Contract entre le Peuple & les Chefs qu'il ſe choiſit; Contract par lequel les deux Parties s'obligent à l'obſervation des Loix qui y ſont ſtipulées & qui forment les liens de leur union. Le Peuple ayant, au ſujet des relations Sociales, réuni toutes ſes volontés en une ſeule, tous les articles ſur leſquels cette volonté s'explique, deviennent autant de Loix fondamentales qui obligent tous les membres de l'Etat ſans exception, & l'une deſquelles régle le choix & le pouvoir des Magiſtrats chargés de veiller à l'exécution des autres. Ce pouvoir s'étend à tout ce qui peut maintenir la Conſtitution, ſans aller juſqu'à la changer. On y joint des honneurs qui rendent reſpectables les Loix & leurs Miniſtres, & pour ceux-ci perſonellement des prérogatives qui les dédommagent des pénibles travaux que coûte une bonne adminiſtration. Le Magiſ-

trat, de ſon côté, s'oblige à n'uſer du pouvoir qui lui eſt confié que ſelon l'intention des Commettans, à maintenir chacun dans la paiſible jouiſſance de ce qui lui appartient, & à préférer en toute occaſion l'utilité publique à ſon propre intérêt.

Avant que l'experience eût montré, ou que la connoiſſance du cœur humain eût fait prevoir les abus inévitables d'une telle conſtitution, elle dut paroître d'autant meilleure, que ceux qui étoient chargés de veiller à ſa conſervation, y étoient eux-mêmes le plus intéreſſés; car la Magiſtrature & ſes Droits n'étant établis que ſur les Loix fondamentales, auſſi tôt qu'elles ſeroient detruites, les Magiſtrats ceſſeroient d'être legitimes, le Peuple ne ſeroit plus tenu de leur obéir, & comme ce n'auroit pas été le Magiſtrat, mais la Loi qui auroit conſtitué l'eſſence de l'Etat, chacun rentreroit de Droit dans ſa liberté naturelle.

Pour peu qu'on y réfléchît attentivement, ceci ſe confirmeroit par de nouvelles raiſons, & par la Nature du Contract on verroit qu'il ne ſauroit être irrévocable : car s'il n'y avoit point de pouvoir ſupérieur qui pût

être garant de la fidélité des Contractans, ni les forcer à remplir leurs engagemens réciproques, les Parties demeureroient seules juges dans leur propre cause, & chacune d'elles auroit toujours le Droit de renoncer au Contract, si-tôt qu'elle trouveroit que l'autre en enfreint les conditions, ou qu'elles cesseroient de lui convenir. C'est sur ce principe qu'il semble que le Droit d'abdiquer peut être fondé. Or, à ne considérer, comme nous faisons, que l'institution humaine, si le Magistrat qui a tout le pouvoir en main, & qui s'approprie tous les avantages du Contract, avoit pourtant le droit de renoncer à l'autorité; à plus forte raison le Peuple, qui paye toutes les fautes des Chefs, devroit avoir le Droit de renoncer à la Dépendance. Mais les dissentions affreuses, les désordres infinis qu'entraîneroit nécessairement ce dangereux pouvoir, montrent plus que toute autre chose combien les Gouvernemens humains avoient besoin d'une base plus solide que la seule raison, & combien il étoit nécessaire au repos public que la volonté divine intervint pour donner à l'autorité

Souveraine un caractère ſacré & inviolable qui ôtât aux ſujets le funeſte Droit d'en diſpoſer. Quand la Religion n'auroit fait que ce bien aux hommes, c'en ſeroit aſſez pour qu'ils duſſent tous la chérir & l'adopter, même avec ſes abus, puiſqu'elle épargne encore plus de ſang que le fanatiſme n'en fait couler : mais ſuivons le fil de notre hypothéſe.

Les diverſes formes des Gouvernemens tirent leur origine des différences plus ou moins grandes qui ſe trouvérent entre les particuliers au moment de l'Inſtitution. Un homme étoit-il éminent en pouvoir, en vertu, en richeſſes, ou en crédit ? il fut ſeul élu Magiſtrat, & l'Etat devint Monarchique ; ſi pluſieurs à peu près égaux entre-eux l'emportoient ſur tous les autres, ils furent élus conjointement, & l'on eut une Ariſtocratie ; Ceux dont la fortune ou les talens étoient moins diſproportionnés, & qui s'étoient le moins éloignés de l'Etat de Nature, gardérent en commun l'Adminiſtration ſuprême, & formérent une Démocratie. Le tems vérifia laquelle de ces formes étoit la plus avantageuſe aux hom-

mes. Les uns reſtérent uniquement ſoûmis aux Loix, les autres obéirent bientôt à des Maîtres. Les Citoyens voulurent garder leur liberté, les ſujets ne ſongérent qu'à l'ôter à leurs voiſins, ne pouvant ſouffrir que d'autres jouiſſent d'un bien dont ils ne jouiſſoient plus eux-mêmes. En un mot, d'un côté furent les richeſſes & les Conquêtes, & de l'autre le bonheur & la vertu.

Dans ces divers Gouvernemens, toutes les Magiſtratures furent d'abord Electives, & quand la Richeſſe ne l'emportoit pas, la préférence étoit accordée au mérite qui donne un Aſcendant Naturel, & à l'âge qui donne l'expérience dans les affaires & le ſang froid dans les déliberations. Les anciens des Hébreux, les Gerontes de Spartes, le Sénat de Rome, & l'Etymologie même de notre mot *Seigneur* montrent combien autrefois la Vieilleſſe étoit reſpectée. Plus les Elections tomboient ſur des hommes avancés en âge, plus elles devenoient fréquentes, & plus leurs embarras ſe faiſoient ſentir; les brigues s'introduiſirent, les factions ſe formérent, les partis s'aigrirent, les Guer-

res civiles s'allumérent, enfin le ſang des Citoyens fut ſacrifié au prétendu bonheur de l'Etat, & l'on fut à la veille de retomber dans l'Anarchie des tems antérieurs. L'ambition des Principaux profita de ces circonſtances pour perpétuer leurs charges dans leurs familles : le Peuple déja accoutumé à la dépendance, au repos & aux commodités de la vie, & déja hors d'état de briſer ſes fers, conſentit à laiſſer augmenter ſa ſervitude pour affermir ſa tranquilité ; & c'eſt ainſi que les Chefs devenus héréditaires s'accoutumérent à regarder leur Magiſtrature comme un bien de famille, à ſe regarder eux-mêmes comme les propriétaires de l'Etat dont ils n'étoient d'abord que les Officiers, à appeller leurs Concitoyens leurs Eſclaves, à les compter comme du Betail au nombre des choſes qui leur appartenoient, & à s'appeller eux-mêmes égaux aux Dieux & Rois des Rois.

Si nous ſuivons le progrès de l'inégalité dans ces différentes révolutions, nous trouverons que l'établiſſement de la Loi & du Droit de propriété fut ſon premier terme,

l'inſtitution de la Magiſtrature le ſecond ; que le troiſiéme & dernier fut le changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire ; en ſorte que l'état de riche & de pauvre fut autoriſé par la premiere Epoque, celui de puiſſant & de foible par la ſeconde, & par la troiſiéme celui de Maître & d'Eſclave, qui eſt le dernier dégré de l'inégalité, & le terme auquel aboutiſſent enfin tous les autres, juſqu'à ce que de nouvelles révolutions diſſolvent tout à fait le Gouvernement, ou le raprochent de l'inſtitution légitime.

Pour comprendre la néceſſité de ce progrès il faut moins conſidérer les motifs de l'établiſſement du Corps Politique, que la forme qu'il prend dans ſon exécution & les inconveniens qu'il entraîne après lui : car les vices qui rendent néceſſaires les inſtitutions ſociales, ſont les mêmes qui en rendent l'abus inévitable ; & comme, excepté la ſeule Sparte, où la Loi veilloit principalement à l'éducation des Enfans & où Lycurgue établit des mœurs qui le diſpenſoient preſque d'y ajoûter des Loix, les Loix en général

moins fortes que les passions contiennent les hommes sans les changer ; il seroit aisé de prouver que tout Gouvernement qui, sans se corrompre ni s'altérer, marcheroit toujours exactement selon la fin de son institution, auroit été institué sans nécessité, & qu'un Pays où personne n'éluderoit les Loix & n'abuseroit de la Magistrature, n'auroit besoin ni de Magistrats ni de Loix.

Les distinctions Politiques amenent nécessairement les distinctions civiles. L'inégalité croissant entre le Peuple & ses Chefs, se fait bientot sentir parmi les particuliers, & s'y modifie en mille maniéres selon les passions, les talens & les occurrences. Le Magistrat ne sauroit usurper un pouvoir illégitime sans se faire des créatures auxquelles il est forcé d'en céder quelque partie. D'ailleurs, les Citoyens ne se laissent opprimer qu'autant qu'entraînés par une aveugle ambition & regardant plus au-dessous qu'au-dessus d'eux, la Domination leur devient plus chére que l'indépendance, & qu'ils consentent à porter des fers pour en pouvoir donner à leur tour. Il est très-difficile de

reduire à l'obéiſſance celui qui ne cherche point à commander, & le Politique le plus adroit ne viendroit pas à bout d'aſſujettir des hommes qui ne voudroient qu'être Libres ; mais l'inégalité s'étend ſans peine parmi des ames ambitieuſes & lâches, toujours prêtes à courir les riſques de la fortune, & à dominer ou ſervir preſque indifféremment ſelon qu'elle leur devient favorable ou contraire. C'eſt ainſi qu'il dut venir un tems où les yeux du Peuple furent faſcinés à tel point, que ſes conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes, ſois Grand toi & toute ta race, auſſi-tôt il paroiſſoit grand à tout le monde, ainſi qu'à ſes propres yeux, & ſes Deſcendans s'élevoient encore à meſure qu'ils s'éloignoient de lui ; plus la cauſe étoit reculée & incertaine, plus l'effet augmentoit ; plus on pouvoit compter de fainéans dans une famille, & plus elle devenoit illuſtre.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer en des détails, j'expliquerois facilement comment l'inégalité de crédit & d'autorité devient inévitable entre les Particuliers (*) ſi-tôt que réunis

(*)

réunis en une même Société ils ſont forcés de ſe comparer entre eux, & de tenir compte des différences qu'ils trouvent dans l'uſage continuel qu'ils ont a faire les uns des autres. Ces différences ſont de pluſieurs eſpéces; mais en général la richeſſe, la nobleſſe ou le rang, la Puiſſance & le mérite perſonnel, étant les diſtinctions principales par leſquelles on ſe meſure dans la Société, je prouverois que l'accord ou le conflict de ces forces diverſes eſt l'indication la plus ſûre d'un Etat bien ou mal conſtitué: Je ferois voir qu'entre ces quatre ſortes d'inégalité, les qualités perſonnelles étant l'origine de toutes les autres, la richeſſe eſt la derniére à laquelle elles ſe réduiſent à la fin, parce qu'étant la plus immédiatement utile au bien-être & la plus facile à communiquer, on s'en ſert aiſément pour acheter tout le reſte. Obſervation qui peut faire juger aſſez exactement de la meſure dont chaque Peuple s'eſt éloigné de ſon inſtitution primitive, & du chemin qu'il a fait vers le terme extrême de la corruption. Je remarquerois combien ce déſir univerſel de réputation,

d'honneurs, & de préférences, qui nous dévore tous, exerce & compare les talens & les forces, combien il excite & multiplie les passions, & combien rendant tous les hommes concurrens, rivaux ou plutôt ennemis, il cause tous les jours de revers, de succès, & de catastrophes de toute espéce en faisant courrir la même lice à tant de Prétendans: Je montrerois que c'est à cette ardeur de faire parler de soi, à cette fureur de se distinguer qui nous tient presque toujours hors de nous-mêmes, que nous devons ce qu'il y a de meilleur & de pire parmi les hommes, nos vertus & nos vices, nos Sciences & nos erreurs, nos Conquérans & nos Philosophes, c'est-à-dire, une multitude de mauvaises choses sur un petit nombre de bonnes. Je prouverois enfin que si l'on voit une poignée de puissans & de riches au faîte des grandeurs & de la fortune, tandis que la foule rampe dans l'obscurité & dans la misére, c'est que les premiers n'estiment les choses dont ils jouissent qu'autant que les autres en sont privés, & que, sans changer d'état, ils cesseroient d'être heureux,

si le Peuple cessoit d'être misérable.

Mais ces détails seroient seuls la matiére d'un ouvrage considérable dans lequel on péseroit les avantages & les inconveniens de tout Gouvernement, rélativement aux Droits de l'Etat de Nature, & où l'on dévoileroit toutes les faces différentes sous lesquelles l'inégalité s'est montrée jusqu'à ce jour, & pourra se montrer dans les Siécles selon la Nature de ces Gouvernemens, & les révolutions que le tems y amènera nécessairement. On verroit la multitude opprimée au dedans par une suite des précautions mêmes qu'elle avoit prises contre ce qui la menaçoit au dehors. On verroit l'oppression s'accroître continuellement sans que les opprimés pussent jamais savoir quel terme elle auroit, ni quels moyens légitimes il leur resteroit pour l'arrêter. On verroit les Droits des Citoyens & les libertés Nationales s'éteindre peu-à-peu, & les réclamations des foibles traitées de murmure séditieux. On verroit la politique restreindre à une portion mercénaire du Peuple l'honneur de défendre la cause commune. On verroit de là sortir la

néceſſité des impôts, le Cultivateur découragé quitter ſon champ même durant la Paix & laiſſer la charue pour ceindre l'épée. On verroit naître les régles funeſtes & biſarres du point-d'honneur. On verroit les défenſeurs de la Patrie en devenir tôt ou tard les Ennemis, tenir ſans ceſſe le poignard levé ſur leurs concitoyens, & il viendroit un tems où l'on les entendroit dire à l'oppreſſeur de leur Pays.

PECTORE *ſi fratris gladium jugulo-*
que parentis
Condere me jubeas, gravidaque in
viſcera partu
Conjugis, invitâ peragam tamen om-
nia dextrâ.

De l'extrême inégalité des Conditions & des fortunes, de la diverſité des paſſions & des talens, des arts inutiles, des arts pernicieux, des Sciences frivoles ſortiroient des foules de préjugés, également contraires à la raiſon, au bonheur, & à la vertu; on verroit fomenter par les Chefs tout ce qui peut affoiblir des hommes raſſemblés en les déſunifſant; tout ce qui peut donner à la Société un air de concorde apparente & y ſemer un germe de divi-

sion réelle ; tout ce qui peut inſpirer aux différens ordres une défiance & une haine mutuelle par l'oppoſition de leurs Droits & de leurs intérêts, & fortifier par conſéquent le pouvoir qui les contient tous.

C'eſt du ſein de ce déſordre & de ces révolutions que le Deſpotiſme élevant par degrés ſa tête hideuſe & dévorant tout ce qu'il auroit apperçu de bon & de ſain dans toutes les parties de l'Etat, parviendroit enfin à fouler aux pieds les Loix & le Peuple, & à s'établir ſur les ruines de la République. Les tems qui précéderoient ce dernier changement ſeroient des tems de troubles & de calamités : mais à la fin tout ſeroit englouti par le Monſtre ; & les Peuples n'auroient plus de Chefs ni de Loix, mais ſeulement des Tyrans. Dès cet inſtant auſſi il ceſſeroit d'être queſtion de mœurs & de vertu ; car par-tout où régne le Deſpotiſme, *cui ex honeſto nulla eſt ſpes*, il ne ſouffre aucun autre maître ; ſi-tôt qu'il parle, il n'y a ni probité ni devoir à conſulter, & la plus aveugle obéiſſance eſt la ſeule vertu qui reſte aux Eſclaves.

C'eſt ici le dernier terme de l'iné-

galité, & le point extrême qui ferme le Cercle & touche au point d'où nous sommes partis : C'est ici que tous les particuliers redeviennent égaux parce qu'ils ne sont rien, & que les Sujets n'ayant plus d'autre Loi que la volonté du Maître, ni le Maître d'autre regle que ses passions, les notions du bien, & les principes de la justice s'évanouissent derechef. C'est ici que tout se ramene à la seule Loi du plus fort, & par conséquent à un nouvel Etat de Nature différent de celui par lequel nous avons commencé, en ce que l'un étoit l'Etat de Nature dans sa pureté, & que ce dernier est le fruit d'un excès de corruption. Il y a si peu de différence d'ailleurs entre ces deux états, & le Contract de Gouvernement est tellement dissous par le Despotisme, que le Despote n'est le Maître qu'aussi long-tems qu'il est le plus fort, & que si-tôt qu'on peut l'expulser, il n'a point à reclamer contre la violence. L'émeute qui finit par étrangler ou détrôner un Sultan est un acte aussi juridique que ceux par lesquels il disposoit la veille des vies & des biens de ses Sujets. La seule force le main-

tenoit, la seule force le renverse ; toutes choses se passent ainsi selon l'ordre Naturel ; & quel que puisse être l'évènement de ces courtes & fréquentes révolutions, nul ne peut se plaindre de l'injustice d'autrui, mais seulement de sa propre imprudence, ou de son malheur.

En découvrant & suivant ainsi les routes oubliées & perdues qui de l'état Naturel ont dû mener l'homme à l'état Civil ; en rétablissant avec les positions intermédiaires que je viens de marquer, celles que le tems qui me presse m'a fait supprimer, ou que l'imagination ne m'a point suggérées, tout Lecteur attentif ne pourra qu'être frappé de l'espace immense qui sépare ces deux états. C'est dans cette lente succession des choses qu'il verra la solution d'une infinité de problêmes de morale & de Politique que les Philosophes ne peuvent résoudre. Il sentira que le Genre-humain d'un âge n'étant pas le Genre-humain d'un autre âge, la raison pourquoi Diogéne ne trouvoit point d'homme, c'est qu'il cherchoit parmi ses contemporains l'homme d'un tems qui n'étoit plus : Caton, dirá-

t-il, périt avec Rome & la liberté, parce qu'il fut déplacé dans ſon ſiécle, & le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le monde qu'il eût gouverné cinq cent ans plutôt. En un mot, il expliquera comment l'ame & les paſſions humaines s'altérant inſenſiblement, changent, pour ainſi dire, de Nature; pourquoi nos beſoins & nos plaiſirs changent d'objets à la longue; pourquoi l'homme originel s'évanouiſſant par degrés, la Société n'offre plus aux yeux du ſage qu'un aſſemblage d'hommes artificiels & de paſſions factices qui ſont l'ouvrage de toutes ces nouvelles rélations, & n'ont aucun vrai fondement dans la Nature. Ce que la réflexion nous apprend là-deſſus, l'obſervation le confirme parfaitement: L'homme Sauvage & l'homme policé différent tellement par le fond du cœur & des inclinations, que ce qui fait le bonheur ſuprême de l'un, réduiroit l'autre au déſeſpoir. Le premier ne reſpire que le repos & la liberté, il ne veut que vivre & reſter oiſif, & l'ataraxie même du Stoïcien n'approche pas de ſa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire, le

Citoyen toujours actif ſue, s'agite, ſe tourmente ſans ceſſe pour chercher des occupations encore plus laborieuſes : il travaille juſqu'à la mort, il y court même pour ſe mettre en état de vivre, ou renonce à la vie pour acquerir l'immortalité. Il fait ſa cour aux Grands qu'il hait & aux Riches qu'il mépriſe ; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les ſervir ; il ſe vante orgueilleuſement de ſa baſſeſſe & de leur protection, & fier de ſon eſclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel Spectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles & enviés d'un Miniſtre Européen ! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent Sauvage à l'horreur d'une pareille vie, qui ſouvent n'eſt pas même adoucie par le plaiſir de bien faire ? Mais pour voir le but de tant de ſoins, il faudroit que ces mots, *puiſſance* & *réputation*, euſſent un ſens dans ſon eſprit, qu'il apprit qu'il y a une ſorte d'hommes qui comptent pour quelque choſe les regards du reſte de l'univers, qui ſavent être heureux & contens d'eux-mêmes ſur le témoignage d'autrui

plutôt que sur le leur propre. Telle est, en effet, la véritable cause de toutes ces différences : le Sauvage vit en lui-même ; l'homme sociable toujours hors de lui ne sait vivre que dans l'opinion des autres, & c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. Il n'est pas de mon sujet de montrer comment d'une telle disposition naît tant d'indifférence pour le bien & le mal, avec de si beaux discours de morale, comment tout se réduisant aux apparences, tout devient factice & joué ; honneur, amitié, vertu, & souvent jusqu'aux vices mêmes, dont on trouve enfin le secret de se glorifier ; comment, en un mot, demandant toujours aux autres ce que nous sommes & n'osant jamais nous interroger là-dessus nous-mêmes, au milieu de tant de Philosophie, d'humanité, de politesse & de maximes Sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur & frivole, de l'honneur sans vertu, de la raison sans sagesse, & du plaisir sans bonheur. Il me suffit d'avoir prouvé que ce n'est point-là l'état originel de l'homme, & que

c'eſt le ſeul eſprit de la Société & l'inégalité qu'elle engendre, qui changent & altérent ainſi toutes nos inclinations naturelles.

J'ai tâché d'expoſer l'origine & le progrés de l'inégalité, l'établiſſement & l'abus des Sociétés politiques, autant que ces choſes peuvent ſe déduire de la Nature de l'homme par les ſeules lumiéres de la raiſon, & indépendamment des Dogmes ſacrés qui donnent à l'autorité Souveraine la Sanction du Droit Divin. Il ſuit de cet expoſé que l'inégalité étant preſque nulle dans l'Etat de Nature, tire ſa force & ſon accroiſſement du développement de nos facultés & des progrès de l'Eſprit humain, & devient enfin ſtable & légitime par l'établiſſement de la propriété & des Loix. Il ſuit encore que l'inégalité morale, autoriſée par le ſeul droit poſitif, eſt contraire au Droit Naturel, toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité Phyſique; diſtinction qui détermine ſuffiſamment ce qu'on doit penſer à cet égard de la ſorte d'inégalité qui regne parmi tous les Peuples policés; puiſqu'il eſt manifeſtement contre

la Loi de Nature, de quelque maniére qu'on la définiſſe, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécille conduiſe un homme ſage, & qu'une poignée de gens regorge de ſuperfluités, tandis que la multitude affamée manque du néceſſaire.

NOTES.

DEDICACE, pag. VI.

(* 1.) Herodote raconte qu'après le meurtre du faux Smerdis, les ſept libérateurs de la Perſe s'étant aſſemblés pour délibérer ſur la forme du Gouvernement qu'il donneroïent à l'Etat, Otanés opina fortement pour la République; avis d'autant plus extraordinaire dans la bouche d'un Satrape, qu'outre la prétention qu'il pouvoit avoir à l'Empire, les grands craignent plus que la mort une ſorte de Gouvernement qui les force à reſpecter les hommes. Otanés, comme on peut bien croire, ne fut point écouté, & voyant qu'on alloit procéder à l'élection d'un Monarque, lui qui ne vouloit ni obéir ni commander, céda volontairement aux autres Concurrens ſon droit à la Couronne, demandant pour tout dédommagement d'être libre & indépendant, lui & ſa poſtérité, ce qui lui fut accordé. Quand Herodote ne nous apprendroit pas la reſ-

triction qui fut mise à ce Privilége, il faudroit nécessairement la supposer; autrement Otanés, ne reconnoissant aucune sorte de Loi & n'ayant de compte à rendre à personne, auroit été tout puissant dans l'Etat & plus puissant que le Roi même. Mais il n'y avoit guères d'apparence qu'un homme capable de se contenter en pareil cas d'un tel privilège, fût capable d'en abuser. En effet, on ne voit pas que ce droit ait jamais causé le moindre trouble dans le Royaume, ni par le sage Otanés, ni par aucun de ses descendans.

PREFACE, pag. xxxi.

(* 1.) Dès mon premier pas je m'appuye avec confiance sur une de ces autorités respectables pour les Philosophes, parce qu'elles viennent d'une raison solide & sublime qu'eux seuls savent trouver & sentir.

„ Quelque intérêt que nous ayons à „ nous connoître nous-mêmes, je ne „ sai si nous ne connoissons pas mieux „ tout ce qui n'est pas nous. Pourvûs „ par la Nature, d'organes uniquement „ destinés à notre conservation, nous ne „ les employons qu'à recevoir les impres-

„ sions étrangéres, nous ne cherchons
„ qu'à nous répandre au dehors, & à
„ exister hors de nous; trop occupés à
„ multiplier les fonctions de nos sens &
„ à augmenter l'étendue extérieure de
„ notre Etre, rarement faisons-nous usage
„ de ce sens intérieur qui nous réduit
„ à nos vrayes dimensions, & qui sé-
„ pare de nous tout ce qui n'en est pas.
„ C'est cependant de ce sens dont il
„ faut nous servir, si nous voulons
„ nous connoître; c'est le seul par le-
„ quel nous puissions nous juger; Mais
„ comment donner à ce sens son acti-
„ vité & toute son étendue? Comment
„ dégager notre Ame, dans laquelle il
„ réside, de toutes les illusions de no-
„ tre esprit? Nous avons perdu l'habi-
„ tude de l'employer, elle est demeurée
„ sans exercice au milieu du tumulte de
„ nos sensations corporelles, elle s'est
„ desséchée par le feu de nos passions;
„ le cœur, l'Esprit, le sens; tout a
„ travaillé contre elle. Hist. Nat. T. 4. p.
„ 151. de la Nat. de l'homme.

DISCOURS, pag. 7.

(*3.) Les changemens qu'un long usage de marcher sur deux pieds a pu

produire dans la conformation de l'homme, les rapports qu'on obſerve encore entre ſes bras & les Jambes antérieures des Quadrupédes, & l'induction tirée de leur maniére de marcher, ont pu faire naître des doutes ſur celle qui devoit nous être la plus naturelle. Tous les enfans commencent par marcher à quatre pieds & ont beſoin de notre exemple & de nos leçons pour apprendre à ſe tenir debout. Il y a même des Nations Sauvages, telles que les Hottentots, qui, négligeant beaucoup les Enfans, les laiſſent marcher ſur les mains ſi longtems qu'ils ont enſuite bien de la peine à les redreſſer; autant en font les enfans des Caraïbes des Antilles. Il y a divers exemples d'hommes Quadrupédes, & je pourrois entre autres citer celui de cet Enfant qui fut trouvé en 1344. auprès de Heſſe où il avoit été nourri par des Loups, & qui diſoit depuis à la Cour du Prince Henri, que s'il n'eût tenu qu'à lui, il eût mieux aimé retourner avec eux que de vivre parmi les hommes. Il avoit tellement pris l'habitude de marcher comme ces animaux, qu'il falut lui attacher des Piéces de bois qui le forçoient à ſe tenir debout, & en équilibre ſur ſes deux pieds. Il en étoit

de même de l'Enfant qu'on trouva en 1694. dans les forêts de Lithuanie & qui vivoit parmi les Ours. Il ne donnoit, dit Mr. de Condillac, aucune marque de raiſon, marchoit ſur ſes pieds & ſur ſes mains, n'avoit aucun langage, & formoit des ſons qui ne reſſembloient en rien à ceux d'un homme. Le petit Sauvage d'Hanovre qu'on mena il y a pluſieurs années à la Cour d'Angleterre, avoit toutes les peines du monde à s'aſſujettir à marcher ſur deux pieds, & l'on trouva en 1719. deux autres Sauvages dans les Pyrenées, qui couroient par les montagnes à la maniére des quadrupédes. Quant à ce qu'on pourroit objecter que c'eſt ſe priver de l'uſage des mains dont nous tirons tant d'avantages; outre que l'exemple des ſinges montre que la main peut fort bien être employée des deux maniéres, cela prouveroit ſeulement que l'homme peut donner à ſes membres une deſtination plus commode que celle de la Nature, & non que la Nature a deſtiné l'homme à marcher autrement qu'elle ne lui enſeigne.

Mais il y a, ce me ſemble, de beaucoup meilleures raiſons à dire pour ſoutenir que l'homme eſt un bipéde. Premiérement quand on feroit voir qu'il a

pu d'abord être conformé autrement que nous le voyons & cependant devenir enfin ce qu'il eſt, ce n'en ſeroit pas aſſez pour conclure que cela ſe ſoit fait ainſi: Car après avoir montré la poſſibilité de ces changemens, il faudroit encore, avant que de les admettre, en montrer au moins la vraiſemblance. De plus, ſi les bras de l'homme paroiſſent avoir pu lui ſervir de jambes au beſoin, c'eſt la ſeule obſervation favorable à ce ſyſtême, ſur un grand nombre d'autres qui lui ſont contraires. Les principales ſont; que la maniére dont la tête de l'homme eſt attachée à ſon corps, au lieu de diriger ſa vûe horiſontalement, comme l'ont tous les autres animaux, & comme il l'a lui-même en marchant débout, lui eût tenu, marchant à quatre pieds, les yeux directement fichés vers la terre, ſituation très-peu favorable à la conſervation de l'individu; que la queue qui lui manque & dont il n'a que faire marchant à deux pieds, eſt utile aux quadrupédes & qu'aucun d'eux n'en eſt privé; que le ſein de la femme très-bien ſitué pour un bipéde qui tient ſon enfant dans ſes bras, l'eſt ſi mal pour un quadrupéde que nul ne l'a placé de cette maniére; Que le train de derriére étant

d'une excessive hauteur à proportion des jambes de devant, ce qui fait que marchant à quatre nous nous traînons sur les genoux, le tout eût fait un animal mal proportionné & marchant peu commodément; Que s'il eût posé le pied à plat ainsi que la main, il auroit eu dans la jambe postérieure une articulation de moins que les autres animaux, savoir celle qui joint le Canon au Tibia; & qu'en ne posant que la pointe du pied, comme il auroit sans doute été contraint de faire, le Tarse, sans parler de la pluralité des os qui le composent, paroît trop gros pour tenir lieu de Canon, & ses Articulations avec le Métatarse & le Tibia trop rapprochées pour donner à la jambe humaine dans cette situation la même flexibilité qu'ont celles des quadrupédes. L'exemple des Enfans étant pris dans un âge où les forces naturelles ne sont point encore développées ni les membres raffermis, ne conclud rien du tout, & j'aimerois autant dire que les chiens ne sont pas destinés à marcher, parce qu'ils ne font que ramper quelques semaines après leur naissance. Les faits particuliers ont encore peu de force contre la pratique universelle de tous les hommes, même des Nations qui

n'ayant eu aucune communication avec les autres, n'avoient pû rien imiter d'elles. Un Enfant abandonné dans une forêt avant que de pouvoir marcher, & nourri par quelque bête, aura suivi l'exemple de sa Nourrice en s'exerçant à marcher comme elle; l'habitude lui aura pû donner des facilités qu'il ne tenoit point de la Nature; & comme des Manchots parviennent à force d'exercice à faire avec leurs pieds tout ce que nous faisons de nos mains, il sera parvenu enfin à employer ses mains à l'usage des pieds.

Pag. 9.

(* *a.*) S'il se trouvoit parmi mes Lecteurs quelque assez mauvais Physicien pour me faire des difficultés sur la supposition de cette fertilité naturelle de la terre, je vais lui répondre par le passage suivant.

„ Comme les végétaux tirent pour leur „ nourriture beaucoup plus de substance „ de l'air & de l'eau qu'ils n'en tirent de „ la terre, il arrive qu'en pourrissant ils „ rendent à la terre plus qu'ils n'en ont „ tiré; d'ailleurs une forêt determine les „ eaux de la pluye en arrêtant les vapeurs. „ Ainsi dans un bois que l'on conserveroit

„ bien long-tems ſans y toucher, la cou-
„ che de terre qui ſert à la végétation aug-
„ menteroit conſidérablement; mais les
„ Animaux rendant moins à la terre qu'ils
„ n'en tirent, & les hommes faiſant des
„ conſommations énormes de bois & de
„ plantes pour le feu & pour d'autres uſa-
„ ges, il s'enſuit que la couche de terre
„ végétale d'un pays habité doit toujours
„ diminuer & devenir enfin comme le
„ terrain de l'Arabie Pétrée, & comme
„ celui de tant d'autres Provinces de l'O-
„ rient, qui eſt en effet le Climat le plus
„ anciennement habité, où l'on ne trouve
„ que du Sel & des Sables; car le Sel fixe
„ des Plantes & des Animaux reſte, tan-
„ dis que toutes les autres parties ſe vo-
„ latiliſent. Mr. de Buffon, Hiſt. Nat.

On peut ajouter à cela la preuve de fait par la quantité d'arbres & de plantes de toute eſpéce, dont étoient remplies preſque toutes les Iſles déſertes qui ont été découvertes dans ces derniers ſiécles, & par ce que l'hiſtoire nous apprend des forêts immenſes qu'il a falu abbatre par toute la terre à meſure qu'elle s'eſt peuplée ou policée. Sur quoi je ferai encore les trois remarques ſuivantes. L'une que, s'il y a une ſorte de végétaux qui puiſſent compenſer la déperdition de matiére

végétale qui se fait par les animaux, selon le raisonnement de Mr. de Buffon, ce sont sur-tout les bois, dont les têtes & les feuilles rassemblent & s'approprient plus d'eaux & de vapeurs que ne font les autres plantes. La seconde, que la destruction du sol, c'est-à-dire, la perte de la substance propre à la végétation doit s'accélérer à proportion que la terre est plus cultivée, & que les habitans plus industrieux consomment en plus grande abondance ses productions de toute espéce. Ma troisiéme & plus importante remarque est que les fruits des Arbres fournissent à l'animal une nourriture plus abondante que ne peuvent faire les autres végétaux, expérience que j'ai faite moi-même, en comparant les produits de deux terrains égaux en grandeur & en qualité, l'un couvert de chataigners & l'autre semé de bled.

Pag. 9.

(* 4.) Parmi les Quadrupédes, les deux distinctions les plus universelles des espéces voraces se tirent, l'une de la figure des Dents, & l'autre de la conformation des Intestins. Les Animaux qui ne vivent que de végétaux ont tous les dents plates, comme le Cheval, le Bœuf, le Mouton,

le Liévre ; Mais les Voraces les ont pointues comme le Chat, le Chien, le Loup, le Renard. Et quant aux Inteſtins, les Frugivores en ont quelques-uns, tels que le Colon, qui ne ſe trouvent pas dans les Animaux voraces. Il ſemble donc que l'Homme, ayant les Dents & les Inteſtins comme les ont les Animaux Frugivores, devroit naturellement être rangé dans cette Claſſe, & non-ſeulement les obſervations anatomiques confirment cette opinion ; mais les monumens de l'Antiquité y ſont encore très-favorables. „ Dicearque, „ dit St. Jerôme, rapporte dans ſes „ Livres des Antiquités grecques, que „ ſous le régne de Saturne, où la Terre „ étoit encore fertile par elle-même, nul „ homme ne mangeoit de Chair, mais „ que tous vivoient des Fruits & des Legumes qui croiſſoient naturellement. (Lib. 2. Adv. Jovinian.) On peut voir par-là que je néglige bien des avantages que je pourrois faire valoir. Car la proye étant preſque l'unique ſujet de combat entre les Animaux Carnaciers, & les Frugivores vivant entre eux dans une paix continuelle, ſi l'eſpéce humaine étoit de ce dernier genre, il eſt clair qu'elle auroit eu beaucoup plus de facilité à ſubſiſter dans l'Etat de Nature, beaucoup moins de beſoins & d'occaſions d'en ſortir.

Pag. 11.

(* 5.) Toutes les Connoiſſances qui demandent de la réflexion, toutes celles qui ne s'acquiérent que par l'enchaînement des idées & ne ſe perfectionnent que ſucceſſivement, ſemblent être tout-à-fait hors de la portée de l'homme Sauvage, faute de communication avec ſes ſemblables, c'eſt-à-dire, faute de l'inſtrument qui ſert à cette communication, & des beſoins qui la rendent néceſſaire. Son ſavoir & ſon induſtrie ſe bornent à ſauter, courir, ſe battre, lancer une pierre, eſcalader un arbre. Mais s'il ne ſait que ces choſes, en revanche il les ſait beaucoup mieux que nous qui n'en avons pas le même beſoin que lui; & comme elles dépendent uniquement de l'exercice du Corps & ne ſont ſuſceptibles d'aucune Communication ni d'aucun progrès d'un individu à l'autre, le premier homme a pu y être tout auſſi habile que ſes derniers deſcendans.

Les relations des voyageurs ſont pleines d'exemples de la force & de la vigueur des hommes chez les Nations barbares & Sauvages; elles ne vantent guéres moins leur adreſſe & leur légéreté; & comme il

il ne faut que des yeux pour observer ces choses, rien n'empêche qu'on n'ajoute foi à ce que certifient là-dessus des témoins oculaires, j'en tire au hazard quelques exemples des premiers livres qui me tombent sous la main.

„ Les Hottentots, dit Kolben, entendent mieux la pêche que les Européens du Cap. Leur habileté est égale au filet, à l'hameçon & au dard, dans les anses comme dans les rivières. Ils ne prennent pas moins habilement le poisson avec la main. Ils sont d'une adresse incomparable à la nage. Leur maniére de nager a quelque chose de surprenant & qui leur est tout à fait propre. Ils nagent le corps droit & les mains étendues hors de l'eau, de sorte qu'ils paroissent marcher sur la terre. Dans la plus grande agitation de la mer & lorsque les flots forment autant de montagnes, ils dansent en quelque sorte sur le dos des vagues, montant & descendant comme un morceau de liége.

„ Les Hottentots, dit encore le même Auteur, sont d'une adresse surprenante à la chasse, & la légéreté de leur course passe l'imagination. „ Il s'étonne qu'ils ne soffent pas plus souvent un mauvais usage de leur agilité, ce qui leur arrive

pourtant quelquefois, comme on peut juger par l'exemple qu'il en donne. „ Un „ matelot Hollandois en débarquant au „ Cap chargea, dit-il, un Hottentot de „ le ſuivre à la Ville avec un rouleau de „ tabac d'environ vingt livres. Lorſqu'ils „ furent tous deux à quelque diſtance de „ la Troupe, le Hottentot demanda au „ Matelot s'il ſavoit courrir? Courrir! „ répond le Hollandois, oui, fort bien. „ Voyons, reprit l'Affriquain, & fuyant „ avec le tabac il diſparut preſque auſſi- „ tôt. Le Matelot confondu de cette mer- „ veilleuſe viteſſe ne penſa point à le pour- „ ſuivre & ne revit jamais ni ſon tabac „ ni ſon porteur.

„ Ils ont la vue ſi prompte & la main „ ſi certaine que les Européens n'en ap- „ prochent point. A cent pas, ils touche- „ ront d'un coup de pierre une marque „ de la grandeur d'un demi ſol, & ce qu'il „ y a de plus étonnant, c'eſt qu'au lieu „ de fixer comme nous les yeux ſur le but, „ ils font des mouvemens & des contor- „ ſions continuelles. Il ſemble que leur „ pierre ſoit portée par une main inviſible.

Le P. du Terre dit à peu près ſur les Sauvages des Antilles les mêmes choſes qu'on vient de lire ſur les Hottentots du Cap de Bonne Eſperance. Il vante ſurtout

leur juſteſſe à tirer avec leurs fleches les oiſeaux au vol & les poiſſons à la nage, qu'ils prennent enſuite en plongeant. Les Sauvages de l'Amérique Septentrionale ne ſont pas moins célébres par leur force & leur adreſſe : & voici un exemple qui pourra faire juger de celles des Indiens de l'Amérique Meridionale.

En l'anné 1746. Un Indien de Buenos Aires ayant été condamné aux Galéres à Cadix, propoſa au Gouverneur de racheter ſa liberté en expoſant ſa vie dans une fête publique. Il promit qu'il attaqueroit ſeul le plus furieux Taureau ſans autre arme en main qu'une corde, qu'il le terraſſeroit, qu'il le ſaiſiroit avec ſa corde par telle partie qu'on indiqueroit, qu'il le ſelleroit, le brideroit, le monteroit, & combattroit ainſi monté deux autres Taureaux des plus furieux qu'on feroit ſortir du Torillo, & qu'il les mettroit tous à mort l'un après l'autre, dans l'inſtant qu'on le lui commanderoit & ſans le ſecours de perſonne ; ce qui lui fut accordé. L'indien tint parole & reuſſit dans tout ce qu'il avoit promis ; ſur la maniére dont il s'y prit & ſur tout le détail du combat, on peut conſulter le premier Tome in 12. des Obſervations ſur l'Hiſtoire Naturelle de M. Gautier, d'où ce fait eſt tiré, pag 262.

Pag. 14.

(* *d.*) „ La durée de la vie des Che-
„ vaux, dit Mr. de Buffon, eſt com-
„ me dans toutes les autres eſpéces d'a-
„ nimaux proportionnée à la durée du
„ tems de leur accroiſſement. L'homme,
„ qui eſt quatorze ans à croître, peut vi-
„ vre ſix ou ſept fois autant de tems,
„ c'eſt-à-dire, quatre vingt-dix ou cent
„ ans: Le Cheval, dont l'accroiſſement
„ ſe fait en quatre ans, peut vivre ſix ou
„ ſept fois autant, c'eſt-à-dire, vingt-cinq
„ ou trente ans. Les exemples qui pour-
„ roient être contraires à cette régle ſont
„ ſi rares, qu'on ne doit pas même les
„ regarder comme une exception dont on
„ puiſſe tirer des conſéquences; & comme
„ les gros chevaux prennent leur accroiſ-
„ ſement en moins de tems que les che-
„ vaux fins, ils vivent auſſi moins de
„ tems & ſont vieux dès l'âge de quinze
„ ans. „

Pag. 14.

(* *e.*) Je crois voir entre les animaux carnaciers & les frugivores une autre différence encore plus générale que celle

que j'ai remarquée dans la Note (* 4.) puiſque celle-ci s'étend juſqu'aux oiſeaux. Cette différence conſiſte dans le nombre des petits, qui n'excede jamais deux à chaque portée, pour les eſpéces qui ne vivent que de végétaux, & qui va ordinairement au-delà de ce nombre pour les animaux voraces. Il eſt aiſé de connoître à cet égard la deſtination de la Nature par le nombre des mammelles, qui n'eſt que de deux dans chaque femelle de la premiére eſpéce, comme la Jument, la Vache, la Chevre, la Biche, la Brebis, &c. & qui eſt toujours de ſix ou de huit dans les autres Femelles, comme la Chienne, la Chate, la Louve, la Tigreſſe, &c. La Poule, l'Oye, la Canne, qui ſont toutes des Oiſeaux voraces ainſi que l'Aigle, l'Epervier, la Chouette pondent auſſi & couvent un grand nombre d'œufs, ce qui n'arrive jamais à la Colombe, à la Tourterelle ni aux Oiſeaux, qui ne mangent abſolument que du grain, leſquels ne pondent & ne couvent guéres que deux œufs à la fois. La raiſon qu'on peut donner de cette différence eſt que les animaux qui ne vivent que d'herbes & de plantes, demeurant preſque tout le jour à la pâture & étant forcés d'employer beaucoup de tems à ſe nourrir, ne

pourroient ſuffire à alaiter pluſieurs petits, au lieu que les voraces, faiſant leur repas preſque en un inſtant, peuvent plus aiſément & plus ſouvent retourner à leurs petits & à leur chaſſe, & reparer la diſſipation d'une ſi grande quantité de Lait. Il y auroit à tout ceci bien des obſervations particuliéres & des reflexions à faire; mais ce n'en eſt pas ici le lieu, & il me ſuffit d'avoir montré dans cette partie le Syſtême le plus général de la Nature, Syſtême qui fournit une nouvelle raiſon de tirer l'homme de la Claſſe des animaux carnaciers & de le ranger parmi les eſpéces frugivores.

Pag. 25.

(* 7.) Un Auteur célébre, calculant les biens & les maux de la vie humaine & comparant les deux ſommes, a trouvé que la derniére ſurpaſſoit l'autre de beaucoup, & qu'à tout prendre la vie étoit pour l'homme un aſſez mauvais préſent. Je ne ſuis point ſurpris de ſa concluſion; il a tiré tous ſes raiſonnemens de la conſtitution de l'homme Civil: s'il fût remonté juſqu'à l'homme Naturel, on peut juger qu'il eût trouvé des reſultats très-différens, qu'il eût apperçu que l'homme n'a

guéres de maux que ceux qu'il s'eſt donnés lui-même, & que la Nature eût été juſtifiée. Ce n'eſt pas ſans peine que nous ſommes parvenus à nous rendre ſi malheureux. Quand d'un côté l'on conſidére les immenſes travaux des hommes, tant de Sciences approfondies, tant d'arts inventés, tant de forces employées, des abimes comblés, des montagnes raſées, des rochers briſés, des fleuves rendus navigables, des terres défrichées, des lacs creuſés, des marais deſſechés, des batimens énormes élevés ſur la terre, la mer couverte de Vaiſſeaux & de Matelots; & que de l'autre on recherche avec un peu de méditation les vrais avantages qui ont reſulté de tout cela pour le bonheur de l'eſpéce humaine; on ne peut qu'être frappé de l'étonnante diſproportion qui régne entre ces choſes, & déplorer l'aveuglement de l'homme qui pour nourrir ſon fol orgueil & je ne ſai quelle vaine admiration de lui-même, le fait courrir avec ardeur après toutes les miſéres dont il eſt ſuſceptible, & que la bienfaiſante Nature avoit pris ſoin d'écarter de lui.

Les hommes ſont méchans; une triſte & continuelle expérience diſpenſe de la preuve; cependant l'homme eſt naturellement bon, je crois l'avoir demontré;

qu'eſt-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point ſinon les changemens ſurvenus dans ſa conſtitution, les progrès qu'il a faits, & les connoiſſances qu'il a acquiſes? Qu'on admire tant qu'on voudra la Société humaine, il n'en ſera pas moins vrai qu'elle porte néceſſairement les hommes à s'entre-haïr à proportion que leurs intérêts ſe croiſent, à ſe rendre mutuellement des ſervices apparens & à ſe faire en effet tous les maux imaginables. Que peut-on penſer d'un commerce où la raiſon de chaque particulier lui dicte des maximes directement contraires à celles que la raiſon publique préche au corps de la Société, & où chacun trouve ſon compte dans le malheur d'autrui? Il n'y a peut-être pas un homme aiſé à qui des héritiers avides & ſouvent ſes propres enfans ne ſouhaitent la mort en ſecret; pas un Vaiſſeau en Mer dont le naufrage ne fût une bonne nouvelle pour quelque Négociant; pas une maiſon qu'un débiteur ne voulut voir bruler avec tous les papiers qu'elle contient; pas un Peuple qui ne ſe réjouiſſe des déſaſtres de ſes voiſins. C'eſt ainſi que nous trouvons notre avantage dans le préjudice de nos ſemblables, & que la perte de l'un fait preſque toujours la proſpérité de l'autre: mais ce qu'il y a de plus dan-

gereux encore, c'eſt que les calamités publiques ſont l'attente & l'eſpoir d'une multitude de particuliers. Les uns veulent des maladies, d'autres la mortalité, d'autres la guerre, d'autres la famine; j'ai vû des hommes affreux pleurer de douleur aux apparences d'une année fertile, & le grand & funeſte incendie de Londres qui coûta la vie ou les biens à tant de malheureux, fit peut-être la fortune à plus de dix mille perſonnes. Je ſai que Montagne blâme l'Athenien Démades d'avoir fait punir un Ouvrier qui vendant fort cher des cercueils gagnoit beaucoup à la mort des Citoyens: Mais la raiſon que Montagne allégue étant qu'il faudroit punir tout le monde, il eſt évident qu'elle confirme les miennes. Qu'on pénétre donc au travers de nos frivoles démonſtrations de bienveillance ce qui ſe paſſe au fond des cœurs, & qu'on refléchiſſe à ce que doit être un État de choſes où tous les hommes ſont forcés de ſe careſſer & de ſe détruire mutuellement, & où ils naiſſent ennemis par devoir & fourbes par intérêt. Si l'on me répond que la Société eſt tellement conſtituée que chaque homme gagne à ſervir les autres; je répliquerai que cela ſeroit fort bien s'il ne gagnoit encore plus à leur nuire. Il n'y a point de

profit si légitime qui ne soit surpassé par celui qu'on peut faire illégitimement, & le tort fait au prochain est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit donc plus que de trouver les moyens de s'assurer l'impunité, & c'est à quoi les puissans employent toutes leurs forces, & les foibles toutes leurs ruses.

L'homme Sauvage, quand il a dîné, est en paix avec toute la Nature, & l'ami de tous ses semblables. S'agit-il quelquefois de disputer son repas ? Il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa subsistance ; & comme l'orgueil ne se mêle pas du combat, il se termine par quelques coups de poing ; Le vainqueur mange, le vaincu va chercher fortune, & tout est pacifié : mais chez l'homme en Société, ce sont bien d'autres affaires ; il s'agit premièrement de pourvoir au nécessaire, & puis au superflu ; ensuite viennent les délices, & puis les immenses richesses, & puis des sujets, & puis des Esclaves ; il n'a pas un moment de relâche ; ce qu'il y a de plus singulier, c'est que moins les besoins sont naturels & pressans, plus les passions augmentent, & qui pis est, le pouvoir de les satisfaire ; de sorte que

après de longues proſpérités, après avoir englouti bien des tréſors & deſolé bien des hommes, mon Héros finira par tout égorger juſqu'à ce qu'il ſoit l'unique maître de l'Univers. Tel eſt en abregé le tableau moral, ſinon de la vie humaine, au moins des prétentions ſecrettes du cœur de tout homme Civiliſé.

Comparez ſans préjugés l'état de l'homme Civil avec celui de l'homme Sauvage, & recherchez, ſi vous le pouvez, combien, outre ſa méchanceté, ſes beſoins & ſes miſéres, le premier a ouvert de nouvelles portes à la douleur & la mort. Si vous conſiderez les peines d'eſprit qui nous conſument, les paſſions violentes qui nous épuiſent & nous déſolent, les travaux exceſſifs dont les pauvres ſont ſurchargés, la moleſſe encore plus dangereuſe à laquelle les riches s'abandonnent, & qui font mourir les uns de leurs beſoins & les autres de leurs excès. Si vous ſongez aux monſtrueux mélanges des alimens, à leurs pernicieux aſſaiſonnemens, aux denrées corrompues, aux drogues falſifiées, aux fripponneries de ceux qui les vendent, aux erreurs de ceux qui les adminiſtrent, au poiſon des Vaiſſeaux dans leſquels on les prépare,

ſi vous faites attention aux maladies épidemiques engendrées par le mauvais air parmi des multitudes d'hommes raſſemblés, à celles qu'occaſionnent la delicateſſe de notre maniére de vivre, les paſſages alternatifs de l'intérieur de nos maiſons au grand air, l'uſage des habillemens pris ou quittés avec trop peu de précaution, & tous les ſoins que notre ſenſualité exceſſive a tournés en habitudes néceſſaires & dont la négligence ou la privation nous coûte enſuite la vie ou la ſanté; Si vous mettez en ligne de compte les incendies & les tremblemens de terre, qui, conſumant ou renverſant des Villes entiéres, en font périr les habitans par milliers; en un mot, ſi vous réuniſſez les dangers que toutes ces cauſes aſſemblent continuellement ſur nos têtes, vous ſentirez combien la Nature nous fait payer cher le mépris que nous avons fait de ſes leçons.

Je ne répéterai point ici ſur la guerre ce que j'en ai dit ailleurs; mais je voudrois que les gens inſtruits vouluſſent ou oſaſſent donner une fois au public le détail des horreurs qui ſe commettent dans les armées par les Entrepreneurs des vivres & des Hôpitaux, on verroit que leurs manœuvres non trop ſecrettes, par

lesquelles les plus brillantes armées se fondent en moins de rien, font plus périr de Soldats que n'en moissonne le fer ennemi; C'est encore un calcul non moins étonnant que celui des hommes que la mer engloutit tous les ans, soit par la faim, soit par le scorbut, soit par les Pyrates, soit par le feu, soit par les naufrages. Il est clair qu'il faut mettre aussi sur le compte de la propriété établie & par conséquent de la Société, les assassinats, les empoisonnemens, les vols de grands chemins, & les punitions mêmes de ces crimes, punitions nécessaires pour prevenir de plus grands maux, mais qui, pour le meurtre d'un homme, coutant la vie à deux ou davantage, ne laissent pas de doubler réellement la perte de l'espéce humaine. Combien de moyens honteux d'empêcher la naissance des hommes & de tromper la Nature? Soit par ces gouts brutaux & dépravés qui insultent son plus charmant ouvrage, gouts que les Sauvages ni les animaux ne connurent jamais, & qui ne sont nés dans les païs policés que d'une imagination corrompue; soit par ces avortemens secrets, dignes fruits de la débauche & de l'honneur vicieux; soit par l'exposition ou le meurtre d'une multitude d'enfans, vic-

times de la misére de leurs parens ou de la honte barbare de leurs Meres ; soit enfin par la mutilation de ces malheureux dont une partie de l'existence & toute la postérité sont sacrifiées à de vaines chansons, ou ce qui est pis encore, à la brutale jalousie de quelques hommes : Mutilation qui, dans ce dernier cas, outrage doublement la Nature, & par le traitement que reçoivent ceux qui la souffrent, & par l'usage auquel ils sont destinés. Que seroit-ce si j'entreprenois de montrer l'espéce humaine attaquée dans sa source même, & jusques dans le plus saint de tous les liens, où l'on n'ose plus écouter la Nature qu'après avoir consulté la fortune, & où le désordre civil confondant les vertus & les vices, la continence devient une précaution criminelle, & le refus de donner la vie à son semblable, un acte d'humanité ? Mais sans déchirer le voile qui couvre tant d'horreurs, contentons-nous d'indiquer le mal auquel d'autres doivent apporter le remède.

Qu'on ajoûte à tout cela cette quantité de métiers mal-sains qui abrégent les jours ou détruisent le temperament ; tels que sont les travaux des mines, les diverses préparations des métaux, des mineraux, sur-tout du Plomb, du Cuivre, du

Mercure, du Cobolt, de l'Arcenic, du Realgar; ces autres métiers perilleux qui coutent tous les jours la vie à quantité d'ouvriers, les uns Couvreurs, d'autres Charpentiers, d'autres Maſſons, d'autres travaillant aux carriéres; qu'on réuniſſe, dis-je, tous ces objets, & l'on pourra voir dans l'établiſſement & la perfection des Sociétés les raiſons de la diminution de l'eſpéce, obſervée par plus d'un Philoſophe.

Le luxe, impoſſible à prevenir chez des hommes avides de leurs propres commodités & de la conſidération des autres, achéve bientôt le mal que les Sociétés ont commencé, & ſous prétexte de faire vivre les pauvres qu'il n'eût pas fallu faire, il appauvrit tout le reſte, & dépeuple l'Etat tôt ou tard.

Le luxe eſt un reméde beaucoup pire que le mal qu'il prétend guerir; ou plutôt, il eſt lui-même le pire de tous les maux, dans quelque Etat grand ou petit que ce puiſſe être, & qui pour nourrir des foules de Valets & de miſérables qu'il a faits, accable & ruine le laboureur & le Citoyen: Semblable à ces vents brulants du midi qui couvrant l'herbe & la verdure d'inſectes dévorans, ôtent la ſubſiſtance aux animaux utiles, & portent la diſette

& la mort dans tous les lieux où ils ſe font ſentir.

De la Société & du luxe qu'elle engendre, naiſſent les Arts liberaux & mécaniques, le Commerce, les Lettres, & toutes ces inutilités qui font fleurir l'induſtrie, enrichiſſent & perdent les Etats. La raiſon de ce dépériſſement eſt très-ſimple. Il eſt aiſé de voir que par ſa nature l'agriculture doit être le moins lucratif de tous les arts; parce que ſon produit étant de l'uſage le plus indiſpenſable pour tous les hommes, le prix en doit être proportionné aux facultés des plus pauvres. Du même principe on peut tirer cette régle, qu'en général les Arts ſont lucratifs en raiſon inverſe de leur utilité, & que les plus néceſſaires doivent enfin devenir les plus négligés. Par où l'on voit ce qu'il faut penſer des vrais avantages de l'induſtrie & de l'effet réel qui reſulte de ſes progrès.

Telles ſont les cauſes ſenſibles de toutes les miſéres où l'opulence précipite enfin les Nations les plus admirées. A meſure que l'induſtrie & les arts s'étendent & fleuriſſent, le cultivateur mépriſé, chargé d'impôts néceſſaires à l'entretien du Luxe, & condamné à paſſer ſa vie entre le travail & la faim, abandonne ſes champs,

pour aller chercher dans les Villes le pain qu'il y devroit porter. Plus les capitales frapent d'admiration les yeux ſtupides du Peuple ; plus il faudroit gémir de voir les Campagnes abandonnées, les terres en friche, & les grands chemins inondés de malheureux Citoyens devenus mandians ou voleurs, & deſtinés à finir un jour leur miſére ſur la roüe ou ſur un fumier. C'eſt ainſi que l'Etat s'enrichiſſant d'un côté, s'affoiblit & ſe dépeuple de l'autre, & que les plus puiſſantes Monarchies, après bien des travaux pour ſe rendre opulentes & déſertes, finiſſent par devenir la proye des Nations pauvres qui ſuccombent à la funeſte tentation de les envahir, & qui s'enrichiſſent & s'affoibliſſent à leur tour, juſqu'à-ce qu'elles ſoient elles-mêmes envahies & détruites par d'autres.

Qu'on daigne nous expliquer une fois ce qui avoit pu produire ces nuées de Barbares qui durant tant de ſiécles ont inondé l'Europe, l'Aſie & l'Afrique ? Etoit-ce à l'induſtrie de leurs Arts, à la Sageſſe de leurs Loix, à l'excellence de leur police, qu'ils devoient cette prodigieuſe population ? Que nos ſavans veuillent bien nous dire pourquoi, loin de multiplier à ce point, ces hommes feroces &

brutaux, ſans lumiéres, ſans frein, ſans éducation, ne s'entre-égorgeoient pas tous à chaque inſtant, pour ſe diſputer leur pâture ou leur chaſſe ? Qu'ils nous expliquent comment ces miſérables ont eu ſeulement la hardieſſe de regarder en face de ſi habiles gens que nous étions, avec une ſi belle diſcipline militaire, de ſi beaux Codes, & de ſi ſages Loix ? Enfin pourquoi, depuis que la Société s'eſt perfectionnée dans les païs du Nord & qu'on y a tant pris de peine pour apprendre aux hommes leurs devoirs mutuels & l'art de vivre agréablement & paiſiblement enſemble, on n'en voit plus rien ſortir de ſemblable à ces multitudes d'hommes qu'il produiſoit autrefois ? J'ai bien peur que quelqu'un ne s'aviſe à la fin de me répondre que toutes ces grandes choſes, ſavoir les Arts, les Sciences & les Loix, ont été très-Sagement inventées par les hommes, comme une peſte Salutaire pour prévenir l'exceſſive multiplication de l'eſpéce, de peur que ce monde, qui nous eſt deſtiné, ne devint à la fin trop petit pour ſes habitans.

Quoi donc ? Faut-il détruire les Sociétés, anéantir le tien & le mien, & retourner vivre dans les forêts avec les Ours ? Conſéquence à la maniére de mes adver-

ſaires, que j'aime autant prévenir que de leur laiſſer la honte de la tirer. O vous, à qui la voix celeſte ne s'eſt point fait entendre, & qui ne reconnoiſſez pour votre eſpéce d'autre deſtination que d'achever en paix cette courte vie; vous qui pouvez laiſſer au milieu des Villes vos funeſtes acquiſitions, vos eſprits inquiets, vos cœurs corrompus & vos déſirs effrénés; reprenez, puiſqu'il dépend de vous, votre antique & premiére innocence; allez dans les bois perdre la vue & la mémoire des crimes de vos contemporains, & ne craignez point d'avilir votre eſpéce, en renonçant à ſes lumiéres pour renoncer à ſes vices. Quant aux hommes ſemblables à moi, dont les paſſions ont détruit pour toujours l'originelle ſimplicité, qui ne peuvent plus ſe nourrir d'herbe & de gland, ni ſe paſſer de Loix & de Chefs; Ceux qui furent honorés dans leur premier Père de leçons ſurnaturelles; ceux qui verront dans l'intention de donner d'abord aux actions humaines une moralité qu'elles n'euſſent de long-tems acquiſe, la raiſon d'un précepte indifférent par lui-même & inexplicable dans tout autre Syſtême: Ceux, en un mot, qui ſont convaincus que la voix divine appella tout le Genre-humain aux lumié-

res & au bonheur des celeſtes Intelligences ; tous ceux-là tâcheront, par l'exercice des vertus qu'ils s'obligent à pratiquer en apprenant à les connoître, à mériter le prix éternel qu'ils en doivent attendre ; ils reſpecteront les ſacrés liens des Sociétés dont ils ſont les membres ; ils aimeront leurs ſemblables & les ſerviront de tout leur pouvoir ; Ils obéiront ſcrupuleuſement aux Loix, & aux hommes qui en ſont les Auteurs & les Miniſtres ; Ils honoreront ſur-tout les bons & ſages Princes qui ſauront prévenir, guérir ou pallier cette foule d'abus & de maux toujours prêts à nous accabler ; Ils animeront le zèle de ces dignes Chefs, en leur montrant ſans crainte & ſans flaterie la grandeur de leur tâche & la rigueur de leur devoir : Mais ils n'en mépriſeront pas moins une conſtitution qui ne peut ſe maintenir qu'à l'aide de tant de gens reſpectables qu'on déſire plus ſouvent qu'on ne les obtient, & de laquelle, malgré tous leurs ſoins, naiſſent toujours plus de calamités réelles que d'avantages apparens.

Pag. 25.

(*8.) Parmi les hommes que nous connoiſſons, ou par nous-mêmes, ou par

les Hiſtoriens, ou par les voyageurs; les uns ſont noirs, les autres blancs, les autres rouges; les uns portent de longs cheveux, les autres n'ont que de la laine friſée; les uns ſont preſque tout velus, les autres n'ont pas même de Barbe, il y a eu & il y a peut-être encore des Nations d'hommes d'une taille giganteſque, & laiſſant à part la fable des Pygmées qui peut bien n'être qu'une exagération, on ſait que les Lappons & ſur-tout les Groenlandois ſont fort au-deſſous de la taille moyenne de l'homme; on prétend même qu'il y a des Peuples entiers qui ont des queües comme les quadrupédes; Et ſans ajoûter une foi aveugle aux relations d'Hérodote & de Cteſias, on en peut du moins tirer cette opinion très-vraiſemblable, que ſi l'on avoit pu faire de bonnes obſervations dans ces tems anciens où les peuples divers ſuivoient des maniéres de vivre plus différentes entre elles qu'ils ne ſont aujourd'hui, on y auroit auſſi remarqué dans la figure & l'habitude du corps, des variétés beaucoup plus frappantes. Tous ces faits, dont il eſt aiſé de fournir des preuves inconteſtables, ne peuvent ſurprendre que ceux qui ſont accoutumés à ne regarder que les objets qui les environnent, & qui ignorent les

puiſſants effets de la diverſité des Climats, de l'air, des alimens, de la maniére de vivre, des habitudes en général, & ſurtout la force étonnante des mêmes cauſes, quand elles agiſſent continuellement ſur de longues ſuites de générations. Aujourd'hui que le commerce, les Voyages, & les conquêtes, réuniſſent davantage les Peuples divers, & que leurs maniéres de vivre ſe rapprochent ſans ceſſe par la frequente communication, on s'apperçoit que certaines différences nationales ont diminué, & par exemple, chacun peut remarquer que les François d'aujourd'hui ne ſont plus ces grands corps blancs & blonds décrits par les Hiſtoriens Latins; quoique le tems joint au mélange des Francs & des Normands, blancs & blonds eux-mêmes, eût dû rétablir ce que la frequentation des Romains avoit pu ôter à l'influence du Climat, dans la conſtitution naturelle & le teint des habitans. Toutes ces obſervations ſur les variétés que mille cauſes peuvent produire & ont produit en effet dans l'Eſpéce humaine, me font douter ſi divers animaux ſemblables aux hommes, pris par les voyageurs pour des Bêtes ſans beaucoup d'examen, ou à cauſe de quelques différences qu'ils remarquoient dans la conformation extérieu-

re, ou seulement parce que ces Animaux ne parloient pas, ne seroient point en effet de véritables hommes Sauvages, dont la race dispersée anciennement dans les bois n'avoit eu occasion de développer aucune de ses facultés virtuelles, n'avoit acquis aucun degré de perfection, & se trouvoit encore dans l'état primitif de Nature. Donnons un exemple de ce que je veux dire.

„ On trouve, dit le traducteur de „ l'Hist. des Voyages, dans le Royaume „ de Congo, quantité de ces grands „ Animaux qu'on nomme *Orang-Outang* „ aux Indes Orientales, qui tiennent „ comme le milieu entre l'espéce humaine „ & les Babouins. Battel raconte que dans „ les forêts de Mayomba au Royaume de „ Loango, on voit deux sortes de Monstres dont les plus grands se nomment „ *Pongos* & les autres *Enjokus*. Les premiers ont une ressemblance exacte avec „ l'homme; mais ils sont beaucoup plus „ gros, & de fort haute taille. Avec un „ visage humain, ils ont les yeux fort enfoncés. Leurs mains, leurs joues, leurs „ oreilles sont sans poil, à l'exception des „ sourcils qu'ils ont fort longs. Quoiqu'ils „ ayent le reste du corps assez velu, le „ poil n'en est pas fort épais, & sa cou-

„ leur eſt brune. Enfin, la ſeule partie „ qui les diſtingue des hommes eſt la „ jambe qu'ils ont ſans mollet. Ils mar- „ chent droits en ſe tenant de la main le „ poil du Cou ; leur retraite eſt dans les „ bois ; Ils dorment ſur les Arbres, & s'y „ font une eſpéce de toit qui les met à „ couvert de la pluye. Leurs alimens ſont „ des fruits ou des noix Sauvages. Jamais „ ils ne mangent de chair. L'uſage des „ Négres qui traverſent les forêts, eſt d'y „ allumer des feux pendant la nuit. Ils „ remarquent que le matin à leur départ „ les Pongos prennent leur place autour „ du feu, & ne ſe retirent pas qu'il ne „ ſoit éteint : car avec beaucoup d'adreſſe, „ ils n'ont point aſſez de ſens pour l'en- „ tretenir en y apportant du bois,

„ Ils marchent quelques-fois en troupes „ & tuent les Négres qui traverſent les „ forêts. Ils tombent même ſur les éle- „ phans qui viennent paître dans les lieux „ qu'ils habitent, & les incommodent ſi „ fort à coups de poing ou de bâtons „ qu'ils les forcent à prendre la fuite en „ pouſſant des cris. On ne prend jamais „ de Pongos en vie ; parce qu'ils ſont ſi „ robuſtes que dix hommes ne ſuffiroient „ pas pour les arrêter : Mais les Négres „ en prennent quantité de Jeunes après

„ avoir

„ avoir tué la Mére, au Corps de la-
„ quelle le petit s'attache fortement :
„ lorſqu'un de ces Animaux meurt, les
„ autres couvrent ſon corps d'un Amas
„ de branches ou de feuillages. Purchaſs
„ ajoute que dans les converſations qu'il
„ avoit eues avec Battel, il avoit appris
„ de lui-même qu'un Pongo lui enleva
„ un petit Négre qui paſſa un mois entier
„ dans la Société de ces Animaux ; Car
„ ils ne font aucun mal aux hommes
„ qu'ils ſurprennent, du moins lorſque
„ ceux-ci ne les regardent point, comme
„ le petit Négre l'avoit obſervé. Battel
„ n'a point décrit la ſeconde eſpéce de
„ monſtre.

„ Dapper confirme que le Royaume de
„ Congo eſt plein de ces animaux qui
„ portent aux Indes le nom d'Orang-Ou-
„ tang, c'eſt-à-dire, habitans des bois, &
„ que les Afriquains nomment Quojas-
„ Morros. Cette Bête, dit-il, eſt ſi ſem-
„ blable à l'homme, qu'il eſt tombé dans
„ l'eſprit à quelques voyageurs qu'elle
„ pouvoit être ſortie d'une femme &
„ d'un ſinge : chimére que les Négres
„ mêmes rejettent. Un de ces animaux
„ fut tranſporté de Congo en Hollande
„ & préſenté au Prince d'Orange Fre-
„ deric-Henri. Il étoit de la hauteur

„ d'un Enfant de trois ans & d'un em-
„ bonpoint médiocre, mais quarré &
„ bien proportionné, fort agile & fort
„ vif; les jambes charnues & robuſtes,
„ tout le devant du corps nud, mais le
„ derriére couvert de poils noirs. A la
„ premiére vue, ſon viſage reſſembloit à
„ celui d'un homme, mais il avoit le nés
„ plat & recourbé; ſes oreilles étoient
„ auſſi celles de l'Eſpéce humaine; ſon
„ ſein, car c'étoit une femelle, étoit po-
„ telé, ſon nombril enfoncé, ſes épaules
„ fort bien jointes, ſes mains diviſées en
„ doigts & en pouces, ſes mollets & ſes
„ talons gras & charnus. Il marchoit
„ ſouvent droit ſur ſes jambes, il étoit
„ capable de lever & porter des fardeaux
„ aſſez lourds. Lorſqu'il vouloit boire,
„ il prenoit d'une main le couvercle du
„ pot, & tenoit le fond, de l'autre. En-
„ ſuite il s'eſſuyoit gracieuſement les lé-
„ vres. Il ſe couchoit pour dormir, la tête
„ ſur un Couſſin, ſe couvrant avec tant
„ d'adreſſe qu'on l'auroit pris pour un
„ homme au lit. Les Négres font d'étran-
„ ges recits de cet animal. Ils aſſurent non-
„ ſeulement qu'il force les femmes & les
„ filles, mais qu'il oſe attaquer des hom-
„ mes armés; En un mot il y a beaucoup
„ d'apparence que c'eſt le Satyre des An-

„ciens. Merolla ne parle peut-être que
„de ces Animaux lorſqu'il raconte que
„les Négres prennent quelques fois dans
„leurs chaſſes des hommes & des femmes
„Sauvages.

Il eſt encore parlé de ces eſpéces d'animaux Antropoformes dans le troiſiéme tome de la même Hiſtoire des Voyages ſous le nom de *Beggos* & de *Mandrills*; mais pour nous en tenir aux relations précédentes on trouve dans la deſcription de ces prétendus monſtres des conformités frapantes avec l'eſpéce humaine, & des différences moindres que celles qu'on pourroit aſſigner d'homme à homme. On ne voit point dans ces paſſages les raiſons ſur leſquelles les Auteurs ſe fondent pour refuſer aux Animaux en queſtion le nom d'hommes Sauvages, mais il eſt aiſé de conjecturer que c'eſt à cauſe de leur ſtupidité, & auſſi parce qu'ils ne parloient pas; raiſons foibles pour ceux qui ſavent que quoique l'organe de la parole ſoit naturel à l'homme, la parole elle-même ne lui eſt pourtant pas naturelle, & qui connoiſſent juſqu'à quel point ſa perfectibilité peut avoir élevé l'homme Civil au-deſſus de ſon état original. Le petit nombre de lignes que contiennent ces deſcriptions nous font

faire juger combien ces Animaux ont été mal obſervés & avec quels préjugés ils ont été vus. Par exemple, ils ſont qualifiés de monſtres, & cependant on convient qu'ils engendrent. Dans un endroit Battel dit que les Pongos tuent les Négres qui traverſent les forêts; dans un autre Purchaſs ajoûte qu'ils ne leur font aucun mal, même quand ils les ſurprennent; du moins lorſque les Négres ne s'attachent pas à les regarder. Les Pongos s'aſſemblent autour des feux allumés par les Négres, quand ceux-ci ſe retirent, & ſe retirent à leur tour quand le feu eſt éteint; voilà le fait; voici maintenant le commentaire de l'obſervateur; *Car avec beaucoup d'adreſſe, ils n'ont pas aſſez de ſens pour l'entretenir en y apportant du bois.* Je voudrois deviner comment Battel ou Purchaſs ſon compilateur a pû ſavoir que la retraite des Pongos étoit un effet de leur bétiſe plutôt que de leur volonté. Dans un Climat tel que Loango, le feu n'eſt pas une choſe fort néceſſaire aux Animaux, & ſi les Négres en allument, c'eſt moins contre le froid que pour effrayer les bêtes feroces; il eſt donc très-ſimple qu'après avoir été quelque tems réjouis par la flamme ou s'être bien réchauffés, les Pongos s'ennuyent

de reſter toujours à la même place, & s'en aillent à leur pâture, qui demande plus de tems que s'ils mangeoient de la chair. D'ailleurs, on ſait que la plûpart des Animaux, ſans en excepter l'homme, ſont naturellement pareſſeux, & qu'ils ſe refuſent à toutes ſortes de ſoins qui ne ſont pas d'une abſolue néceſſité. Enfin il paroît fort étrange que les Pongos dont on vante l'adreſſe & la force, les Pongos qui ſavent enterrer leurs morts & ſe faire des toits de branchages, ne ſachent pas pouſſer des tiſons dans le feu. Je me ſouviens d'avoir vû un ſinge faire cette même maneuvre qu'on ne veut pas que les Pongos puiſſent faire; il eſt vrai que mes idées n'étant pas alors tournées de ce côté, je fis moi-même la faute que je reproche à nos voyageurs, & je négligeai d'examiner ſi l'intention du ſinge étoit en effet d'entretenir le feu, ou ſimplement, comme je crois, d'imiter l'action d'un homme. Quoiqu'il en ſoit, il eſt bien démontré que le Singe n'eſt pas une variété de l'homme, non-ſeulement parce qu'il eſt privé de la faculté de parler, mais ſurtout parce qu'on eſt ſûr que ſon eſpéce n'a point celle de ſe perfectionner qui eſt le caractére ſpécifique de l'eſpéce humaine. Expériences qui ne paroiſſent pas avoir

été faites ſur le Pongos & l'Orang-Outang avec aſſez de ſoin pour en pouvoir tirer la même concluſion. Il y auroit pourtant un moyen par lequel, ſi l'Orang-Outang ou d'autres étoient de l'eſpéce humaine, les obſervateurs les plus groſſiers pourroient s'en aſſurer même avec demonſtration; mais outre qu'une ſeule génération ne ſuffiroit pas pour cette expérience, elle doit paſſer pour impraticable, parce qu'il faudroit que ce qui n'eſt qu'une ſuppoſition fût démontré vrai, avant que l'épreuve qui devroit conſtater le fait, pût être tentée innocemment.

Les Jugemens précipités, & qui ne ſont point le fruit d'une raiſon éclairée, ſont ſujets à donner dans l'excès. Nos voyageurs font ſans façon des bêtes ſous les noms de *Pongos*, de *Mandrills*, d'*Orang-Outang*, de ces mêmes Etres dont ſous le nom de *Satyres*, de *Faunes*, de *Silvains*, les Anciens faiſoient des Divinités. Peut-être après des recherches plus exactes trouvera-t-on que ce ſont des hommes. En attendant, il me paroît qu'il y a bien autant de raiſon de s'en rapporter là-deſſus à Merolla, Religieux lettré, témoins oculaire, & qui avec toute ſa naiveté ne laiſſoit pas d'être homme d'eſprit,

qu'au Marchand Battel, à Dapper, à Purchaſſ, & aux autres Compilateurs.

Quel jugement penſe-t-on qu'euſſent porté de pareils Obſervateurs ſur l'Enfant trouvé en 1694. dont j'ai déja parlé ci-devant, qui ne donnoit aucune marque de raiſon, marchoit ſur ſes pieds & ſur ſes mains, n'avoit aucun langage & formoit des ſons qui ne reſſembloient en rien à ceux d'un homme. Il fut long-tems, continue le même Philoſophe qui me fournit ce fait, avant de pouvoir proferer quelques paroles, encore le fit-il d'une maniére barbare. Auſſi-tôt qu'il put parler, on l'interrogea ſur ſon premier état, mais il ne s'en ſouvint non plus que nous nous ſouvenons de ce qui nous eſt arrivé au Berceau. Si malheureuſement pour lui cet enfant fût tombé dans les mains de nos voyageurs, on ne peut douter qu'après avoir remarqué ſon ſilence & ſa ſtupidité, ils n'euſſent pris le parti de le renvoyer dans les bois ou de l'enfermer dans une Ménagerie; après quoi ils en auroient ſavamment parlé dans de belles rélations, comme d'une Bête fort curieuſe qui reſſembloit aſſez à l'homme.

Depuis trois ou quatre cent ans que les habitans de l'Europe inondent les autres parties du monde & publient ſans

ceſſe de nouveaux recueils de voyages & de rélations, je ſuis perſuadé que nous ne connoiſſons d'hommes que les ſeuls Européens; encore paroît-il aux préjugés ridicules qui ne ſont pas éteints, même parmi les Gens de Lettres, que chacun ne fait guéres ſous le nom pompeux d'étude de l'homme, que celle des hommes de ſon pays. Les particuliers ont beau aller & venir, il ſemble que la Philoſophie ne voyage point, auſſi celle de chaque Peuple eſt-elle peu propre pour un autre. La cauſe de ceci eſt manifeſte, au moins pour les contrées éloignées: Il n'y a guéres que quatre ſortes d'hommes qui faſſent des voyages de long cours; les Marins, les Marchands, les Soldats, & les Miſſionaires; Or on ne doit guéres s'attendre que les trois premiéres Claſſes fourniſſent de bons Obſervateurs, & quant à ceux de la quatriéme, occupés de la vocation ſublime qui les appelle, quand ils ne ſeroient pas ſujets à des préjugés d'état comme tous les autres, on doit croire qu'ils ne ſe livreroient pas volontiers à des recherches qui paroiſſent de pure curioſité, & qui les détourneroient des travaux plus importans auxquels ils ſe deſtinent. D'ailleurs, pour prêcher utilement l'Evangile il ne faut que du zèle, &

Dieu donne le reſte ; mais pour étudier les hommes il faut des talens que Dieu ne s'engage à donner à perſonne, & qui ne ſont pas toujours le partage des Saints. On n'ouvre pas un livre de voyages où l'on ne trouve des deſcriptions de caractères & de mœurs ; mais on eſt tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tant décrit de choſes, n'ont dit que ce que chacun ſavoit déja, n'ont ſu appercevoir à l'autre bout du monde que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer ſans ſortir de leur rue, & que ces traits vrais qui diſtinguent les Nations, & qui frapent les yeux faits pour voir, ont preſque toujours échapé aux leurs. De-là eſt venu ce bel adage de morale, ſi rebatu par la tourbe Philoſopheſque, que les hommes ſont partout les mêmes, qu'ayant par-tout les mêmes paſſions & les mêmes vices, il eſt aſſez inutile de chercher à caractériſer les différens Peuples ; ce qui eſt à peu près auſſi bien raiſonné que ſi l'on diſoit qu'on ne ſauroit diſtinguer Pierre d'avec Jaques, parce qu'ils ont tous deux un nés, une bouche & des yeux.

Ne verra-t-on jamais renaître ces tems heureux où les Peuples ne ſe mêloient point de Philoſopher, mais où les Platons, les Thalés & les Pythagores épris

d'un ardent déſir de ſavoir, entreprenoient les plus grands voyages uniquement pour s'inſtruire, & alloient au loin ſecouer le joug des préjugés Nationaux, apprendre à connoître les hommes par leurs conformités & par leurs différences, & acquerir ces connoiſſances univerſelles qui ne ſont point celles d'un Siécle ou d'un pays excluſivement, mais qui, étant de tous les tems & de tous les lieux, ſont, pour ainſi dire, la ſcience commune des ſages ?

On admire la magnificence de quelques curieux qui ont fait ou fait faire à grands frais des voyages en Orient avec des Savans & des Peintres, pour y deſſiner des maſures & déchiffrer ou copier des Inſcriptions : mais j'ai peine à concevoir comment dans un ſiécle où l'on ſe pique de belles connoiſſances il ne ſe trouve pas deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en genie, tous deux aimant la gloire & aſpirant à l'immortalité, dont l'un ſacrifie vingt mille écus de ſon bien & l'autre dix ans de ſa vie à un célébre voyage autour du monde, pour y étudier, non toujours des pierres & des plantes, mais une fois les hommes & les mœurs, & qui après tant de ſiécles employés à meſurer & conſiderer la

maiſon, s'aviſent enfin d'en vouloir connoître les habitans.

Les Académiciens qui ont parcouru les parties Septentrionales de l'Europe & Méridionales de l'Amérique avoient plus pour objet de les viſiter en Géometres qu'en Philoſophes. Cependant, comme ils étoient à la fois l'un & l'autre, on ne peut pas regarder comme tout à fait inconnues les régions qui ont été vues & décrites par les La Condamine & les Maupertuis. Le Jouaillier Chardin qui a voyagé comme Platon, n'a rien laiſſé à dire ſur la Perſe; la Chine paroît avoir été bien obſervée par les Jéſuites. Kempfer donne une idée paſſable du peu qu'il a vu dans le Japon. A ces rélations près, nous ne connoiſſons point les Peuples des Indes Orientales, fréquentées uniquement par des Européens plus curieux de remplir leurs bourſes que leurs têtes. L'Afrique entiére & ſes nombreux habitans, auſſi ſinguliers par leur caractére que par leur couleur, ſont encore à examiner; toute la terre eſt couverte de Nations dont nous ne connoiſſons que les noms, & nous nous mêlons de juger le genre-humain! Suppoſons un Monteſquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hom-

mes de cette trempe, voyageant pour inſtruire leurs compatriotes, obſervant & décrivant comme ils ſavent faire la Turquie, l'Egipte, la Barbarie, l'Empire de Maroc, la Guinée, le pays des Caffres, l'intérieur de l'Afrique & ſes côtes Orientales, les Malabares, le Mogol, les rives du Gange, les Royaumes de Siam, de Pegu & d'Ava, la Chine, la Tartarie, & ſur-tout le Japon; puis dans l'autre Hemiſphére le Méxique, le Perou, le Chili, les Terres Magellaniques, ſans oublier les Patagons vrais ou faux, le Tucuman, le Paraguai s'il étoit poſſible, le Brezil, enfin les Caraïbes, la Floride & toutes les contrées Sauvages, voyage le plus important de tous & celui qu'il faudroit faire avec le plus de ſoin; ſuppoſons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courſes mémorables, fiſſent enſuite à loiſir l'Hiſtoire Naturelle, Morale & Politique de ce qu'ils auroient vu, nous verrions nous-mêmes ſortir un monde nouveau de deſſous leur plume, & nous apprendrions ainſi à connoître le nôtre: Je dis que quand de pareils Obſervateurs affirmeront d'un tel Animal que c'eſt un homme, & d'un autre que c'eſt une bête, il faudra les en croire; mais ce ſeroit une grande ſimplicité de s'en rapporter là-

dessus à des voyageurs grossiers, sur lesquels on seroit quelques fois tenté de faire la même question qu'ils se mêlent de resoudre sur d'autres animaux.

Pag. 26.

(* 9.) Cela me paroît de la derniére évidence, & je ne saurois concevoir d'où nos Philosophes peuvent faire naître toutes les passions qu'ils prêtent à l'homme Naturel. Excepté le seul nécessaire Physique, que la Nature même demande, tous nos autres besoins ne sont tels que par l'habitude avant laquelle ils n'étoient point des besoins, ou par nos désirs, & l'on ne désire point ce qu'on n'est pas en état de connoître. D'où il suit que l'homme sauvage ne désirant que les choses qu'il connoît & ne connoissant que celles dont la possession est en son pouvoir ou facile à acquerir, rien ne doit être si tranquille que son ame & rien si borné que son esprit.

Pag. 34.

(* 10.) Je trouve dans le Gouvernement Civil de Locke une objection qui me paroît trop spécieuse pour qu'il me soit permis de la dissimuler. „ La fin

» de la ſociété entre le Mâle & la Femel-
» le, dit ce Philoſophe, n'étant pas
» ſimplement de procréer, mais de con-
» tinuer l'eſpéce, cette ſociété doit durer,
» même après la procréation, du moins
» auſſi long-tems qu'il eſt néceſſaire pour
» la nourriture & la conſervation des
» procréés, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce qu'ils
» ſoient capables de pourvoir eux-mêmes
» à leurs beſoins. Cette régle que la ſa-
» geſſe infinie du créateur a établie ſur
» les œuvres de ſes mains, nous voyons
» que les créatures inférieures à l'homme
» l'obſervent conſtamment & avec exacti-
» tude. Dans ces animaux qui vivent
» d'herbe, la Société entre le mâle & la
» femelle ne dure pas plus long-tems que
» chaque acte de copulation, parce que
» les mamelles de la Mere étant ſuffiſantes
» pour nourrir les petits juſqu'à ce qu'ils
» ſoient capables de paître l'herbe, le
» mâle ſe contente d'engendrer & il ne ſe
» mêle plus après cela de la femelle ni
» des petits, à la ſubſiſtance deſquels il
» ne peut rien contribuer. Mais au re-
» gard des bêtes de proye, la Société
» dure plus long-tems, à cauſe que la
» Mere ne pouvant pas bien pourvoir à
» ſa ſubſiſtance propre & nourrir en même
» tems ſes petits par ſa ſeule proye, qui

„ eſt une voye de ſe nourrir & plus la-
„ borieuſe & plus dangereuſe que n'eſt
„ celle de ſe nourrir d'herbe, l'aſſiſtance
„ du mâle eſt tout à fait néceſſaire pour
„ le maintien de leur commune famille „
„ ſi l'on peut uſer de ce terme ; laquelle
„ juſqu'à ce qu'elle puiſſe aller chercher
„ quelque proye ne ſauroit ſubſiſter que
„ par les ſoins du Mâle & de la Femelle.
„ On remarque le même dans tous les oi-
„ ſeaux, ſi l'on excepte quelques oiſeaux
„ Domeſtiques qui ſe trouvent dans des
„ lieux où la continuelle abondance de
„ nourriture exempte le mâle du ſoin de
„ nourrir les petits ; on voit que pendant
„ que les petits dans leur nid ont beſoin
„ d'alimens, le mâle & la femelle y en
„ portent, juſqu'à ce que ces petits-là
„ puiſſent voler & pourvoir à leur ſub-
„ ſiſtance.

„ Et en cela, à mon avis, conſiſte la
„ principale, ſi ce n'eſt la ſeule raiſon
„ pourquoi le mâle & la femelle dans
„ le Genre humain ſont obligés a une So-
„ ciété plus longue que n'entretiennent
„ les autres créatures. Cette raiſon eſt que
„ la femme eſt capable de concevoir &
„ eſt pour l'ordinaire derechef groſſe &
„ fait un nouvel enfant, long-tems avant
„ que le précédent ſoit hors d'état de ſe

„ paſſer du ſecours de ſes parens & puiſſe
„ lui-même pourvoir à ſes beſoins. Ainſi
„ un Pére étant obligé de prendre ſoin de
„ ceux qu'il a engendrés, & de prendre
„ ce ſoin là pendant long-tems, il eſt
„ auſſi dans l'obligation de continuer à
„ vivre dans la Société conjugale avec
„ la même femme de qui il les a eus, &
„ de demeurer dans cette Société beau-
„ coup plus long-tems que les autres
„ créatures, dont les petits pouvant ſub-
„ ſiſter d'eux-mêmes, avant que le tems
„ d'une nouvelle procréation vienne, le
„ lien du mâle & de la femelle ſe rompt
„ de lui-même, & l'un & l'autre ſe trou-
„ vent dans une pleine liberté, juſqu'à ce
„ que cette ſaiſon qui a coutume de ſol-
„ liciter les animaux à ſe joindre enſem-
„ ble, les oblige à ſe choiſir de nouvelles
„ compagnes. Et ici l'on ne ſauroit admi-
„ rer aſſez la ſageſſe du créateur, qui
„ ayant donné à l'homme des qualités
„ propres pour pourvoir à l'avenir auſſi
„ bien qu'au préſent a voulu & a fait en
„ ſorte que la Société de l'homme durât
„ beaucoup plus long-tems que celle du
„ mâle & de la femelle parmi les autres
„ créatures; afin que par-là l'induſtrie
„ de l'homme & de la femme fût plus
„ excitée, & que leurs intérêts fuſſent

„ mieux unis, dans la vue de faire des
„ proviſions pour leurs enfans & de leur
„ laiſſer du bien: rien ne pouvant être
„ plus préjudiciable à des Enfans qu'une
„ conjonction incertaine & vague ou une
„ diſſolution facile & fréquente de la
„ Société conjugale.

Le même amour de la vérité qui m'a fait expoſer ſincérement cette objection, m'excite à l'accompagner de quelques remarques, ſi non pour la réſoudre, au moins pour l'éclaircir.

1. J'obſerverai d'abord que les preuves morales n'ont pas une grande force en matiére de Phyſique & qu'elles ſervent plutôt à rendre raiſon des faits exiſtans qu'à conſtater l'exiſtence réelle de ces faits. Or tel eſt le genre de preuve que Mr. Locke employe dans le paſſage que je viens de rapporter; car quoiqu'il puiſſe être avantageux à l'eſpéce humaine que l'union de l'homme & de la femme ſoit permanente, il ne s'enſuit pas que cela ait été ainſi établi par la Nature, autrement il faudroit dire qu'elle a auſſi inſtitué la Société Civile, les Arts, le Commerce & tout ce qu'on prétend être utile aux hommes.

2. J'ignore où Mr. Locke a trouvé qu'entre les animaux de proye la Société

du Mâle & de la Femelle dure plus long-tems que parmi ceux qui vivent d'herbe, & que l'un aide à l'autre à nourrir les petits : Car on ne voit pas que le Chien, le Chat, l'Ours, ni le Loup reconnoiſſent leur femelle mieux que le Cheval, le Bellier, le Taureau, le Cerf ni tous les autres Quadrupédes ne reconnoiſſent la leur. Il ſemble au contraire que ſi le ſecours du mâle étoit néceſſaire à la femelle pour conſerver ſes petits, ce ſeroit ſurtout dans les eſpéces qui ne vivent que d'herbe, parce qu'il faut fort long-tems à la Mere pour paître, & que durant tout cet intervalle elle eſt forcée de négliger ſa portée, au lieu que la proye d'une Ourſe ou d'une Louve eſt dévorée en un inſtant & qu'elle a ſans ſouffrir la faim, plus de tems pour allaîter ſes petits. Ce raiſonnement eſt confirmé par une obſervation ſur le nombre rélatif de mamelles & de petits qui diſtingue les eſpéces carnaciéres des frugivores & dont j'ai parlé dans la Note 6. Si cette obſervation eſt juſte & générale, la femme n'ayant que deux mamelles & ne faiſant guéres qu'un enfant à la fois, voilà une forte raiſon de plus pour douter que l'eſpéce humaine ſoit naturellement Carnaciére, de ſorte qu'il ſemble que pour tirer la concluſion

de Locke, il faudroit retourner tout à fait ſon raiſonnement. Il n'y a pas plus de ſolidité dans la même diſtinction appliquée aux oiſeaux. Car qui pourra ſe perſuader que l'union du Mâle & de la Femelle ſoit plus durable parmi les Vautours & les Corbeaux que parmi les Tourterelles ? Nous avons deux eſpéces d'oiſeaux domeſtiques, la Canne & le Pigeon, qui nous fourniſſent des exemples directement contraires au Syſtême de cet Auteur. Le Pigeon qui ne vit que de grain reſte uni à ſa femelle, & ils nourriſſent leurs petits en commun. Le Canard, dont la voracité eſt connue, ne reconnoît ni ſa femelle ni ſes petits, & n'aide en rien à leur ſubſiſtance ; Et parmi les Poules, eſpéce qui n'eſt guéres moins carnaciére, on ne voit pas que le Coq ſe mette aucunement en peine de la couvée. Que ſi dans d'autres eſpéces le Mâle partage avec la Femelle le ſoin de nourrir les petits, c'eſt que les Oiſeaux qui d'abord ne peuvent voler & que la Mére ne peut alaiter, ſont beaucoup moins en état de ſe paſſer de l'aſſiſtance du Pere que les Quadrupédes, à qui ſuffit la mamelle de la Mere, au moins durant quelque tems.

3. Il y a bien de l'incertitude ſur le fait principal qui ſert de baſe à tout le raiſon-

nement de M. Locke : Car pour ſavoir ſi comme il le prétend, dans le pur état de Nature la femme eſt pour l'ordinaire derechef groſſe & fait un nouvel enfant long-tems avant que le précédent puiſſe pourvoir lui-même à ſes beſoins, il faudroit des expériences qu'aſſurément Locke n'avoit pas faites & que perſonne n'eſt à portée de faire. La cohabitation continuelle du Mari & de la Femme eſt une occaſion ſi prochaine de s'expoſer à une nouvelle groſſeſſe qu'il eſt bien difficile de croire que la rencontre fortuite ou la ſeule impulſion du temperament produisît des effets auſſi fréquens dans le pur Etat de Nature que dans celui de la Société conjugale ; lenteur qui contribueroit peut-être à rendre les enfans plus robuſtes, & qui d'ailleurs pourroit être compenſée par la faculté de concevoir, prolongée dans un plus grand âge chez les femmes qui en auroient moins abuſé dans leur jeuneſſe. A l'égard des Enfans, il y a bien des raiſons de croire que leurs forces & leurs organes ſe développent plus tard parmi nous qu'ils ne faiſoient dans l'état primitif dont je parle. La foibleſſe originelle qu'ils tirent de la conſtitution des Parens, les ſoins qu'on prend d'envelopper & gêner tous leurs membres,

la moleſſe dans laquelle ils ſont élevés, peut-être l'uſage d'un autre lait que celui de leur Mere, tout contrarie & retarde en eux les premiers progrès de la Nature. L'application qu'on les oblige de donner à mille choſes ſur leſquelles on fixe continuellement leur attention tandis qu'on ne donne aucun exercice à leurs forces corporelles, peut encore faire une diverſion conſidérable à leur accroiſſement; de ſorte que, ſi au-lieu de ſurcharger & fatiguer d'abord leurs eſprits de mille maniéres, on laiſſoit exercer leurs Corps aux mouvemens continuels que la Nature ſemble leur demander, il eſt à croire qu'ils ſeroient beaucoup plutôt en état de marcher, d'agir, & de pourvoir eux-mêmes à leurs beſoins.

4. Enfin, M. Locke prouve tout au plus qu'il pourroit bien y avoir dans l'homme un motif de demeurer attaché à la femme lorſqu'elle a un Enfant; mais il ne prouve nullement qu'il a dû s'y attacher avant l'accouchement & pendant les neuf mois de la groſſeſſe. Si telle femme eſt indifférente à l'homme pendant ces neuf mois, ſi même elle lui devient inconnue, pourquoi la ſecourra-t-il après l'accouchement? pourquoi lui aidera-t-il à élever un Enfant qu'il ne ſait pas ſeulement lui

appartenir, & dont il n'a reſolu ni prévu la naiſſance ? Mr. Locke ſuppoſe évidemment ce qui eſt en queſtion : Car il ne s'agit pas de ſavoir pourquoi l'homme demeurera attaché à la femme après l'accouchement, mais pourquoi il s'attachera à elle après la conception. L'appetit ſatisfait, l'homme n'a plus beſoin de telle femme, ni la femme de tel homme. Celui-ci n'a pas le moindre ſouci ni peut-être la moindre idée des ſuites de ſon action. L'un s'en va d'un côté, l'autre d'un autre, & il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils ayent la mémoire de s'être connus : Car cette eſpéce de mémoire par laquelle un individu donne la préférence à un individu pour l'acte de la génération, éxige, comme je le prouve dans le texte, plus de progrès ou de corruption dans l'entendement humain, qu'on ne peut lui en ſuppoſer dans l'état d'animalité dont il s'agit ici. Une autre femme peut donc contenter les nouveaux déſirs de l'homme auſſi commodément que celle qu'il a déjà connue, & un autre homme contenter de même la femme, ſuppoſé qu'elle ſoit preſſée du même appetit pendant l'état de groſſeſſe, de quoi l'on peut raiſonnablement douter. Que ſi dans l'état de Nature la femme ne reſſent

plus la passion de l'amour après la conception de l'enfant, l'obstacle à sa Société avec l'homme en devient encore beaucoup plus grand, puisqu'alors elle n'a plus besoin ni de l'homme qui l'a fécondée ni d'aucun autre. Il n'y a donc dans l'homme aucune raison de rechercher la même femme, ni dans la femme aucune raison de rechercher le même homme. Le raisonnement de Locke tombe donc en ruine, & toute la Dialectique de ce Philosophe ne l'a pas garanti de la faute que Hobbes & d'autres ont commise. Ils avoient à expliquer un fait de l'Etat de Nature, c'est-à-dire, d'un état où les hommes vivoient isolés, & où tel homme n'avoit aucun motif de demeurer à côté de tel homme, ni peut-être les hommes de demeurer à côté les uns des autres, ce qui est bien pis; & ils n'ont pas songé à se transporter au-delà des Siécles de Société, c'est-à-dire, de ces tems où les hommes ont toujours une raison de demeurer près les uns des autres, & où tel homme a souvent une raison de demeurer à côté de tel homme ou de telle femme.

Pag. 35.

(*b.) Je me garderai bien de m'embarquer dans les réflexions Philosophi-

ques qu'il y auroit à faire ſur les avantages & les inconveniens de cette inſtitution des langues ; ce n'eſt pas à moi qu'on permet d'attaquer les erreurs vulgaires, & le peuple lettré reſpecte trop ſes préjugés pour ſupporter patiemment mes prétendus paradoxes. Laiſſons donc parler les Gens à qui l'on n'a point fait un Crime d'oſer prendre quelquefois le parti de la raiſon contre l'avis de la multitude. *Nec quidquam felicitati humani generis decederet, ſi, pulſâ tot linguarum peſte & confuſione, unam artem callerent mortales, & ſignis, motibus, geſtibuſque licitum foret quidvis explicare. Nunc verò ita comparatum eſt, ut animalium quæ vulgò bruta creduntur, melior longè quàm noſtra hâc in parte videatur conditio, utpote quæ promptiùs & forſan feliciùs, ſenſus & cogitationes ſuas ſine interprete ſignificent, quàm ulli queant mortales, præſertim ſi peregrino utantur ſermone.* Iſ. Voſſius de Poëmat. Cant. & Viribus Rythmi p. 66.

Pag. 43.

(*11.) Platon montrant combien les idées de la quantité diſcrette & de ſes rapports ſont néceſſaires dans le moindres

arts,

arts, se moque avec raison des Auteurs de son tems qui prétendoient que Palamède avoit inventé les nombres au siége de Troye, comme si, dit ce Philosophe, Agamemnon eût pu ignorer jusques-là combien il avoit de jambes? En effet, on sent l'impossibilité que la société & les arts fussent parvenus où ils étoient déja du tems du siége de Troye, sans que les hommes eussent l'usage des nombres & du calcul: mais la nécessité de connoître les nombres avant que d'acquerir d'autres connoissances n'en rend pas l'invention plus aisée à imaginer; les noms des nombres une fois connus, il est aisé d'en expliquer le sens & d'exciter les idées que ces noms représentent, mais pour les inventer, il fallut avant que de concevoir ces mêmes idées, s'être pour ainsi dire familiarisé avec les méditations philosophiques, s'être exercé à considérer les êtres par leur seule essence & indépendamment de toute autre perception, abstraction très-penible, très-métaphisique, très-peu naturelle & sans laquelle cependant ces idées n'eussent jamais pu se transporter d'une espéce ou d'un genre à un autre, ni les nombres devenir universels. Un sauvage pouvoit considérer séparément la jambe droite & la jambe gauche,

ou les regarder enſemble ſous l'idée indiviſible d'une couple ſans jamais penſer qu'il en avoit deux ; car autre choſe eſt l'idée repréſentative qui nous peint un objet, & autre choſe l'idée numérique qui le détermine. Moins encore pouvoit-il calculer juſqu'à cinq, & quoiqu'apliquant ſes mains l'une ſur l'autre, il eût pu remarquer que les doigts ſe répondoient exactement, il étoit bien loin de ſonger à leur égalité numérique ; Il ne ſavoit pas plus le compte de ſes doigts que de ſes cheveux ; & ſi, après lui avoir fait entendre ce que c'eſt que nombres, quelqu'un lui eût dit qu'il avoit autant de doigts aux pieds qu'aux mains, il eût peut-être été fort ſurpris, en les comparant, de trouver que cela étoit vrai.

Pag. 49.

(* 12.) Il ne faut pas confondre l'Amour propre & l'Amour de ſoi-même ; deux paſſions très-différentes par leur nature & par leurs effets. L'Amour de ſoi-même eſt un ſentiment naturel qui porte tout animal à veiller à ſa propre conſervation, & qui, dirigé dans l'homme par la raiſon & modifié par la pitié, produit l'humanité & la vertu. L'Amour

propre n'eſt qu'un ſentiment rélatif, factice, & né dans la ſociété, qui porte chaque individu à faire plus de cas de ſoi que de tout autre, qui inſpire aux hommes tous les maux qu'ils ſe font mutuellement, & qui eſt la véritable ſource de l'honneur.

Ceci bien entendu, je dis que dans notre état primitif, dans le véritable état de nature, l'Amour propre n'éxiſte pas; Car chaque homme en particulier ſe regardant lui-même comme le ſeul Spectateur qui l'obſerve, comme le ſeul Etre dans l'univers qui prenne intérêt à lui, comme le ſeul juge de ſon propre mérite, il n'eſt pas poſſible qu'un ſentiment qui prend ſa ſource dans des comparaiſons qu'il n'eſt pas à portée de faire, puiſſe germer dans ſon ame; par la même raiſon cet homme ne ſauroit avoir ni haine ni déſir de vengeance, paſſions qui ne peuvent naître que de l'opinion de quelque offenſe reçue; & comme c'eſt le mépris ou l'intention de nuire & non le mal qui conſtitue l'offenſe, des hommes qui ne ſavent ni s'apprecier ni ſe comparer, peuvent ſe faire beaucoup de violences mutuelles, quand il leur en revient quelque avantage, ſans jamais s'offenſer réciproquement. En un mot, chaque homme ne

voyant guéres ſes ſemblables que comme il verroit des Animaux d'une autre eſpéce, peut ravir la proye au plus foible ou ceder la ſienne au plus fort, ſans enviſager ces rapines que comme des événemens naturels, ſans le moindre mouvement d'inſolence ou de dépit, & ſans autre paſſion que la douleur ou la joye d'un bon ou mauvais ſuccès.

Pag. 84.

(*13.) C'eſt une choſe extrémement remarquable que depuis tant d'années que les Européens ſe tourmentent pour amener les Sauvages des diverſes contrées du monde à leur maniére de vivre, ils n'ayent pas pu encore en gagner un ſeul, non pas même à la faveur du Chriſtianiſme; car nos Miſſionnaires en font quelques fois des Chrétiens, mais jamais des hommes Civiliſés. Rien ne peut ſurmonter l'invincible répugnance qu'ils ont à prendre nos mœurs & vivre à notre maniére. Si ces pauvres Sauvages ſont auſſi malheureux qu'on le prétend, par quelle inconcevable dépravation de jugement refuſent-ils conſtamment de ſe policer à notre imitation ou d'apprendre à vivre heureux parmi nous; tandis qu'on

lit en mille endroits que des François & d'autres Européens ſe ſont réfugiés volontairement parmi ces Nations, y ont paſſé leur vie entière, ſans pouvoir plus quitter une ſi étrange maniére de vivre, & qu'on voit même des Miſſionnaires ſenſés regretter avec attendriſſement les jours calmes & innocens qu'ils ont paſſés chez ces peuples ſi mépriſés ? Si l'on répond qu'ils n'ont pas aſſez de lumiéres pour juger ſainement de leur état & du nôtre, je répliquerai que l'eſtimation du bonheur eſt moins l'affaire de la raiſon que du ſentiment. D'ailleurs cette réponſe peut ſe rétorquer contre nous avec plus de force encore ; car il y a plus loin de nos idées à la diſpoſition d'eſprit où il faudroit être pour concevoir le goût que trouvent les ſauvages à leur maniére de vivre, que des idées des ſauvages à celles qui peuvent leur faire concevoir la nôtre. En effet, après quelques obſervations, il leur eſt aiſé de voir que tous nos travaux ſe dirigent ſur deux ſeuls objets ; ſavoir, pour ſoi les commodités de la vie, & la conſidération parmi les autres. Mais le moyen pour nous d'imaginer la ſorte de plaiſir qu'un ſauvage prend à paſſer ſa vie ſeul au milieu des bois ou à la pêche, ou à

ſouffler dans une mauvaiſe flûte, ſans jamais ſavoir en tirer un ſeul ton & ſans ſe ſoucier de l'apprendre ?

On a pluſieurs fois amené des ſauvages à Paris, à Londres, & dans d'autres villes ; on s'eſt empreſſé de leur étaler notre luxe, nos richeſſes, & tous nos arts les plus utiles & les plus curieux ; tout cela n'a jamais excité chez eux qu'une admiration ſtupide, ſans le moindre mouvement de convoitiſe. Je me ſouviens entre autres de l'Hiſtoire d'un chef de quelques Américains ſeptentrionaux qu'on mena à la Cour d'Angleterre il y a une trentaine d'années. On lui fit paſſer mille choſes devant les yeux pour chercher à lui faire quelque préſent qui pût lui plaire, ſans qu'on trouvât rien dont il parût ſe ſoucier. Nos armes lui ſembloient lourdes & incommodes, nos ſouliers lui bleſſoient les pieds, nos habits le gênoient, il rebutoit tout ; enfin on s'apperçut qu'ayant pris une couverture de laine, il ſembloit prendre plaiſir à s'en envelopper les épaules ; vous conviendrez, au moins, lui dit-on auſſi-tôt, de l'utilité de ce meuble ? Oui, répondit-il, cela me paroît preſque auſſi bon qu'une peau de bête. Encore n'eût-il pas dit cela, s'il

eût porté l'une & l'autre à la pluye.

Peut-être me dira-t-on que c'eſt l'habitude qui attachant chacun à ſa maniére de vivre, empêche les ſauvages de ſentir ce qu'il y a de bon dans la nôtre : Et ſur ce pied-là il doit paroître au moins fort extraordinaire que l'habitude ait plus de force pour maintenir les ſauvages dans le goût de leur miſére que les Européens dans la jouiſſance de leur félicité. Mais pour faire à cette derniére objection une réponſe à laquelle il n'y ait pas un mot à répliquer, ſans alléguer tous les jeunes ſauvages qu'on s'eſt vainement efforcé de Civiliſer ; ſans parler des Groenlandois & des habitans de l'Iſlande, qu'on a tenté d'élever & nourrir en Dannemarck, & que la triſteſſe & le déſeſpoir ont tous fait périr, ſoit de langueur, ſoit dans la mer où ils avoient tenté de regagner leur pays à la nage ; je me contenterai de citer un ſeul exemple bien atteſté, & que je donne à examiner aux admirateurs de la Police Européenne.

„ Tous les efforts des Miſſionnaires „ Hollandois du Cap de Bonne Eſpérance „ n'ont jamais été capables de convertir „ un ſeul Hottentot. Van der Stel, Gou„ verneur du Cap, en ayant pris un dès

„ l'enfance, le fit élever dans les principes
„ de la Religion Chrétienne, & dans la
„ pratique des uſages de l'Europe. On le
„ vêtit richement, on lui fit apprendre
„ pluſieurs langues, & ſes progrès répon-
„ dirent fort bien aux ſoins qu'on prit
„ pour ſon éducation. Le Gouverneur eſ-
„ pérant beaucoup de ſon eſprit, l'envoya
„ aux Indes avec un Commiſſaire général
„ qui l'employa utilement aux affaires
„ de la Compagnie. Il revint au Cap après
„ la mort du Commiſſaire. Peu de jours
„ après ſon retour, dans une viſite qu'il
„ rendit à quelques Hottentots de ſes pa-
„ rens, il prit le parti de ſe dépouiller de
„ ſa parure Européenne pour ſe révêtir
„ d'une peau de Brebis. Il retourna au
„ Fort, dans ce nouvel ajuſtement, char-
„ gé d'un paçquet qui contenoit ſes an-
„ ciens habits, & les préſentant au Gou-
„ verneur, il lui tint ce diſcours: * *Ayez*
„ *la bonté, Monſieur, de faire attention*
„ *que je renonce pour toujours à cet ap-*
„ *pareil. Je renonce auſſi pour toute ma*
„ *vie à la Religion Chrétienne; ma reſo-*
„ *lution eſt de vivre & mourir dans la*
„ *Religion, les maniéres & les uſages de*
„ *mes Ancêtres. L'unique grace que je*
„ *vous demande eſt de me laiſſer le Collier*

* Voyez le Frontiſpice.

„ & le Cautelas que je porte. Je les gar-
„ derai pour l'amour de vous. Auſſi-tôt,
„ ſans attendre la réponſe de Van der
„ Stel, il ſe déroba par la fuite & ja-
„ mais on le revit au Cap. „ *Hiſtoire des Voyages, Tome 5. p. 175.*

Pag. 95.

(*c.*) On pourroit m'objecter que dans un pareil déſordre, les hommes au lieu de s'entre-égorger opiniatrément ſe ſeroient diſperſés, s'il n'y avoit point eu de bornes à leur diſperſion. Mais premiérement ces bornes euſſent au moins été celles du monde, & ſi l'on penſe à l'exceſſive population qui reſulte de l'Etat de Nature, on jugera que la terre dans cet état n'eût pas tardé à être couverte d'hommes ainſi forcés à ſe tenir raſſemblés. D'ailleurs, ils ſe ſeroient diſperſés, ſi le mal avoit été rapide & que c'eût été un changement fait du jour au lendemain; mais ils naiſſoient ſous le joug; ils avoient l'habitude de le porter quand ils en ſentoient la peſanteur, & ils ſe contentoient d'attendre l'occaſion de le ſecouer. Enfin, déja accoutumés à mille commodités qui les forçoient à ſe tenir raſſemblés, la diſperſion n'étoit plus ſi

facile que dans les premiers tems où nul n'ayant besoin que de soi-même, chacun prenoit son parti sans attendre le consentement d'un autre.

Pag. 99.

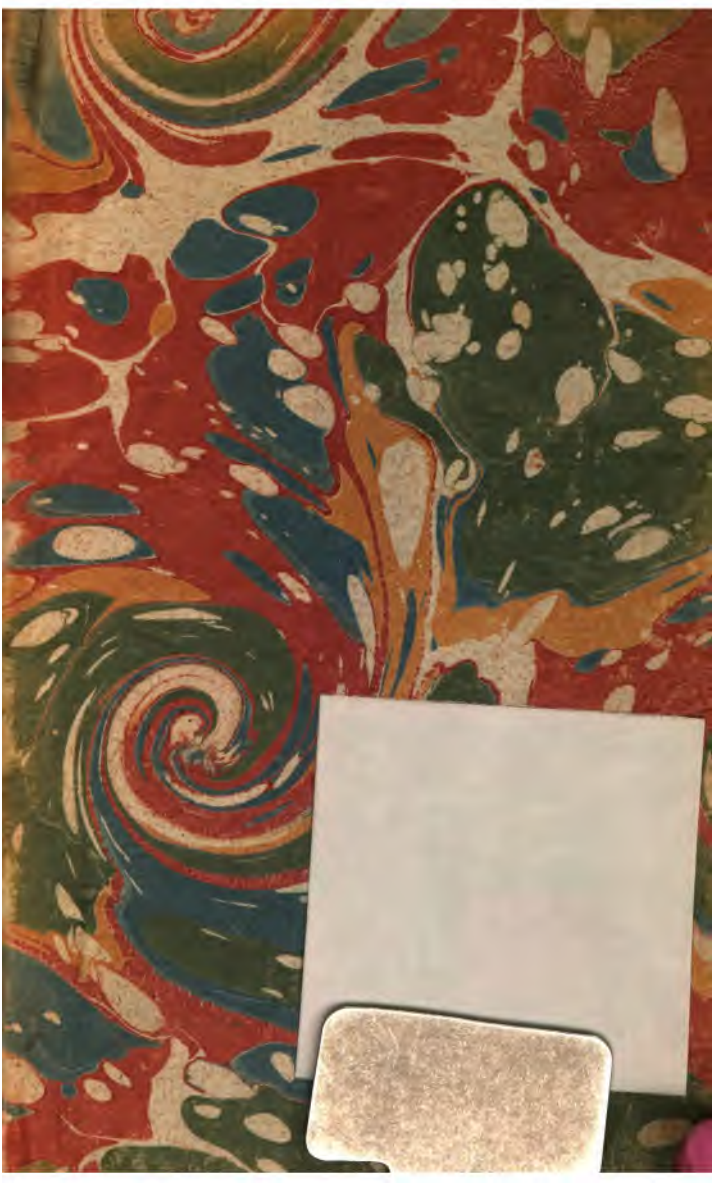
(* 14.) Le Marechal de V*** contoit que dans une de ses Campagnes, les excessives friponneries d'un Entrepreneur des Vivres ayant fait souffrir & murmurer l'armée, il le tança vertement & le menaça de le faire pendre. Cette menace ne me regarde pas, lui repondit hardiment le fripon, & je suis bien aise de vous dire qu'on ne pend point un homme qui dispose de cent mille écus. Je ne sai comment cela se fit, ajoûtoit naivement le Maréchal, mais en effet il ne fut point pendu, quoiqu'il eût cent fois mérité de l'être.

Pag. 122.

(* 15.) La justice distributive s'opposeroit même à cette égalité rigoureuse de l'Etat de Nature, quand elle seroit pratiquable dans la société civile; & comme tous les membres de l'Etat lui doivent des services proportionnés à leurs talens & à leurs forces, les Citoyens à leur tour

doivent être distingués & favorisés à proportion de leurs services. C'est en ce sens qu'il faut entendre un passage d'Isocrate, dans lequel il loue les premiers Athéniens d'avoir bien su distinguer quelle étoit la plus avantageuse des deux sortes d'égalité, dont l'une consiste à faire part des mêmes avantages à tous les Citoyens indifféremment, & l'autre à les distribuer selon le mérite de chacun. Ces habiles politiques, ajoûte l'orateur, bannissant cette injuste égalité qui ne met aucune différence entre les méchans & les gens de bien, s'attachérent inviolablement à celle qui récompense & punit chacun selon son mérite. Mais premiérement il n'a jamais existé de société, à quelque degré de corruption qu'elles aient pû parvenir, dans laquelle on ne fît aucune différence des méchans & des gens de bien; & dans les matiéres de mœurs où la Loi ne peut fixer de mesure assez exacte pour servir de régle au Magistrat, c'est très-sagement que, pour ne pas laisser le sort ou le rang des Citoyens à sa discrétion, elle lui interdit le jugement des personnes pour ne lui laisser que celui des Actions. Il n'y a que des mœurs aussi pures que celles des Anciens Romains qui puissent supporter des Censeurs, & de pareils tribunaux auroient

bien-tôt tout bouleversé parmi nous: C'est à l'estime publique à mettre de la différence entre les méchans & les gens de bien; le Magistrat n'est juge que du droit rigoureux; mais le peuple est le véritable juge des mœurs; juge intégre & même éclairé sur ce point, qu'on abuse quelques fois, mais qu'on ne corrompt jamais. Les rangs des Citoyens doivent donc être réglés, non sur leur mérite personnel, ce qui seroit laisser au Magistrat le moyen de faire une application presque arbitraire de la Loi, mais sur les services réels qu'ils rendent à l'Etat & qui sont susceptibles d'une estimation plus exacte.

FIN.

59591460